

Lady Toria de Barbara Cartland

nconnu(e)

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com



Barbara Cartland

Lady Toria



Collect or



Résumé :

"Il est trop tard..." balbutie Toria avant de s'évanouir dans un flot de satin blanc.

Michael revient en effet trop tard au château de Lynbrooke pour lui annoncer qu'il est riche, que l'avenir leur ouvre désormais les bras. Il y a une heure à peine, Toria a dit

"oui" à Charles dans la petite chapelle de Lynbrooke ! Un homme qu'elle connaît mal mais qu'elle a accepté d'épouser pour tenter de sauver le domaine grevé d'hypothèques. Un homme qu'elle manquera perdre lors de leur voyage de noces à Monte-Carlo, au cours d'une croisière particulièrement mouvementée.

Toria oscille, hésite, vit mille tourments. Qui doit-elle suivre ? Michael, superbe et capricieux ? Charles, auprès de qui elle se sent en sécurité ? Comment choisir ?

Chapitre 1 :

Charles Drayton s'ennuyait ferme. Il bailla tandis que la voiture du ministère de l'Aviation dépassait Bamet et Potters Bar, puis bailla encore lorsqu'elle quitta la nationale pour suivre les chemins tortueux qui conduisaient à un coin de campagne étonnamment préservé, compte tenu de la proximité de Londres.

On était un samedi, et Charles avait prévu de passer le week-end dans

sa maison du Worcestershire. Il avait espéré se promener à cheval dans sa propriété, ou bien à pied, en compagnie de son régisseur. Mais il avait du modifier ses projets et répondre à une invitation à déjeuner au château de Lynbrooke, ou il devrait inspecter une invention qui, il en était certain, ne présentait pas le moindre intérêt.

Il avait protesté contre cette décision qui le privait de son week-end, mais son directeur s'était montré inflexible.

— M. le ministre a insisté personnellement pour que vous vous acquittiez de cette tâche, Drayton. Je comprends parfaitement que cela contrarie vos projets, mais que pouvons-nous contre les ordres qui viennent d'en haut ?... Et puis je suis sur que cette visite sera brève.

Brève ou non, elle réduisait à néant ses espoirs de week-end. Lorsqu'il se serait débarrassé de cette corvée, il serait trop tard pour regagner le Worcestershire avant la nuit. Et à quoi bon faire le voyage, puisqu'il devait être de retour à Londres le dimanche dans la soirée ?

Charles pesta contre les gens en place qui acceptaient de rendre des services privés à leurs amis. Si le comte de Lynbrooke souhaitait que l'invention de son neveu soit examinée, pourquoi diable ne passait-il pas par les voies hiérarchiques normales ? Et pourquoi lui, Charles Drayton, devait-il être mêlé à cette affaire ?

Il connaissait déjà la réponse mais ne voulait pas l'admettre, par modestie. Sa carrière dans la Royal Air Force avait été fulgurante. Il était aujourd'hui le plus jeune commandant de son service, et ne devait pas seulement son succès à ses exploits durant la Seconde Guerre, mais aussi à sa réussite dans un autre secteur de la R.A.F., après la signature du traité de paix.

C'était son goût de l'efficacité qui l'avait conduit à réviser les plans d'un avion de chasse, améliorant ainsi ses performances. Il ne s'en était pas tenu là et ses contributions notoires dans le domaine de l'aéronautique avaient fait de lui le numéro deux au département de recherche.

Trois de ses projets concernant des chasseurs étaient sur le point de voir le jour.

Malheureusement — du moins selon lui —, la presse avait eu vent de ses activités et s'était chargée de les divulguer. Le public savait désormais que « l'un des héros de la R.A.F. — comme on l'appelait abusivement, pensait-il ! — se consacrait désormais à la recherche

aéronautique». Et il n'avait aucun pouvoir pour interdire la publication d'articles fantaisistes dans les journaux, photos à l'appui. Son nom ayant été jeté en pâture aux lecteurs, il lui était difficile à présent de se replonger dans l'anonymat. Et, bien qu'il se soit vu attribuer au ministère de l'Aviation un poste de à couverture pour cacher la vraie nature de ses travaux, bon nombre de gens les connaissaient.

Ses lumières lui valaient donc, ce jour-la, de courir la campagne anglaise pour étudier une trouvaille qui, il l'aurait parié, ne méritait pas le déplacement.

La voiture n'avait pas quitté les petites routes sinueuses et champêtres. Charles regarda au-dehors. Par cette froide matinée de février, le paysage n'était guère engageant. La terre, détrempée par les dernières pluies diluviennes, et les arbres mornes et dénudés paraissaient à mille lieues de l'éclosion du printemps.

La voiture cahota et vira à gauche sans crier gare pour franchir les grilles rouillées d'un immense portail, Charles s'agrippa à la poignée de la portière en grimaçant. Le chauffeur leva le pied de l'accélérateur, trop tard cependant pour éviter un nid-de-poule, et cette fois Charles étouffa un juron. Ce chemin était décidément en piteux état. Les ornières étaient pleines d'eau et si nombreuses qu'il était difficile d'en deviner la profondeur et impossible de les éviter. Bringuebalé à l'arrière, Charles avait l'impression d'un voyage en mer par gros temps.

C'est avec un réel soulagement qu'il aperçut enfin la maison, en face d'eux. De sa vie il n'avait vu bâtisse plus hideuse!

Si le château de Lynbrooke avait connu une ère de splendeur, elle était bien révolue aujourd'hui. Le huitième comte du nom avait décrété, en 1890, qu'il possédait un talent d'architecte et, fort de cette certitude, avait ordonné la démolition de l'ancienne demeure. Celle—ci avait cédé la place à un édifice de brique rouge disgracieux et d'un goût des plus douteux. Il se dressait, massif, au bout d'une allée bordée de chênes quatre fois centenaires, dont on se demandait comment ils avaient résisté à la proximité d'une pareille horreur.

Le huitième comte de Lynbrooke avait une conception pour le moins particulière de l'art. Fêré d'ornements, il n'avait pas hésité à doter la maison de colonnes, portiques et autres frontons. Créneaux et tourelles se succédaient sur les toits, et il y avait même une douzaine de statues victoriennes juchées dans des niches, entre les fenêtres du premier

étage.

Stupéfait, Charles observait l'édifice. Qu'un tel outrage à l'élégance ait survécu à la guerre était révoltant ! pensait-il. La maison était en aussi mauvais état que le chemin qui y menait, La peinture des encadrements de fenêtres, délavée par les intempéries, était aujourd'hui d'une couleur indéfinissable. Il manquait de nombreuses pièces à l'épouvantable panneau de céramique qui surmontait le portique de l'entrée principale, et les colonnes qui le soutenaient vieillissaient mal.

Charles descendit sans hâte de la voiture et alla sonner, doutant du bon fonctionnement de la sonnette. Au bout de quelques minutes, des aboiements trouèrent le silence et il distingua un bruit étouffé de pas qui se rapprochaient.

Il se tourna vers son chauffeur.

— Essayez de trouver de quoi manger au village le plus proche — si toutefois il y en a un ! Et revenez me chercher à 2 h 30 précises, s'il vous plaît.

— Bien, monsieur, dit l'homme, sa casquette à la main.

C'est alors que la porte s'ouvrit, lentement, en grinçant. Un vieil homme au visage buriné surmonté d'une épaisse toison grise était planté là, dans un uniforme bleu marine élimé, orné de boutons d'argent.

— Je suis désolé de vous avoir fait attendre, monsieur, dit-il, mais la sonnette ne marche plus depuis trois mois.

— Peut-être pourriez-vous la faire réparer..., observa Charles en entrant dans le hall.

L'homme rit avec bonne humeur et prit le chapeau de Charles.

— Un jour ou l'autre, fit-il en haussant les épaules, fataliste. Nous n'avons pas le temps de nous occuper de ces détails, en ce moment.

Charles fut sur le point de lâcher une réplique acerbe mais se ravisa. Le long hall obscur dégageait la même impression d'abandon que la façade. Il passa néanmoins sans sourciller devant des tables basses et des fauteuils jonchés de magazines, de vêtements et de chapeaux. Il évita soigneusement les raquettes et les balles de tennis qui traînaient

par terre. Des bottes en caoutchouc étaient en tas dans un coin, sous l'escalier, près de deux corbeilles devant lesquelles était posé un récipient plein d'eau.

Dans un autre coin, un sac de golf poussiéreux était appuyé contre une table roulante bancale, surchargée d'outils de jardin en mauvais état.

Arrivé au bout de l'interminable corridor, le vieux serviteur bifurqua sur la droite et s'effaça pour laisser passer le visiteur. Charles pénétra dans une grande pièce étonnamment agréable. Elle était pauvrement meublée et les chintz avaient depuis belle lurette perdu leur éclat. Les murs étaient tapissés de rayonnages qui croulaient sous le poids d'ouvrages à reliures de cuir patiné. De larges baies s'ouvraient sur le parc et, au-delà, sur les bois, le lac et la vallée.

Surpris par la splendeur de la vue, à quelques kilomètres à peine de Londres, Charles s'approcha instinctivement de l'une des fenêtres. Il était si absorbé qu'il tressaillit lorsqu'une voix fluette et joyeuse retentit derrière lui !

— Je vois que vous admirez le paysage, comme tout le monde...

Il fit volte-face et découvrit, à quelques pas de lui, une ravissante fillette. Elle devait avoir dans les douze ou treize ans. Ses boucles généreuses retenues par une barrette avaient le ton doux et chaud du miel. Le bleu de ses yeux, étincelant, rappelait celui de la Méditerranée par une belle journée d'été. Elle était menue, avec ces joues encore arrondies de l'enfance et un joli menton pointu.

— Je suis sûre que vous êtes le commandant Drayton! s'exclama-t-elle en tendant vers lui un index délicat. (Elle fit une courbette pour se présenter.) Xandra Gale. C'est papa qui aurait du vous recevoir, mais il a du courir à l'étable. Une de nos vaches va mettre bas.

— Enchanté, miss Gale. Je crains d'être un peu en avance. J'ignorais quelle serait la durée du trajet jusqu'ici.

Elle haussa les épaules.

— Je ne peux pas vous renseigner sur l'heure exacte. Une heure moins le quart, peut-

être ? Je n'en suis pas sûre vu que toutes les horloges de la maison sont cassées. C'est Mrs Fergusson qui nous donne l'heure d'habitude, mais je n'ose pas la déranger parce qu'elle est en train de préparer le déjeuner.

— Je comprends, dit Charles. A vrai dire cela n'a guère d'importance puisque je suis là. C'aurait été plus ennuyeux si j'étais arrivé en retard.

La fillette hocha la tête, solennelle,

— C'aurait été désastreux, Grâce à vous, nous aurons droit aujourd'hui à un déjeuner spécial. Nous avons même tué un poulet, ce qui est un événement vu qu'il ne nous en reste plus que dix.

— Je suis très honoré, déclara Charles en réprimant un sourire.

Xandra poussa un petit soupir et croisa les mains.

— Pourvu que l'invention de Michael vous plaise...

— Ah! Et pourquoi cela?

— Sinon il sera obligé d'épouser « miss Pavillon ».

— « Miss Pavillon » ? répéta Charles, interloqué.

Xandra pouffa de rire derrière sa main.

— Son vrai nom est Susan Butler, et ses parents sont nos voisins. Ils ont acheté le domaine l'an dernier. Ils sont très, très riches, et, d'après Michael, « horriblement banlieusards » — d'où son surnom: pavillon... de banlieue ! Elle dit qu'elle descend en ville », qu'elle met de « l'eau de Cologne », elle appelle leur salon « le séjour » —

ce qui exaspère Michael. Mais elle est folle de lui et lui téléphone sans arrêt.

Personne ici ne la supporte. Ce serait une catastrophe pour nous tous s'il devait l'épouser.

— Et pourquoi devrait-il l'épouser?

— Si son invention ne vous convient pas, il n'aura pas le choix. Michael est incapable de trouver un vrai travail. Il a essayé deux ou trois fois depuis la fin de la guerre, mais aucun patron ne le garde plus d'un mois. Nous sommes comme ça, nous, les Gale!

— Michael est votre frère, je suppose?

— Oh, non ! C'est notre cousin. Ses parents sont morts dans un accident de voiture aux États-Unis, il y a très longtemps, et depuis il

a toujours vécu avec nous. Nous le considérons comme un frère, et c'est pour ça que personne ne veut qu'il épouse »

miss Pavillon ». Vous comprenez ?

— Bien sur, répondit Charles sans conviction.

Il vit avec soulagement la porte s'ouvrir, mais ce fut une autre fillette qui entra.

Charles la dévisagea, médusé, tandis qu'elle traversait la pièce. Il n'en croyait pas ses yeux. C'était la réplique de celle avec laquelle il s'était entretenu jusqu'ici. Elles étaient toutes deux vêtues d'un chandail vert déformé par les lavages et d'une jupe en tweed trop courte.

— Voici Olga, déclara Xandra. Olga, je te présente le commandant Drayton. J'étais en train de lui dire que nous aimerions tellement que l'invention de Michael lui plaise...

— C'est très gentil à vous de vous être déplacé pour venir l'examiner, dit Olga en tendant cérémonieusement la main à cet invité de marque.

Il regarda les deux fillettes cote à cote.

— Vous êtes jumelles, c'est cela ! demanda-t-il.

— Et comment ! s'esclaffa Xandra en haussant les épaules pour souligner le côté superflu de la question. Ou est Toria ? ajouta-t-elle à l'adresse de sa sœur.

— Elle n'est pas encore rentrée. Elle nous avait prévenus qu'elle risquait d'arriver en retard.

— Toria est notre sœur aînée, expliqua Xandra. Elle est à Londres, ce matin. Elle pose pour des photographes. C'est très bien payé mais elle n'était pas contente de travailler un samedi, d'autant plus que nous attendions votre visite.

Charles fronça les sourcils.

— Voyons.... avant que tout le monde n'arrive, vous pourriez peut-être me brosser le tableau de la famille. Pour un étranger, ce n'est pas facile de s'y retrouver...

— C'est pourtant simple! s'exclama Xandra. Nous ne sommes que six à la maison: papa, Toria, Olga et moi, et Lettice et Michael.

— Qui est Lettice? Une autre sœur?

— Oui, mais c'est celle de Michael, poursuivit Xandra. Nous ne sommes que trois de la même souche. Trois filles, pas follement désirées puis que nous aurions du être des garçons. Ce sera, la première fois que le titre ne passera pas de père en fils.

— Et Toria, quel âge a-t-elle? demanda Charles.

Xandra se tourna vers Olga, l'œil interrogateur.

— L'âge de Toria? Vingt et un ou vingt-deux ans, je ne m'en souviens jamais.

— Vingt et un, précisa Olga d'une voix sereine. Tu ne te rappelles pas qu'elle voulait des feux d'artifice pour son dernier anniversaire? Mais elle n'en a pas eu parce que c'est une fille.

— Ah, oui! Toria a vingt et un ans.

— Toria..., murmura Charles. Quel prénom étrange...

Les jumelles échangèrent un regard en coin et sourirent.

— Tout le monde dit ça, observa Xandra. Son vrai nom est Victoria. Notre mère était une fervente admiratrice de la famille royale, et nous portons toutes des noms de reines. Toria, celui de la reine Victoria. Moi, celui de la reine Alexandra. Et Olga...

(Elle se tut et se tourna vers sa sœur.) On essaie ?

Sans attendre de réponse, elle revint à Charles.

— Je vous parie un shilling que vous êtes incapable de nous donner l'origine du prénom d'Olga.

Charles réfléchit. Il ne gardait pas l'ombre d'un souvenir d'une reine ayant porté ce prénom.

— Était-elle russe ? hasarda-t-il enfin.

Les jumelles éclatèrent de rire.

— Vous avez perdu! s'exclama Xandra, la main tendue.

Charles tira un shilling de sa poche et le donna à la fillette.

— Vous avez le droit de connaître la vérité. Olga a hérité son nom de la reine Mary.

— La reine Mary? répéta—t—il, étonné.

— Oui. C'était son cinquième prénom! Personne ne le sait et on gagne toujours notre pari, hein, Olga ?

Cette dernière fit la moue.

— Un jour quelqu'un connaîtra la réponse et on ne pourra pas le payer. Je me demande bien comment on fera, alors.

— On le remboursera en plusieurs fois. C'est ce qu'on appelle le système de crédit.

Olga n'avait pas l'air très rassurée.

— Tu crois?

— Mais bien sur! Ce n'est pas vrai ? demanda-t—elle à Charles.

— Vous avez parfaitement raison.

— J'en étais sûre! claironna Xandra. De toute façon, Olga n'a pas à s'inquiéter: personne n'a jamais trouvé la bonne réponse. Ma sœur est un peu spéciale. Figurez-vous qu'elle est croyante. Elle a découvert que notre famille était catholique avant que l'armée de Cromwell ne combatte les catholiques et que le second comte ne rejoigne ses rangs. Olga voudrait que notre père redevienne catholique, mais il ne veut pas en entendre parler.

Par chance, Charles ne fut pas obligé de donner son avis. La porte venait de s'ouvrir une nouvelle fois, laissant place à deux grands chiens derrière lesquels parut le comte de Lynbrooke. Les chiens se précipitèrent sur Charles, aboyant furieusement et remuant la queue. Leur maître et les jumelles ayant entrepris simultanément de les faire taire à grand renfort de cris, le vacarme fut bientôt assourdissant.

Quand les animaux décidèrent enfin de se calmer et s'éloignèrent de Charles, celui-ci se trouva devant un homme d'âge moyen, chauve et portant moustache. Ses yeux bleus au regard vague semblaient avoir de la peine à se fixer quelque part. Charles découvrirait plus tard, lorsqu'il le connaîtrait mieux, que lord Lynbrooke ne se départait jamais d'une courtoisie exagérée, comme si tout échange de propos lui

arrachait un effort surhumain et qu'il dut choisir chacun de ses mots avec soin.

Attitude plutôt déconcertante, d'autant que le comte participait rarement à la conversation générale, préférant se lancer en toute quiétude dans des monologues qui n'avaient rien à voir avec le sujet dont on débattait. Ses visiteurs, absorbés par la discussion, s'entendaient soudain demander s'ils souffraient de rhumatismes ou subissaient, interloqués, un exposé sur les conditions météorologiques.

Il en était pour croire que le comte de Lynbrooke se moquait d'eux. Mais ils ne tardaient pas à comprendre qu'il n'en était rien, que lord Lynbrooke vivait simplement dans son monde à lui. Il évoluait comme en rêve dans le vacarme de la vie quotidienne et ne prêtait pas davantage attention aux êtres qui vivaient sous son toit, à moins qu'il ne décidât de s'adresser en particulier à l'un d'entre eux.

Seule la Première Guerre avait le don de le rendre volubile et expansif. Cette époque avait été la plus heureuse de son existence: c'est la qu'il avait découvert les joies de la camaraderie virile. Ses récits étaient démodés et terriblement ennuyeux pour la jeune génération, qui n'avait jamais connu la boue des Flandres, les larmes et le sang dans les tranchées. Horreurs et privations, batailles et bombardements restaient aussi présents dans l'esprit de lord Lynbrooke que s'ils s'étaient produits la veille. Il errait autour du château tel un fantôme débonnaire, ses deux épagneuls sur les talons. Il les avait nommés — avec ce qu'il croyait être un humour particulièrement original — Gin et Tonic. Gin avait une robe dorée tandis que Tonic

: arborait un pelage blanc constellé de taches noires. Ils ne quittaient pas le comte et dormaient au pied de son lit. Si, par mégarde, l'un d'eux restait enfermés dehors, il manifestait si bien sa désapprobation que le château tout entier en était alerté.

— Je suis désolé de n'avoir pu vous recevoir à votre arrivée, dit lord Lynbrooke à Charles. Avez-vous fait bon voyage ?

A l'entendre, on aurait cru que Londres se trouvait dans une contrée lointaine!

— Le trajet s'est avéré moins long que je ne le pensais, répondit Charles, s'excusant ainsi de son arrivée anticipée.

Lord Lynbrooke hocha lentement la tête.

— Le repas doit être prêt maintenant, dit—il.

Sur ce, ouvrant la marche et suivi de ses chiens, il précéda son invité à la salle à manger. Les jumelles insistèrent pour que Charles lui emboîte le pas, et il s'exécuta, conscient du caractère grotesque de la procession.

La salle à manger, une pièce immense meublée avec mauvais goût, était entièrement lambrissée de panneaux de chêne clair. Deux portraits de famille, hideux, ornaient les murs. Le tapis, sur lequel Charles avançait avec précaution, était usé jusqu'à la trame.

Le comte prit place en bout de table, sur une chaise à haut dossier. Charles hésita.

Comme nul ne lui désignait de siège, il s'installa à la droite de lord Lynbrooke. A peine était-il assis qu'il dut se relever. Une jeune fille aux cheveux noirs mi-longs, séparés par une raie au milieu, venait de faire son apparition. Elle avait dans les dix—

huit ans, et, s'il n'avait déjà vu les jumelles, Charles aurait jugé son visage d'une beauté exceptionnelle.

— Entrez et installez-vous, dit le comte avec un geste de la main.

La jeune fille traversa la pièce et s'arrêta près de Charles, un sourire flottant sur ses lèvres.

— Je suis Lettice Gale, fit-elle. Je suis très contente que vous ayez pu venir...

Michael Gale entra à son tour et foudroya les jumelles du regard.

— C'est incroyable! Apparemment, personne n'a jugé utile de me prévenir de l'arrivée du commandant, lança-t—il. (Il s'avança vers Charles et lui tendit la main.) J'avais l'intention de vous accueillir personnellement, monsieur. Mais comment savoir l'heure dans une maison où les horloges sont en grève ?

— Cela n'a aucune importance, répondit Charles. A vrai dire, j'étais en avance, et «on

» s'est charge de me recevoir...

Il s'était tourné vers Xandra qui lui sourit.

— Le commandant Drayton est adorable, Michael, déclara-t-elle. Je

parie que ton invention lui plaira.

La mine toujours sévère, il prit place à coté de la fillette.

Michael Gale correspondait exactement à l'image que Charles s'était faite de lui à la lecture du rapport confidentiel des archives du ministère de l'Aviation. Le chef d'escadron Gale était réputé un sujet brillant mais fantasque, et peu fiable. Durant la guerre, il s'était tiré à merveille des missions qui lui avaient été confiées, mais avait accumulé les altercations avec ses supérieurs, ce qui lui avait valu plusieurs blâmes.

S'il avait perçu l'essentiel de son caractère, Charles ne s'attendait cependant pas à voir un homme aussi séduisant. L'expression maussade de son visage le desservait néanmoins. Il n'avait pas souri une seule fois depuis son entrée dans la pièce. Pas même lorsqu'il avait salué Charles. Mais Michael Gale bénéficiait de circonstances atténuantes. Depuis la fin de la guerre, il n'avait pas réussi à trouver sa place dans la société, et ses échecs professionnels successifs avaient contribué à faire de lui un homme aigri qui rêvait toujours de réussir, de dépenser sans compter et de jouir pleinement de la vie. Charles avait déjà rencontré des garçons qui, comme Michael, avaient passé des heures grisantes à sillonner le ciel, mais n'étaient pas parvenus à s'adapter à la discipline du travail en temps de paix.

Il remarqua que le jeune homme portait un costume défraîchi. Puis il balaya la table du regard: il restait une chaise vide, en face de lord Lynbrooke.

Le vieux serviteur présentait à Charles un plat de viande, le fameux poulet annoncé par les jumelles, quand Toria entra. Une fois encore, le vacarme se déchaîna. Les chiens aboyèrent, les jumelles manifestèrent leur joie par des cris tandis que leur père tentait de rétablir le calme en élevant la voix.

Charles se leva une deuxième fois et examina la nouvelle arrivée. Les autres membres de la famille, pourtant tous beaux et bien faits, ne l'avaient pas préparé à la vision qu'il eut d'une créature incomparablement fine et gracieuse.

Comme Toria s'approchait, il reconnut son visage et sa silhouette, pour les avoir déjà vus dans des magazines. Il se souvint de dizaines de photos, mais toutes étaient en dessous de la réalité, Elle était d'une beauté à vous couper le souffle. Ses cheveux, aussi blonds que ceux des jumelles, tombaient en vagues soyeuses sur ses épaules.

Ses yeux étaient aussi bleus que ceux de Xandra, mais paraissaient plus grands. Son visage au teint clair, à l'ovale parfait, était un peu creusé, de l'avis de Charles. En regardant sa bouche aux lèvres roses et bien ourlées, il ne put s'empêcher de comparer la jeune femme à quelque nymphe égarée dans une forêt enchantée.

Pour la première fois de sa vie, il éprouva le désir de protéger une femme. Elle avait quelque chose de fragile et d'exquis qui éveillait en lui des sentiments demeurés inconnus jusqu'ici.

— Je suis désolée d'arriver si tard, dit-elle d'une voix profonde, presque rauque, qui surprit et charma davantage encore le visiteur.

Après lui avoir brièvement serré la main, elle s'installa à la place qui lui était réservée et se défit du même geste de son manteau. Elle apparut dans un élégant fourreau de satin noir.

— J'ai eu une matinée épuisante, déclara-t-elle sans s'adresser à personne en particulier. J'ai dû poser dans six toilettes différentes, toutes aussi laides les unes que les autres. J'ai cru que ça n'en finirait jamais! Quand on m'a enfin libérée, j'ai dû me ruer dans le métro...

— Tu avais laissé ta voiture à Barnet ? demanda Lettice.

— Oui. Et cette guimbarde a refusé de démarrer, Par chance, un chauffeur de taxi m'a aidée et elle a daigné repartir. Ce dernier contretemps m'a mise carrément en retard.

Michael se tourna vers elle et la regarda droit dans les yeux.

— Personne dans cette maison n'a jugé utile de m'avertir de l'arrivée du commandant ! asséna-t-il.

— Oh! vraiment?

— On s'est occupées de lui, Olga et moi, lança Xandra.

— Je crains d'être arrivé en avance, expliqua Charles d'un ton conciliant.

Et il se reprocha aussitôt son attitude. Après tout, qu'avait-il à s'excuser auprès de cette famille d'excentriques ? Mais Toria lui sourit et il sentit fondre toute trace d'agacement.

— Personne n'est jamais à l'heure ici, fit-elle. Quand vous reviendrez au château, essayez d'avoir une demi-heure de retard. Nous serons

tous à vous attendre!

Le poulet avait fait le tour de la table, et il ne restait plus que la carcasse quand il fut présenté à Victoria.

Regardant sa propre part, Charles hésita.

Devait-il la manger avant qu'elle ne refroidisse, ou attendre les légumes ? Il venait d'opter pour la première solution quand la tête d'une femme apparut dans l'embrasure de la porte.

— Jim dit que ça a commencé! cria—t-elle.

Charles leva les yeux, interloqué. Que se passait-il encore? Le vieux serviteur jeta le plat sur la table.

— C'est Daisy, monsieur! déclara-t—il.

Sur ce, il se précipita vers la porte tout en enlevant la veste de son habit. Charles ne s'attendait pas à ce qui suivit.

— Daisy! s'exclamèrent les jumelles de concert — et elles se levèrent d'un bond, imitées par Toria et Lettice.

— Viens nous aider, Michael, lança Toria avant de disparaître.

Celui-ci se leva à contrecœur et leur emboîta le pas.

Charles se tourna vers le comte, interdit.

— Ils risquent d'avoir aussi besoin de notre aide, observa lord Lynbrooke d'un air détaché.

— Que se passe-t—il ?

— Daisy, l'une de nos vaches, est en train de vêler. Je pense qu'elle va mettre bas deux veaux. Nous attendons l'événement depuis le début de la semaine. D'après le vétérinaire qui l'a examinée hier, ce ne sera pas commode. Je regrette que cela se produise précisément en ce moment, mais l'homme qui fait le service est aussi notre vacher. Avant la guerre, il s'occupait exclusivement de la maison. Aujourd'hui, il est aussi chargé des travaux de la ferme. Il ne sert à table que lorsque nous avons des invités. De nos jours, on ne trouve pas facilement du personnel.

— Je comprends, répondit Charles en se servant de chou, auquel il

manquait quelques minutes de cuisson, semblait—il.

— J 'ai remarqué que ce genre d'incident se produit toujours à l'heure des repas.

Durant la Première Guerre, les offensives des Allemands avaient invariablement lieu au moment ou nous commencions à manger. Un jour comme nous allions...

Mais déjà, Charles n'écoutait plus que d'une oreille distraite le récit assommant de son hôte. Il pensait à Toria. Pourquoi ne s'était-il donc jamais douté que la magnifique Toria Gale n'était autre que la fille de lord Lynbrooke ? Probablement parce qu'il n'évoluait pas dans l'univers de la jet—set londonienne, dont les moindres mouvements étaient rapportés dans les chroniques mondaines de la presse. Sa mère, en revanche, ne dédaignait pas la vie mondaine. Quand elle venait à Londres, ce qui lui arrivait assez rarement, elle organisait des soirées auxquelles elle ne manquait jamais d'inviter quelques jeunes femmes « bien nées ». Il n'avait cependant jamais croisé Toria dans les salons de sa mère, et se demandait si cette dernière appréciait le célèbre mannequin. Il se rappelait parfaitement à présent avoir vu la photographie de Toria dans divers magazines, présentant des produits de beauté et des toilettes réalisées par des couturiers de renom. Sans même savoir qui elle était, il avait été saisi par sa beauté, son élégance naturelle. Au point de trouver souvent fades et sans grâce les jeunes personnes que lui présentait sa mère.

— ... « Bon sang! Ces types ne peuvent donc pas nous laisser manger en paix! », me suis-je exclamé.

Charles rit à la remarque du comte et ce fut le moment que choisit Xandra pour entrer en trombe dans la salle à manger.

— C'est deux génisses, papa! lança—t-elle, les yeux luisant d'excitation.

— Formidable. Et comment se porte Daisy?

— Très bien. Elle a poussé de terribles beuglements et on l'a tous aidée. Sauf Olga, qui priait.

— Je suis sûre que ça l'a réconfortée, déclara cette dernière en franchissant à son tour le seuil de la pièce.

Le reste de la famille suivait à l'avenant.

— N'est-ce pas merveilleux, papa? s'exclama Toria. Deux génisses! Et Daisy a l'air ravie. Punch aussi, d'ailleurs.

Elle regagna sa place, le sourire aux lèvres.

— Le poulet est froid maintenant, mais tant pis.

— On ferait mieux de se servir de légumes nous—mêmes, observa Xandra. Je serais surprise que notre bon vieux Fergie abandonne Daisy en ce moment.

— Servons-nous ! lança Lettice. De toute façon, je ne vois pas l'utilité de continuer à lui faire jouer le rôle de serviteur. A mon avis il n'impressionne pas nos invités et il sent l'écurie.

— C'est pas vrai! rétorqua vivement Xandra. Moi, je trouve qu'il est parfait pour le service. Il a passé des heures à faire briller les boutons de sa veste, hier soir! Il ne vous a pas plu, commandant ?

Charles jugea de son devoir de mentir.

— Il m'a paru très efficace.

— Tu vois ? Je le répéterai à Fergie. Il sera très fier. Tu crois qu'il a quitté son service de gaieté de cœur, peut-être!

Mais Lettice ne l'écoutait déjà plus, les yeux rivés sur leur visiteur.

— Il me semble que vous possédez également une propriété...

— Une petite propriété, en effet. Dans le Worcestershire. Comment le savez-vous?

— J'en ai entendu parler, répliqua-t-elle avec le sourire et sans quitter son interlocuteur du regard.

— C'est pas vrai! chuchota Xandra à l'oreille de Michael. Elle l'a lu hier soir dans le Who's Who? Je l'ai vue. Aie!

Elle grimaça en poussant ce petit cri, et Charles comprit que Michael avait du la pincer sous la table pour la faire taire. Il fut pris d'une irrépressible envie de rire mais quelque chose dans l'expression de Lettice l'en empêcha. Il s'efforça donc de reprendre la conversation comme si de rien n'était.

— Je m'occupe de la ferme quand mes activités m'en laissent le loisir, poursuivit—il.

Mais ce ne sont que des terres labourables.

— Avant, expliqua Lettice, mon oncle exploitait tout le domaine de Lynbrooke. Mais il ne nous reste aujourd'hui que l'étable et un petit élevage de porcs.

— Ce qui n'est pas inintéressant, approuva Charles.

— Je ne suis pas de votre avis, observa la jeune fille avec une moue.

Une salade de fruits composée de pommes farineuses, de poires blettes et d'oranges amères succéda au plat de résistance. Elle fut servie avec des biscuits qui avaient apparemment souffert de l'humidité et une bouteille d'un excellent porto qui éveilla la curiosité de Charles.

— Il ne m'en reste plus que quelques bouteilles, dit lord Lynbrooke. Michael m'a convaincu d'en ouvrir une pour célébrer votre visite. J'espère que vous appréciez le porto.

— Beaucoup. Particulièrement quand il s'agit d'un vin de cette qualité.

— Ça me rappelle une histoire que j'ai entendue en Inde lors d'un..., commença le comte.

Charles se tourna alors lentement vers Toria. Le menton dans la paume de sa main droite, elle regardait fixement Michael, et il fut saisi par l'intensité de ce regard et du courant qui passait entre les deux jeunes gens silencieux. Il examina ensuite l'inventeur et décida à cet instant précis qu'il ne lui inspirait aucune sympathie. Il y avait quelque chose en Michael Gale qui lui déplaisait souverainement. Une sorte de froideur, d'arrogance.

— Excusez-moi, dit Toria en se levant, je dois me changer. Je ne tiens pas à abîmer ma seule toilette correcte!

Elle posa alors ses beaux yeux d'azur sur Charles.

— Ne laissez pas mon père vous accabler de ses souvenirs, commandant. Vous vous êtes déplacé pour voir l'invention de Michael, et il nous tarde de connaître votre avis.

Charles s'agita nerveusement sur sa chaise. Il savait déjà quelle serait son opinion.

Si l'idée de Michael était bonne, ce dont Charles doutait, il était peu probable qu'il soit à même de la réaliser. Comme lord Lynbrooke lui

tendait de nouveau la bouteille de porto, il se resservit, sentant que l'alcool l'aiderait à supporter l'épreuve qui l'attendait.

Le comte vint enfin à bout de son récit. En dépit de sa pose nonchalante, Michael était sur le qui-vive. Et Charles eut soudain pitié de lui. Le jeune homme accordait beaucoup d'importance à son projet, et il lui était certainement insupportable d'attendre que son oncle ait conclu ses sempiternelles histoires, tandis que celui sur lequel reposaient tous ses espoirs sirotait paisiblement leur meilleur porto. Charles vida son verre d'un trait et leva les yeux vers lui.

— Bien, je pense qu'il est temps que vous me montriez le fruit de votre imagination.

Michael acquiesça et se leva, la mine renfrognée. Charles sentit que l'air boudeur qu'il affichait était destiné à cacher sa nervosité. La main légère de Lettice se posa sur son bras.

— J'espère que cette trouvaille vous intéressera, commandant..., murmura-t-elle.

Chapitre 2 :

Toria entra dans la pièce communément appelée « l'atelier de Michael », qui était autrefois la salle de billard. Orientée au nord, elle était sombre et glaciale, bien qu'au printemps, de la fenêtre, la vue fut superbe, embrassant les jardins fleuris et les prés verdoyants. Ce jour-là, en l'honneur du commandant Drayton, un bon feu était allumé dans la haute cheminée de marbre noir.

D'ordinaire, Toria regardait Michael travailler, lovée dans un vieux fauteuil. Quand elle commençait à claquer des dents, elle s'enveloppait dans un grand plaid, et son cousin lui répétait invariablement qu'elle avait l'air d'une Esquimaude. Michael, pour sa part, était apparemment insensible au froid. Au cœur de l'hiver, il travaillait en chemise, toutes fenêtres ouvertes. Le vent froid faisait voler au hasard les papiers épars et les magazines accumulés au fil des ans, car à Lynbrooke, on ne jetait rien.

Aujourd'hui, en dépit des grosses bûches qui flambaient dans l'âtre et de l'atmosphère exceptionnellement détendue qui régnait dans la pièce, Michael paraissait nerveux. Il se tenait debout, le dos à un bureau jonché de croquis et de peintures dans différents tons de bleu. Les poings enfoncés dans les poches de son pantalon de velours, il avait le menton fièrement pointé dans une attitude que Toria ne

connaissait que trop.

Elle referma la porte derrière elle. Elle avait échangé sa robe de satin contre un grand pull en shetland et une confortable jupe en tweed, d'une couleur délavée qui rappelait celle de la mer en Ecosse, lorsque les premiers rayons du soleil, encore timides, chassent les brumes qui s'attardent. La jeune femme traversa la pièce et passa son bras sous celui de Michael,

— Eh bien, ça ne s'est pas trop mal passé, soupira-t-elle. Mieux que nous ne le craignons... mais moins bien que nous ne l'espérions.

Il se dégagea et se tourna vers le bureau où s'entassaient les modèles de son prototype.

— Il n'y a rien à en attendre! rugit-il.

Toria s'adossa à la fenêtre.

— Il a dit qu'il reviendrait.

— Il te regardait en parlant! Cette visite ne nous apportera rien! Je l'ai compris au moment même où il a examiné la première esquisse. D'accord, il a soigneusement choisi ses mots pour éviter de me blesser, mais je ne suis pas dupe! « Très intéressant, Gale. Certains de vos collègues ont déjà travaillé à ce projet ! J'avoue les avoir un peu perdus de vue, mais je ferai mon possible pour reprendre contact avec eux et savoir où ils en sont exactement de leurs recherches. S'il y a la moindre chance que votre travail soit compatible avec le leur, je ne manquerai pas de vous en informer. »

Michael avait répété les propos de Charles en caricaturant sa voix.

— Je suis peut-être fou, mais pas idiot ! ajouta-t-il, rageur. Autant jeter tout ça à la poubelle. Encore un échec!

La jeune femme croisa tranquillement les bras.

— Calme-toi, Michael. La situation n'est pas aussi dramatique que tu l'affirmes.

Charles Drayton n'est pas quelqu'un de très exubérant, c'est tout.

— Je ne lui demandais pas de m'encenser! Mais il a été très clair: ce que je croyais être une trouvaille de génie est en passe d'être exploité! C'est d'ailleurs ce dernier point qui m'est le plus pénible à admettre. Je

n'ai aucune originalité, je n'ai rien inventé.

Toria leva les bras au ciel.

— Oh! Michael, Michael, nous sommes tous appelés, tôt ou tard, à être déçus...

— Tu parles comme s'il s'agissait d'une première déception. Par malheur, je ne suis que trop familiarisé avec ce sentiment! Tu t'imagines peut-être que j'étais content de perdre mon travail à chaque fois ? Sais-tu ce que m'a dit le dernier type qui m'a licencié ? « Vous êtes inapte au travail, Gale! Ce qu'il vous faudrait, c'est votre propre entreprise... au paradis ! »

— Pauvre Michael, chuchota-t-elle. Mais moi, j'ai confiance en toi. Et un jour, tu trouveras un travail qui te conviendra. Ce n'est qu'une question de temps.

Il fit quelques pas dans la pièce, la tête basse.

— Les gamines ont raison. Je devrais épouser une femme riche pour me faire entretenir jusqu'à la fin de mes jours.

— Mais pas « miss Pavillon »! protesta Toria en riant. Oh ! à ce propos, elle a encore téléphoné après le déjeuner! J'ai oublié de te le dire. Je lui ai répondu que tu étais occupé mais que tu la rappellerais plus tard.

— Sûrement pas! riposta-t-il.

— Elle voulait que tu l'accompagnes à un bal dans le coin. Je lui ai promis de te faire le message.

— Bon sang! Mais pourquoi ne me fiche-t-elle pas la paix ?

Toria haussa les épaules en souriant.

— L'amour ne rend pas seulement aveugle, mais idiot!

— Tu es bien placée pour le savoir! Pennington continue-t-il de te harceler?

— Oui, soupira-t-elle. Il était à cette fête hier soir, et il a réussi à se ménager un tête-à-tête avec moi.

— Et alors ?

— Alors, il a répété ce qu'il m'avait déjà dit des dizaines de fois. Il a même ajouté un nouvel élément à son discours. Comme je refusais encore une fois de l'épouser, il m'a proposé de vivre avec lui ! A la place de la traditionnelle alliance, Il envisage de m'offrir une émeraude de chez Curtier.

— Il ne manque pas de toupet ! explosa Michael. (Puis il regarda la jeune femme droit dans les yeux et ajouta, plus bas :) Encore que, vu notre situation, je comprendrais que tu acceptes...

— Je ne supporte pas Pennington, Michael, tu le sais. Et je ne tiens pas à devenir une Mrs Hagar-Bassett bis!

Ils rirent tous deux de bon cœur à l'évocation de ce qui était devenu une plaisanterie familiale.

Mrs Hagar-Bassett habitait la maison située juste en face des grilles du château. La

« maison de poupée », comme l'appelaient les jumelles.

Âgée d'une quarantaine d'années, Mrs Hagar-Basset était la veuve d'un agent de change. Ses signes extérieurs de richesse étaient composés d'une femme de ménage qui logeait à demeure, et d'une voiture assez puissante qu'elle conduisait avec le plus grand mépris pour le code de la route.

Comment le comte avait-il fait sa connaissance et comment avait-elle eu l'heur de lui plaire ? Nul ne le savait. Elle n'était pas particulièrement attirante mais misait sur une capacité de concentration surprenante. Lorsqu'on lui parlait, elle levait les yeux sur son interlocuteur et buvait ses paroles, quasiment en état d'hypnose. Peut-être était-ce la ce qui avait séduit lord Lynbrooke.

Personne ne connaissait non plus la nature exacte de leur relation, ou même s'il existait une quelconque relation entre eux, hormis le désir de parler de l'un et la faculté d'écouter de l'autre. Toujours est-il que tous les après-midi, après la demi-heure de sieste que s'octroyait le comte, il traversait le parc, Gin et Tonic sur ses talons, et actionnait le heurtoir en forme de dauphin qui ornait la porte de Mrs Hagar-Bassett. Les enfants ne se faisaient pas faute d'évoquer entre eux leur voisine. Mais s'il leur arrivait de prononcer son nom devant lord Lynbrooke, celui-ci détournait habilement la conversation. Il ne l'avait jamais invitée au château mais tous les jours, il disparaissait peu après le déjeuner et revenait deux ou trois heures plus tard, toujours flanqué

de ses deux épagneuls.

— Si seulement Gin et Tonic pouvaient parler..., dit un jour Toria, alors qu'une fois de plus elle essayait avec ses cousins de percer le mystère de Mrs Hagar-Bassett.

— Peut-être se borneraient-ils à nous répéter les histoires de l'oncle Arthur, rétorqua Lettice. Honnêtement, je ne crois pas que ce soit indispensable!

Tous trois avaient pouffé de rire, mais au fond d'elle-même, Toria réprouvait les escapades de son père.

— Ça ne se fait pas, avait-elle observé un jour, gênée.

Lettice l'avait regardée, surprise, sans comprendre. Michael, lui, avait parfaitement saisi le sens de ses paroles.

— Tu ne peux tout de même pas espérer que toutes les relations humaines aboutissent, comme dans les romans, au mariage ou à la mort. Il existe aussi d'autres fins.

— Mais précisément, il n'y en a aucune dans ce cas précis ! Ce n'est qu'une succession de chapitres, sans queue ni tête.

— Tu es intolérante vis—à—vis des petites faiblesses des gens, Toria, avait—il alors décrété.

Et ce jour-la, en regardant la silhouette gracile de la jeune femme qui se découpait à contre-jour sur le gris du ciel, la même remarque vint aux lèvres:

— Tu es intolérante Toria.

— C'est l'hôpital qui se moque de la charité, railla-t-elle. Je ne connais pas plus rigide que toi, Michael. Et en plus pourquoi m'accuses-tu d'intolérance ? Parce ce je repousse les avances de Pennington?

— Si tu n'avais repoussé que les siennes !

— On croirait entendre une mère ambitieuse qui essaie de pousser sa fille dans les bras du premier célibataire nanti venu! Répliqua-t-elle dans un éclat de rire. J 'attends de tomber amoureuse...

Michael s'était immobilisé.

— N'est—ce pas un peu démodé?

— Peut—être. Mais au fond, je suis un peu démodée. Les gens sont surs du contraire parce que je fréquente les soirées mondaines, mais en cela, je ne fais que me plier aux exigences de mon métier. Le seul qui me permette de gagner honnêtement un peu d'argent avec les seuls atouts que je possède: mon physique. Pourquoi poser en robe du soir serait-il plus répréhensible que de taper toute la journée sur un clavier ? A cela près que je suis incapable de taper à la machine, et même d'apprendre à le faire!

Michael alla se planter devant le feu et s'absorba dans la contemplation des flammes. Comme il gardait le silence, Toria se leva et rejoignit le grand fauteuil qu'elle occupait habituellement. Exceptionnellement, la température de la pièce était agréable, et elle écarta la couverture avant de s'enfoncer dans les épais coussins de velours râpé. Elle avait craint une réaction plus violente de la part de Michael devant le manque d'enthousiasme de Charles Drayton. Mais elle s'était sentie rassurée lorsque le commandant avait demandé la permission de revenir pour étudier plus attentivement les croquis. En y réfléchissant bien, il fallait admettre que Michael avait raison: Charles Drayton l'avait regardée en prononçant ces mots.

Toria essaya de se remémorer l'expression de son visage à ce moment-là. Elle était habituée à lire dans le regard des hommes l'intérêt qu'elle suscitait souvent en eux. Et habituée de même à les éviter. Mais Charles Drayton était différent. Sa réserve et sa dignité l'incitaient à ne voir en lui qu'un homme susceptible d'aider Michael. Elle s'était montrée agréable avec leur invité parce que l'avenir de son cousin reposait sur lui. Elle en aurait fait de même avec quiconque dans le même cas. Elle connaissait si bien ce que Michael ressentait, ce mélange de frustration et d'impuissance, cette sensation d'isolement et de solitude, inévitables quand il ne parvenait pas à atteindre le but qu'il s'était fixé. Elle cessa de chercher une formule de consolation, sachant que son cousin repousserait avec horreur sa compassion. Elle n'avait pas oublié les moments difficiles vécus à Lynbrooke, lorsque ces deux cousins inconnus, devenus brutalement orphelins, étaient arrivés au château. Il avait paru naturel de les accueillir et Toria l'avait accepté de bon cœur, mais en même temps elle avait redouté l'installation de ces étrangers sous leur toit. Et Michael ne lui avait certes pas facilité la tâche. La personnalité d'un adolescent de seize ans est souvent écrasante pour une fillette d'une dizaine d'années. Pourtant, plus tard, elle avait découvert que sous ces airs hautains et hargneux se cachait une sensibilité presque malade. Michael souffrait d'avoir été recueilli « par charité». A ses yeux, Lettice et lui

n'appartenaient pas à cette famille et demeuraient des indésirables. Mais à dix ans, on n'est guère enclin à la philosophie, et Toria avait étouffé bien des larmes d'amertume, la nuit, sous son oreiller, avant de comprendre que Michael ne la détestait pas autant qu'il le prétendait. Il n'eut aucune difficulté à faire d'elle son esclave. Pendant les vacances, Lettice et Toria le suivaient comme des petits chiens. Puis ils grandirent tous les trois, et leurs relations changèrent.

Quand Michael partit à la guerre, Toria n'était qu'une adolescente. Lorsque les accords de paix furent enfin signés, il ne revint pas aussitôt mais termina son service à l'étranger. Et à son retour, il éprouva un véritable choc: la gamine qu'il avait laissée s'était transformée en une jeune beauté que le Tout-Londres fêtait et acclamait.

Il leur fallut un certain temps pour s'habituer à leur nouvelle relation. Michael traversait parfois des périodes sombres pendant lesquelles il en voulait à la terre entière. Toria oubliait alors que les années s'étaient écoulées et les larmes lui montaient aux yeux aussi facilement qu'à l'époque où Michael et Lettice s'étaient installés à Lynbrooke. Après ses crises, le jeune homme retrouvait tout son allant et son charme. Toria disait toujours qu'il n'existait aucun endroit au monde où elle rit autant qu'« à la maison ». Au fur et à mesure que les jumelles grandissaient, sa conviction d'appartenir à une entité familiale solide augmentait.

Ce fut Xandra qui, un jour, formula sa pensée.

— Quoi qu'il arrive, nous sommes la, tous les six, contre tous les autres.

C'est ce sentiment d'unité indéfectible qui avait guidé Toria lors de ses débuts « dans le monde ». Quel que soit le nombre d'invitations qu'elle recevait, le nombre de fêtes auxquelles elle assistait, elle rentrait toujours chez elle avec un immense plaisir. Elle savait que Lettice l'écouterait dans un silence flatteur, que Xandra la harcèlerait de questions, et qu'elle devrait choisir ses mots afin de ne pas choquer Olga.

Elle songeait parfois que, si elle était un jour tentée de quitter le droit chemin, ce serait Olga — sans même le savoir — qui l'en empêcherait. Jamais elle ne pourrait affronter sans honte la clairvoyance de ce regard dans le petit visage franc et sérieux.

Et puis il y avait Michael. Michael qui accumulait les échecs

professionnels depuis la guerre, qui ne quittait pas le château, qui l'attendait, prêt à railler ses amis, son travail, le milieu dans lequel elle évoluait. Mais elle savait aussi que, comme les autres, il ne perdait pas une miette de ce qu'elle faisait ou disait. Elle aurait tant aimé pouvoir lui redonner confiance en lui.

Toria l'observa, tout entier captif par le feu dans la cheminée, et se demanda pourquoi il s'adaptait si mal à l'existence. D'autres, moins séduisants, moins intelligents, réussissaient néanmoins à se faire une place au soleil, alors que ni leur talent ni leur imagination ne les y prédisposait. Peut-être était-ce la la clef du problème.

Michael péchait par excès de fantaisie.

— Papa sera déçu, dit—elle soudain.

— Je n'y suis pour rien!

—Je le sais, Michael, mais annonce—lui tout de même la nouvelle avec ménagement.

Il a pris la peine d'appeler le ministre de l'Aviation en personne, et tu sais combien il a horreur de solliciter des faveurs.

— Qui aime ça ? (Il donna un coup de pied dans un chenet et reprit d'un ton rageur:) Tu crois peut-être que ça me plaît de rester ici sans rien faire? De me laisser entretenir par ton père, alors qu'à mon âge je devrais être déjà marié et père de famille ?

Capable de nourrir une femme et quelques monstres que j'aurais engendrés?

Toria rit doucement.

— Tes enfants ne seront pas forcément des monstres, voyons ! J'avoue qu'il m'est difficile de t'imaginer en papa gâteau, quittant tous les matins ton domicile à 8 h 15, le parapluie sous le bras et le Daily Telegraph à la main...

— Tu veux dire que je suis incapable de gagner ma vie ? Je le sais, figure—toi.

— Et alors? Ce n'est réellement important qu'à tes propres yeux.

Il se tourna brusquement vers elle.

— Que veux-tu dire par là?

— Rien de plus que ce que j'ai dit. Nous ne valons pas plus que toi. Nous avons reçu tous les quatre une éducation fantaisiste au château, et notre avenir n'est pas plus brillant que le tien. Nous traversons la vie sans but précis, comme des abeilles qui butinent de fleur en fleur, en espérant que tout rentrera dans l'ordre un jour, par miracle.

— Ça n'a aucune importance pour des filles, répliqua-t-il, buté.

— Détrompe—toi! J'aurais pu être infirmière, ou assistante sociale. Au lieu de quoi, je grappille quelques cachets de—ci de là, et je dépense tout en vêtements pour assister à des fêtes fréquentées par des incapables dans mon genre. Ensuite je rentre à la maison. Qui fait ici quelque chose d'utile? C'est Mrs Fergusson, aidée d'une fille du village qui se charge des travaux domestiques. Ni Lettice ni moi ne sommes capables de cuisiner. Nous ne sommes même pas fichues de faire notre lit! Nous déambulons dans le château, heureuses. Car nous sommes heureuses, Michael ! Bien plus que tous ces gens qui possèdent des yachts et des propriétés en Écosse, et qui se font un devoir d'être là ou il faut au moment ou il le faut! Nous sommes nous, et rien ni personne ne peut nous en empêcher!

Toria avait parlé d'un ton calme, de sa belle voix grave. Et Michael eut une réaction inattendue. Il vint s'agenouiller à côté du fauteuil dans lequel elle était confortablement installée, les jambes repliées sous elle, posa les mains sur les accoudoirs et la dévisagea.

— Réponds-moi franchement, Toria. Qu'attends-tu de la vie?

— Si curieux que cela puisse paraître, pas beaucoup plus que ce que j'ai en ce moment. Une chose, peut-être: avoir de l'argent pour le dépenser sans compter. Les jumelles aimeraient renouveler leur garde-robe, Lettice rêve d'une veste avec un col en fourrure, papa a besoin d'un nouveau costume, et il faudrait que tu te fasses couper les cheveux. Voilà.

— Tes désirs se bornent vraiment à ça ?

— Pour l'essentiel, oui. Mais la liste n'est pas close: j'ai toujours eu envie d'un chat persan bleu, de ceux qui sont de pure race et coûtent, au bas mot, dix guinées.

— Tu n'as jamais vraiment grandi, n'est-ce pas ?

— Si entrer dans le monde des adultes signifie avoir l'air sérieux et

s'intéresser à la situation politique et économique du pays, je n'ai pas grandi.

— Ce n'était pas tout à fait le sens de ma question. Tu affirmais, il y a un instant, que tu attendais de tomber amoureuse. Tu n'as donc jamais été amoureuse ?

— Je ne pense pas, répondit-elle en toute franchise. J'ai croisé quelques hommes qui, au premier regard, ont fait battre mon cœur plus vite. J'ai été sensible à leur charme, ou à leur sourire, ou à leur regard. Et puis je les ai revus, et je me y suis aperçue qu'hormis leur physique rien ne m'intéressait en eux. Mon cœur avait repris son rythme normal. Mais cessons de parler de moi. Et toi ? Tu ne m'as jamais dit si tu avais rencontré, pendant la guerre, une jeune personne qui t'ait plu. Nous nous doutons tous que tu as du, à un moment ou un autre, encourager « miss Pavillon », mais est—ce la tout ce que tu as à avouer ?

L'allusion à « miss Pavillon » était une plaisanterie, mais elle ne fit pas sourire Michael. Il se releva et retourna à la cheminée.

— Il faut que je parte, déclara-t-il après un long silence.

— Mais pourquoi, Michael ?

— Parce que je t'aime.

Il avait répondu d'une voix si normale, si neutre, que Toria crut un instant avoir mal entendu.

Puis elle se redressa et le dévisagea, pétrifiée.

— Michael! Que... que signifie... ?

— Je t'ai dit que tu n'avais pas grandi! N'importe quelle femme se serait aperçue de mes sentiments au cours de cette année. Elle aurait compris que je l'aimais de tout mon cœur, de toute mon âme, et... sans espoir. Envisager la vie sans toi m'est insupportable. Et t'imaginer au bras d'un autre homme, ne serait-ce que cinq minutes, me fait horreur.

— Ce n'est pas vrai, Michael ! Tu ne peux pas m'aimer, Pas... comme ça.

— Je t'aime depuis des années, Toria. Depuis l'enfance, j'aimais déjà la petite fille à qui je donnais des ordres et que je harcelais jusqu'à ce

qu'elle pleure. Pendant la guerre, ton pauvre petit visage inondé de larmes a hanté mes rêves. Je me promettais qu'à mon retour je me montrerais doux et prévenant envers toi. Puis je suis revenu, et c'est toi qui as été gentille avec moi.

La jeune femme se mordit les lèvres.

— Oh! Michael...

— Évidemment! coupa-t-il d'une voix dure. Tout le monde est gentil avec ce pauvre Michael. Qu'il ait au mains quelques miettes du festin!

Toria sursauta, choquée par l'âpreté de ces propos.

— Comment peux-tu proférer de telles horreurs ? Ce que tu dis est faux. Je n'ai jamais imagine que..., jamais pensé que...

Elle s'interrompt avant d'ajouter, plus bas:

— Et pourtant, c'est vrai, quand tu le dis. Toi et moi. Il m'est impossible de concevoir une existence dont tu ne ferais pas partie.

— Je te conseille de t'habituer à cette idée parce que je ne serai bientôt plus là. Si ma dernière trouvaille avait été un succès, j'aurais peut-être repris espoir. Mais j'aurais du me douter qu'elle était vouée à l'échec, comme les autres, comme le reste. Tout se ligue contre moi ! D'abord, nous sommes cousins. Et pour couronner le tout, nous n'avons pas un sou en poche. Je ficherais le camp! Je ne sais pas encore ou, mais je partirai.

— Non, Michael ! protesta-t-elle. N 'agis pas sur un coup de tête. Parlons-en, réfléchissons et...

Elle se tut brusquement.

— Et quoi ?

— Je ne sais plus. J'essaie de... de m'habituer à cette idée. Répète— moi ce que tu m'as dit, Michael, pour que j'en sois certaine.

— Je t'aime. C'est bien ce que tu voulais entendre ?

Il lui faisait face. Les flammes qui dansaient derrière lui creusaient ses traits.

— Je t'aime, je t'aime, je t'aime ! Oh ! bon Sang, Toria, pourquoi a—t-il fallu que cela m'arrive à moi ?

En une enjambée, il fut près d'elle et se laissa tomber à genoux. Il enfouit son visage dans le tweed rugueux de sa jupe. Comme aimantés, les doigts de la jeune femme se posèrent doucement sur ses cheveux, et descendirent, caressants, sur sa nuque. Ils restèrent longtemps ainsi, sans parler.

— Michael, je ne me rappelle pas avoir été aussi heureuse de ma vie, chuchota-t-elle enfin. Je ressens un délicieux fourmillement, comme si le bonheur irradiait en moi tel un soleil. Un peu comme si j'avais attendu quelque chose pendant des millions d'années, et que ça arrivait soudain. Crois—tu que ce soit possible?

Il releva la tête et la prit par les épaules.

— Qu'essaies-tu de me dire, Toria?

— Je pense que... que moi aussi je t'aime. Je n'en suis pas sûre mais... aide—moi.

Il la prit dans ses bras, la serrant à l'étouffer.

Sa bouche brûlante cherchait déjà la sienne, s'en emparait, exigeante, possessive. Il la tint longtemps contre lui, puis s'écarta brusquement et se leva,

— Pourquoi ne m'en as—tu pas empêché? lança-t—il, furieux. Tu ne comprends donc pas que ce sera encore pire ?

Il traversa la pièce et ouvrit toute grande la fenêtre. Il pleuvait. Un vent froid s'engouffra dans la pièce, soulevant les feuilles de papier amoncelées sur le bureau.

Certaines d'entre elles voletèrent jusqu'au pied de l'être.

— Michael! s'écria la jeune femme. Les fiches du loto sportif! Elles vont brûler.

Il referma la fenêtre de mauvaise grâce.

— Le loto sportif ! répéta—t-il, sarcastique. Voilà tout ce dont je suis capable.

— Peut—être finiras-tu par gagner un jour.

— Et alors, que ferai-je ensuite ? T'épouser ?

Elle porta instinctivement les mains à son visage.

— Ne te moque pas de cela, Michael.

— Tu crois peut-être que j'ai envie de plaisanter sur ce sujet ?

Pour la première fois depuis le début de leur discussion, elle perçut de la tendresse dans sa voix.

— Toria, reprit-il, ma chérie, mon amour, ne comprends-tu pas à quel point je t'aime

? Si tu en étais consciente, tu comprendrais ma souffrance. Je te voudrais à moi, je ne peux pas supporter les tourments que j'endure quand tu passes tes soirées dans ces fêtes où, j'en suis certain, les hommes te courtisent.

D'un geste, elle essuya furtivement les larmes qui affluaient à ses paupières.

— Oh, Michael ! c'est... terrible que tu souffres à cause de moi. Mais je n'y peux rien.

Un faible sourire se dessina sur ses lèvres.

— Tu es adorable, Toria. Même quand tu n'avais pas dix ans, je redoutais que quelque chose ne t'emporte, ne t'éloigne de moi. Quelque chose de grave, et j'avais peur de ne pas parvenir à te sauver. Aujourd'hui, c'est moi qui ai besoin d'être sauvé...

— Tais-toi, Michael, je t'en prie. Nous trouverons une solution. Nous ne serons pas séparés. Il faut que nous restions ensemble. Tous ensemble.

— Je ne veux que toi.

— Tu es égoïste.

Elle lui souriait mais il restait de marbre, le regard fixé sur elle, s'imprégnant de chaque détail de son visage aux traits délicats. Elle tendit lentement la main vers lui et lui caressa la joue.

— Tout me semble irréel, murmura-t-elle. Je n'arrive pas à croire que mon Michael, le garçon avec qui j'ai grandi, soit devenu un homme qui m'aime.

— Je n'aurais jamais du te l'avouer. Je n'ai rien à t'offrir. La rente annuelle que je perçois depuis la mort de mes parents est ridicule, et en plus je dois subvenir aux besoins de Lettice,

— Nous n'avons jamais été riches, ça ne nous a pas empêchés d'être heureux.

— Nous étions des enfants...

— Et maintenant ?

— Crois-tu vraiment que nous puissions continuer d'être heureux dans ces conditions? C'est impossible, ma chérie. Nous devons trouver un moyen.

J'envisageais de me rendre en Australie mais je ne vois pas très bien ce que j'y ferais.

Je ne suis pas sur de correspondre au type d'émigrants qu'ils recherchent...

— Tu dis des sottises, Michael!

— Peut-être. Mais comment ne pas devenir fou en te voyant assise, là, heureuse à ta façon, alors que je reste dehors, dans le froid, comme un mendiant à ta porte ? C'est d'ailleurs ce que j'ai toujours été depuis mon arrivée ici.

— C'est ridicule, et tu le sais!

— Non, Toria. Nous n'avons pas eu de foyer, Lettice et moi. Ton père nous a recueillis, c'est tout. Tu vois d'ici sa réaction si je lui annonçais que je désire épouser sa fille! Moi, le marginal sans le sou, le garçon qui n'a jamais rien fait de bien...

— Michael, cesse de t'apitoyer sur ton sort, s'il te plaît. Tu as brillamment rempli ton rôle pendant la guerre, et nous avons tous été très fiers de toi. Ce n'est que depuis que tu as décidé de travailler que la situation s'est compliquée. Mais moi, je te trouverai un travail.

— Et combien de temps le garderai-je ?

— Tu pourrais peut-être te montrer un peu plus conciliant. Pour moi...

— Non! explosa-t-il. Et c'est le plus terrible. J'en suis incapable, c'est tout. Rien ni personne ne pourrait m'y obliger, sauf si le poste me plaisait.

— Par exemple? insista-t-elle doucement.

— Je n'en ai aucune idée ! Tu vois comme c'est simple! Ma seule certitude est de t'aimer, Toria.

Il la serra dans ses bras, prêt à l'embrasser de nouveau. Mais, comme elle levait son ravissant visage vers lui, il se ravisa.

— Va-t'en, dit-il d'une voix à peine audible. Va-t'en, laisse-moi seul, Je ne peux rien t'apporter de bon, et ça n'est pas près de changer.

Il s'écarta et Toria se leva, indécise, à la fois décontenancée et un peu effrayée par la scène qui venait de se dérouler entre eux. Les ombres des objets s'allongeaient dans la pièce. Michael s'était planté devant la fenêtre, barrant la vue de ses larges épaules.

La jeune femme sentit soudain s'abattre sur elle toute la frustration, toute l'amertume qui habitaient Michael. Une tristesse infinie s'insinua en elle, telle une douleur sourde, Elle aurait voulu crier, mais sa voix était prisonnière dans sa gorge.

Que dire, d'ailleurs? Elle ne pouvait que rester là, à le regarder, impuissante à l'aider, incapable de l'atteindre.

Il se retourna enfin et mit un terme à ses hésitations.

— Va-t'en, Toria. J'ai besoin d'être seul, dit-il.

Sa voix claqua, sèche comme un ordre. Et elle s'exécuta, comme elle s'était toujours exécutée, enfant. Elle se sentait épuisée, vidée, brisée, comme si elle venait d'essuyer une tempête. La main sur la poignée de la porte, elle marqua une pause, espérant et redoutant à la fois qu'il la retienne.

Elle était bouleversée par son aveu. Comme il gardait le silence, elle sortit enfin et referma doucement la porte derrière elle.

Michael resta immobile longtemps après son départ. Puis il marcha jusqu'au centre de la pièce où était sa maquette. Un cri étrange jaillit de sa gorge tandis qu'il avançait vers ce qui, quelques heures plus tôt, alimentait tous ses rêves. Il s'empara d'un marteau posé sur une étagère, et l'abattit sur le prototype. Mais l'acier résista. Alors, comme s'il ne pouvait se résoudre à détruire de ses propres mains le berceau de ses illusions, il souleva la maquette et la lança à l'autre bout de la pièce.

Puis, dans un état proche de l'hypnose, il se jeta dans le fauteuil qui portait encore l'empreinte du corps de Toria et enfouit son visage dans un coussin.

Chapitre 3 :

Charles demanda au chauffeur d'arrêter la voiture devant le portail, à l'entrée de l'allée. C'était une belle journée. Un soleil tiède et doré jouait sur l'herbe perlée de rosée, annonciatrice du printemps. Charles avait envie de se dégourdir les jambes, et il savait par expérience que le trajet jusqu'au château de Lynbrooke n'était pas des plus plaisants.

— Veuillez apporter à Mrs Fergusson tout ce qui se trouve dans le coffre, dit-il au chauffeur.

— Bien, monsieur, fit l'homme en hochant la tête.

Charles crut percevoir l'ombre d'un sourire sur son visage au moment où il descendit de voiture. Dans le coffre, il y avait un jambon, un fromage, une succulente tourte à la viande, et un pâté de foie gras de chez *Fortnum & Mason*.

Charles avait découvert que rien n'était plus facile que de s'inviter au château. Il suffisait de s'y présenter simplement et sans cérémonie. Après une ou deux visites, il s'était senti adopté par la famille. Les sacrifices qui avaient présidé à leur première rencontre ne s'étaient plus reproduits, et il n'avait désormais plus à craindre que les Gale se mettent en frais pour le recevoir. Peu de temps après cette première visite, Charles avait téléphoné à Michael — une conversation délicate, tout en monosyllabes

— pour lui annoncer qu'il souhaitait voir de plus près son invention. Il avait même proposé une date pour son prochain rendez-vous. Michael avait accueilli froidement la nouvelle mais Charles s'était néanmoins présenté le lendemain, à l'heure du thé. La boîte de biscuits était vide et il avait dû se contenter d'une tasse de thé refroidi et insipide.

Et il avait vu Toria. A quoi bon se mentir? Il en avait été comblé. Depuis lors, il était retourné à Lynbrooke maintes fois, sous prétexte de voir Michael, dans un premier temps, puis cessant peu à peu de prétendre attacher de l'importance à son invention. Le château était comme aimante pour lui. Et s'il savait qui était à la source de cette puissance magnétique, il ne pouvait se résoudre à en parler à l'intéressée.

Charles était un homme étrange: d'un courage à toute épreuve dans la vie active, d'une réserve et d'une timidité déroutantes dès que ses sentiments étaient en jeu. Doté de surcroît d'une grande générosité, il ne tarda guère à s'apercevoir que ce qu'il souhaitait le plus au monde était d'aider les Gale. Il découvrit bien vite que leur pauvreté n'était nullement feinte. Le comte était quasiment au bord de la faillite. Ses filles ne vivaient pas sur un grand pied, mais les dépenses restaient encore trop élevées pour lui. Michael et sa sœur partageaient leur sort. Si la famille survivait, cela tenait du miracle. Il aurait été plus simple d'abandonner le château et ce qui restait des terres, mais Charles mesura bientôt que ce serait pour eux un réel déchirement, Lynbrooke était leurs racines. Pourtant il fallait agir, et vite, et Charles était Obsédé par son désir de contribuer d'une façon ou de l'autre au salut des Gale. Mais comment?

A lui seul Michael était un problème. Charles n'ignorait pas qu'il n'accepterait de lui aucune faveur, sauf si elle était liée à son invention — ce qui était impensable, l'invention en question étant inexploitable. Pour une raison qui échappait à Charles, le jeune homme se montrait très agressif vis—à-vis de lui, et le traitait chaque fois avec hostilité. Cette hostilité ne fondait que s'ils venaient à discuter technique et aéronautique. Là, le jeune homme s'animait et devenait même très loquace. Charles était alors bien forcé d'admettre que ce diable de garçon ne manquait pas de charme, et s'il ne lui plaisait pas pour autant, Charles n'en restait pas moins convaincu de la nécessité de lui trouver du travail. Les soucis de la famille s'en trouveraient allégés, et donc ceux de Toria, et cela seul comptait.

Il réfléchissait à la situation financière préoccupante des Gale depuis son départ de Londres. En descendant de voiture, il songea une fois de plus que les grilles du portail, richement travaillées, ne résisteraient plus très longtemps aux intempéries. Il s'apprêtait à les franchir quand il remarqua un avis fixé à l'une d'elles. Il s'arrêta pour le lire. Il était écrit en capitales, d'une main maladroite.

VENEZ VISITER LA GROTTES SACREE. ELLE GUERIRA VOS

RHUMATISMES, VOTRE ARTRITE ET TOUS VOS MAUX.

Amusé, il remarqua le H manquant à arthrite, et s'engagea dans l'allée. Quelques mètres plus loin, un écriteau coloré indiquait la direction à suivre pour arriver à la fameuse grotte sacrée. Il prit le chemin à droite et traversa une haie qui n'avait pas été taillée depuis des lustres. Il se demandait où menait le sentier quand il entendit un bruit de voix

derrière lui. Deux femmes s'avançaient à une certaine distance. Charles se réfugia derrière un massif de rhododendrons et ne regretta pas sa décision quand il entendit l'une des visiteuses qui parlait avec un accent américain prononcé:

— Allons, Betty, ça nous prendra deux minutes. J'aimerais compléter mon article sur les lieux sacrés de la vieille Angleterre.

— C'est bien la première fois que j'entends parler d'une grotte dans ce coin ! rétorqua sèchement sa compagne, dans un anglais parfait qui ne faisait aucun doute sur ses origines.

Charles distingua enfin les deux femmes, à travers le feuillage. Elles avaient une quarantaine d'années, étaient toutes deux plutôt enveloppées, au costume de gros velours et coiffées de feutres marron.

— Et maintenant, par où faut-il passer ? Lança l'Américaine. Ah! voici un autre panneau.

Elles disparurent à la vue de Charles, et il les suivit en prenant soin de ne pas se faire repérer. Un instant plus tard, il reconnaissait la voix joyeuse et cristalline de Xandra. Il se mit à couvrir précipitamment.

Tapi dans les fourrés, il découvrit une petite clairière ourlée de sapins nains, au centre de laquelle trônait un bassin. Sur la margelle de pierre moussue se dressait une statue, ou du moins ce qu'il en restait. Il crut reconnaître quelque déesse verdâtre tenant à bout de bras une corne d'abondance. Quelques feuilles mortes flottaient sur les eaux stagnantes du bassin qui avait dû être ravissant, autrefois...

Xandra et Olga étaient plantées là, avec leur vieux chandail vert sur leur jupe en tweed trop courte. Leurs cheveux luisaient d'un éclat particulier ce matin-là, sous les doux rayons du soleil, et Charles fut une fois de plus charmé par la finesse de leurs traits. Olga tenait dans sa main droite une boîte en bois, et Xandra expliquait aux deux visiteuses les propriétés magiques de ces eaux.

— Elles ont le pouvoir de soigner tous les maux dont vous souffrez, dit-elle à l'Américaine.

— Et comment le sais-tu, mon petit ?

— Parce que nous vivons ici, et que tout le monde parle des vertus curatives de ce bassin. D'ailleurs on l'appelle la grotte sacrée.

— Oh, Betty! C'est fou, non ? s'exclama l'Américaine en se tournant

vers son amie.

La dénommée Betty eut une moue sceptique.

— Ça ne m'a pas l'air très ancien. Une centaine d'années, tout au plus...

— Cette grotte est beaucoup plus ancienne! assura Xandra, indignée. Je suis presque sûre qu'elle existait déjà quand le château a été construit, c'est—à-dire à la première invasion des Normands.

— En 1066? avança l'Américaine, médusée.

— Exactement. C'est à cette date qu'on a construit le vieux château. Il a subi quelques transformations depuis mais je jurerais que la grotte était déjà là. C'était sans doute un des lieux où s'arrêtaient les pèlerins quand ils se rendaient à Canterbury.

— Mais... nous ne sommes pas du tout sur la route de Canterbury! protesta l'Anglaise.

— Canterbury n'est pas le seul lieu de pèlerinage, rétorqua Xandra, qui n'allait pas se laisser désarçonner par cette rabat-joie. Les gens arrivaient à cheval et buvaient de cette eau aux propriétés miraculeuses. Peut-être même venaient-ils en famille. Il me semble avoir vu une peinture représentant la scène, au bord de ce même bassin.

— Oh! Betty! s'exclama de nouveau l'Américaine. Je trouve ça merveilleux. Il faut absolument que je cite cette grotte dans mon livre. Et dis-moi, mon petit, connais-tu par hasard son saint patron ?

Xandra se tourna vers Olga.

— Sainte Therese, affirma cette dernière.

— Sainte Thérèse est une sainte moderne, s'étonna l'Américaine. A moins que tu ne veuilles parler de sainte Thérèse d'Avila, mais elle était espagnole.

Devant l'embarras d'Olga, Xandra lança un bref regard à la ronde et poussa un petit cri.

— Oh! fit-elle en portant les mains à son cœur dans une attitude théâtrale. Voici un jeune garçon perclus de rhumatismes! Il vient certainement chercher la guérison.

Un gamin d'une huitaine d'années surgit comme par enchantement des fourrés. Il marchait avec peine, appuyé sur un bâton qui n'était autre qu'un maillet de croquet.

Ignorant les visiteuses et leurs guides, il gagna d'une démarche chaotique le bord de la mare et s'agenouilla. La, il plongeait ses mains dans l'eau et, s'en servant comme d'une coupe, but une gorgée, Puis il se releva d'un bond, jeta son maillet et, d'une voix dénuée d'émotion, déclara:

— Je suis guéri.

— Guéri? répéta l'Américaine, interloquée.

— Oui. Avant j'arrivais à peine à marcher, et maintenant, regardez.

Il commençait tout juste sa démonstration quand l'Anglaise prit son amie par le bras.

— Viens, Sadie, fit-elle d'un air pincé. A mon avis, ces enfants sont en train de répéter une petite pièce de théâtre de leur cru...

Perplexe, Xandra dévisageait les deux femmes tour à tour.

— C'est... merveilleux, vous ne trouvez pas ?

— Nous en avons assez vu! rétorqua l'Anglaise. Allons, Sadie, fichons le camp d'ici.

Mais Sadie avait le cœur plus tendre que sa compagne.

— Nous n'avons pas payé nos six pence. Je suis certaine que c'est pour la bonne cause, n'est-ce pas, mes enfants?

— Bien sur, s'empressa de répondre Xandra. Nous les donnons aux pauvres.

— Ils en ont bien besoin.

La visiteuse ouvrit son porte-monnaie et en tira une poignée de piécettes qu'elle mit dans la main de la fillette. Puis elle hâta le pas pour rejoindre son amie qui avait déjà rebroussé chemin.

Toutes deux passèrent près de Charles à le toucher.

— Ces gamines essayaient de nous avoir avec leur miracle ! fulminait l'Anglaise.

Nous devrions avertir la police.

— Voyons, Betty, ces deux fillettes étaient très amusantes, et bien jolies, avec ça.

La réponse de l'Anglaise se perdit. Charles allait se montrer et proposer six pence à la petite troupe pour jouir du spectacle interrompu, quand des cris retentirent.

— Je veux trois shillings!

— On t'avait dit qu'on te donnerait le tiers de nos bénéfices ! se récria Xandra. Le tiers de sept shillings, ça n'a jamais fait trois!

— D'accord, disons deux shillings et six pence.

— Ça ne fait pas non plus deux shillings et six pence. Attends, je vais le calculer.

— Si tu me donnes pas deux shillings et six pence, insista le gamin, furieux, j'arrête ce jeu idiot! L'eau est imbuvable. J 'suis sur que je vais être malade.

Ignorant ces protestations, Xandra s'adressa à Olga.

— Sept divisé par trois ?

— Et si je te disais la réponse ? lança Charles qui jugea le moment opportun pour entrer en scène.

Xandra poussa un cri de joie en reconnaissant sa voix et sa silhouette devenue familière. Son visage s'illumina aussitôt d'un sourire.

— Oh! Charles, comme je suis contente de vous voir! Combien font sept divisé par trois...

— Deux shillings et quatre pence.

Elle battit des mains.

— Voila ! Tu as droit à deux shillings et quatre pence, Jimmy, pas un sou de plus.

— Si tu me donnes pas deux shillings et six pence, je joue plus, répéta l'enfant, têtue.

— T'as pas le droit. Ça s'appelle du chant... du chant quelque chose, hein, Charles ?

— Du chantage. Xandra a raison, Jimmy. Mais ce n'est pas très grave, parce qu'à partir de maintenant on n'aura plus besoin de tes services. Tiens, prends ces cinq shillings et, en partant, décroche l'avis fixé au portail.

Toute trace d'agressivité disparue, le garçonnet empocha l'argent et s'inclina.

— Merci, monsieur. Bien, monsieur, je l'enlève tout de suite, affirma-t-il avant de disparaître sans demander son reste.

— Et maintenant, pourrais-tu m'expliquer ce que signifie cette histoire? demanda Charles à Xandra.

— Eh bien, cette grotte est sacrée et...

— J 'ai déjà entendu ça. Votre visiteuse anglaise envisageait d'alerter la police pour dénoncer votre petite mise en scène, qui frise la malhonnêteté.

— Oh! non! s'écria Xandra, terrifiée.

— Je lui avais dit qu'il ne fallait pas faire ça, gémit Olga. Je savais que c'était pas bien. Mon Dieu! Que va-t-il nous arriver ?

— Je ne pense pas que vous deviez vous inquiéter outre mesure, la rassura aussitôt Charles. L'Américaine avait bon cœur, sinon elle ne vous aurait pas donné sept shillings! Alors, quel était le but de ce petit spectacle ?

Xandra s'approcha de lui et lui posa la main sur le bras.

— On... voulait gagner de l'argent.

— C'est ce qui me semblait! Mais pour quelle raison ?

— Pour aider papa et Toria. Ils parlaient tous les deux, hier soir, et Toria a dit: « Si au moins nous avions une vieille maison digne de ce nom, nous pourrions l'ouvrir au public et faire payer un droit de visite. » Ensuite papa a compté tout l'argent que récoltaient certains de ses amis de cette façon. Et puis, ils se sont mis à se lamenter parce que personne ne voudrait payer un sou pour visiter un château de style victorien. C'est comme ça qu'on a eu l'idée, Olga et moi, d'installer la

grotte sacrée.

Olga venait de lire *Le Chant de Bernadette*, vous savez, cette fille qui a eu des visions, à Lourdes. Des millions de gens visitent Lourdes et guérissent miraculeusement. Ils jettent leurs béquilles ou les suspendent à un mur. On trouvait que ce coin ressemblait assez à une grotte sacrée. Olga s'est même coupé le doigt exprès et, quand elle l'a trempé dans l'eau, elle m'a dit qu'elle ne ressentait plus aucune douleur.

— C'est que je ne sentais plus mon doigt! Intervint Olga. L'eau est tellement gelée...

— Bref! poursuivit Xandra avec un haussement d'épaules. On a pensé que c'était une bonne idée d'exploiter les « vertus magiques » du bassin. Et on a demandé à Jimmy de jouer le rôle de l'infirmier. Mais personne n'y a cru, hein?

— C'est le moins qu'on puisse dire, admit Charles en souriant.

— Moi, je n'étais pas d'accord pour que Jimmy fasse semblant d'être malade et de guérir, expliqua Olga. C'est un sacrilège de se moquer des miracles.

— Ne t'inquiète pas, affirma Charles. Il n'aurait pu tromper qu'un aveugle, et encore...

— J'ai tout de suite remarqué qu'il n'avait aucun talent, soupira Xandra. Il aurait mieux valu que ce soit moi qui joue ce rôle, Mais je ressemble trop à Olga, et quand les gens l'auraient vue récolter l'argent, ils se seraient douté de quelque chose.

— Oublions ça et essayons plutôt de trouver un moyen honnête pour vous faire gagner un peu d'argent.

— C'est décevant, gémit Xandra. Je pensais qu'on n'aurait aucun mal à remplir nos caisses comme ça. Peut-être moins vite que les amis de papa qui font visiter leur propriété, mais...

— Il est dommage, en effet, que le château ne présente ni intérêt historique ni intérêt architectural. Votre visiteuse américaine en savait long en histoire, hein?

— Ça aurait pu marcher, se lamenta Xandra. Si elle n'avait pas été accompagnée par cette Anglaise idiote, je suis sûre qu'elle aurait marché.

— Probablement, mais peut-être est—ce aussi bien ainsi. Vous vous seriez fatiguées et voir défiler des foules de touristes, et à rester ici toute la journée pour ramasser vos six pence. La routine devient vite monotone.

Fière d'être traitée en adulte, Xandra hocha gravement la tête.

— Nous y avons réfléchi. Et nous envisagions d'organiser un tour, Olga et moi. On voulait même construire un abri pour la pluie. Mrs Fergusson nous aurait préparé des sandwiches pour nous éviter de retourner à la maison à l'heure des repas. Mais ça nous aurait bien vite embêtées, et les sandwiches aussi, d'ailleurs.

— Voici qui vous paraîtra plus appétissant, déclara Charles en tirant de sa poche une plaquette de chocolat.

— Oh! Charles, vous êtes merveilleux! s'écria Xandra, ravie. Et il y a des friandises.

Regarde! Olga, c'est justement le chocolat que tu aimes.

Elle tendit la plaquette à sa sœur qui se détourna.

— Charles, s'il vous plaît, insistez pour qu'elle en prenne au moins un carré. Elle est en train de se punir parce qu'elle est persuadée qu'on a commis un sacrilège. Je la connais, elle va se priver de toutes les bonnes choses pendant plusieurs jours.

Incapable de résister à la voix suppliante de Xandra, Charles croisa les bras et dévisagea tour à tour les jumelles.

— Écoutez—moi bien, toutes les deux, ce que vous avez fait n'a rien de répréhensible. En tout cas, pas d'un point de vue moral. Jimmy jouait la comédie, ça se voyait comme le nez au milieu de la figure. Quant à Olga, elle n'a fait que citer le nom d'une sainte. Et après tout, il n'y a aucun mal à interpréter une scène d'inspiration religieuse. Plus d'une troupe de théâtre a recours à un filon, et avec succès.

— Je peux peut-être manger du chocolat, alors, dit Olga avec un franc sourire. J'en meurs d'envie.

— À ta place je me dépêcherais ! Xandra risque de n'en faire qu'une bouchée.

Dégustant leur chocolat et bavardant à bâtons rompus, elles

escortèrent Charles jusqu'au château. Mrs Fergusson les attendait dans le hall.

— Merci infiniment pour toutes ces victuailles, monsieur! s'exclama-t-elle des qu'elle aperçut Charles. Quel jambon! Et croyez qu'il est providentiel car le boucher ne nous a pas livrés, et je me demandais que faire à déjeuner. Figurez— vous que...

Xandra offrit du chocolat à Mrs Fergusson, coupant court à son discours. Puis les deux fillettes montèrent l'escalier en courant, et Charles profita de la trêve pour fausser compagnie à Mrs Fergusson et gagner le salon. Toria était dans un fauteuil, au fond de la pièce. Il s'approcha sans bruit sur ses semelles de crêpe, et elle ne l'entendit pas arriver. Il se trouvait tout près d'elle quand il remarqua qu'elle tenait un mouchoir à la main et qu'elle pleurait. Il était trop tard pour qu'il se retire sur la pointe des pieds.

Il s'immobilisa et resta là, terriblement gêné.

— Toria, dit-il enfin doucement.

Elle tressaillit, surprise, puis tourna vers lui son visage ravissant mais à l'expression désespérée. Charles en oublia sur-le-champ sa réserve habituelle.

— Toria, ma chérie, que vous arrive-t-il ?

— Ah! c'est vous, Charles...

Elle s'était adressée à lui d'une voix morne, comme si, déçue, elle s'attendait à une autre visite.

— Que s'est-il passé? insista-t-il.

— Rien.

Elle détourna les yeux et sécha ses larmes avec une sorte de rage enfantine qui le toucha.

— Je suis persuadé du contraire, Toria. Vous avez un problème. D'argent, peut-être?

— Oui, répondit-elle sans hésiter, presque soulagée, comme si cette suggestion lui rendait soudain toute explication plus facile.

Il prit place dans le fauteuil voisin.

— Écoutez—moi, Toria, J'ai de l'argent. Énormément d'argent, même. A ne savoir qu'en faire. Pourquoi ne me permettriez-vous pas de vous aider? Par exemple... (Il s'interrompt.) Toria... j'ai eu envie de vous épouser au moment même ou vous êtes apparue devant moi. Sans doute vous est-il impossible de voir en moi un mari...

La jeune femme ne répondit pas. Puis d'un geste lent, sans le regarder, elle lui tendit la main. Il serra ces doigts frêles entre les siens tandis qu'elle murmurait d'une voix atone:

— J 'imagine que cela résoudrait tous nos problèmes.

Il accentua la pression de ses doigts, mais elle ne retira pas sa main. Au lieu de cela, elle fixa Charles de ses immenses yeux pervenche, rougis par les larmes.

— Tout rentrerait dans l'ordre, reprit-elle calmement. Êtes-vous vraiment certain de...

vouloir de moi?

— Cela signifie-t-il que... vous acceptez ma demande en mariage ?

Il reconnut à peine sa propre voix. L'espace d'un instant, il eut l'impression d'être aux commandes d'un avion qui plongeait et qu'il ne parvenait pas à redresser. Puis il porta instinctivement la main de la jeune femme à ses lèvres, et s'entendit dire:

— J'ai peine à y croire. J'étais sur que vous refuseriez.

— Êtes-vous donc si modeste ? S'enquit-elle avec un pauvre petit sourire.

Charles n'eut pas le temps de répondre. Les jumelles firent irruption dans la pièce.

— Le déjeuner est prêt! lancèrent—elles en chœur. Et il y a du jambon, Toria !

Charles nous a apporté une tonne de victuailles. C'est papa qui va être content, il adore le jambon et c'est le plus gros qu'on ait jamais vu.

Toria se leva lentement. Charles avait lâché sa main au moment où les fillettes étaient entrées, et il se demandait s'il avait rêvé.

— N'en parlez pas pour l'instant, lui chuchota Toria à l'oreille, comme Lettice s'approchait pour lui dire bonjour.

Lettice était en beauté, songea-t-il en l'observant. Un ruban de velours rouge, assorti à sa jupe, retenait la masse de ses cheveux bruns !

— Personne ne m'a prévenue de votre arrivée ! s'exclama-t-elle, dardant un regard accusateur sur Toria.

— Personne n'était au courant de ma visite, dit Charles aussitôt. A l'heure qu'il est, je devrais être en train de travailler au ministère, mais j'ai décidé de faire l'école buissonnière. C'était un crime, par cette belle journée, de rester enfermé dans un bureau.

Il ne se rappelait pas avoir vécu journée plus radieuse.

Lord Lynbrooke les rejoignit à la salle à manger un instant plus tard. Mais Michael ne parut pas à table. Comme le comte observait le siège vide en fronçant les sourcils, Charles entendit Lettice demander à Toria ou était Michael.

— Il est sorti.

— Mais ou est-il allé ?

Toria haussa les épaules et Lettice n'insista pas.

A la fin du repas, Lettice proposa une promenade pour profiter du beau temps.

Charles brûlait de se ménager un tête—à-tête avec Toria, mais celle-ci resta muette, et finalement l'idée de promenade fut abandonnée. Tout le monde passa au salon où les jumelles mirent le disque que leur avait apporté Charles à sa dernière visite. Toute tentative de conversation fut impossible.

Charles remarqua que Toria était très agitée. Elle s'installa d'abord au coin du feu, puis gagna la banquette près de la fenêtre, se leva de nouveau pour s'asseoir au bureau, et revint enfin devant l'âtre. Ses mouvements étaient d'une grâce infinie, et il ne se lassait de l'admirer. Chaque fois qu'elle passait devant la fenêtre, le soleil accrochait une myriade de paillettes dorées à sa chevelure, et il sentait son cœur se gonfler d'amour.

Mais il ne pouvait ignorer l'inquiétude qui transparaissait dans chacun de ses gestes. Quelque chose la préoccupait, et il pensa tout naturellement qu'elle était troublée par la décision qu'elle avait prise

juste avant le déjeuner. Peut-être avait-elle elle aussi envie d'être seule avec lui, sans savoir comment s'isoler discrètement du petit groupe. Charles était à mille lieues de se douter que Toria était en proie à une foule de sentiments contradictoires, qu'elle ne parvenait pas à mettre un semblant d'ordre dans ses pensées tumultueuses. Un nom revenait sans cesse, lui martelant le crâne. Michael. Michael. Michael.

La semaine avait été éprouvante. Trop éprouvante pour qu'elle réussisse à tirer au clair la nature de ses sentiments. Michael lui avait déclaré son amour et elle savait que, depuis, il vivait dans les affres de l'angoisse. Jusqu'à ce fameux après—midi ou il s'était épanché, elle n'avait jamais perçu leur proximité, leur intimité même. Elle l'avait toujours considéré comme un frère. Les liens qui les unissaient étaient pourtant plus forts que ceux qui se tissent entre frère et sœur. Et Toria était incapable de les analyser. Elle ne savait qu'une chose: elle était irrésistiblement attirée par Michael.

Après ce premier baiser, il n'avait plus jamais essayé de l'embrasser. Comme si, en lui déclarant son amour, il avait libéré mille démons contre lesquels il devait désormais lutter. Toria souffrait, elle aussi. Les jours passaient, sombres, interminables, avec quelques rares moments de bonheur pour éclairer la grisaille.

Michael lui apparaissait sous un jour nouveau. Elle n'avait certes jamais vu en lui un être simple, mais elle n'avait jamais remarqué non plus sa prédisposition à l'autodestruction. Et elle se reprochait son manque de psychologie. Si elle s'était montrée un peu plus perspicace, elle aurait pu intervenir, lui venir en aide, avant que ce sentiment d'échec ne le dévore. Elle avait maintes fois essayé de le rasséréner, mais leurs échanges le rendaient furieux s'ils ne le plongeaient pas dans un profond désespoir. Elle se sentait alors plus désarmée encore face à cet homme ravagé de tourments.

Il lui semblait étrange que personne, dans la maison, n'ait rien remarqué. Pas même Lettice qui adorait son frère, et se montrait souvent possessive avec lui. Toria avait parfois l'impression de traverser le désert avec Michael. Ils erraient tous deux entre passé et présent, sans parvenir à entrevoir l'avenir. C'était là, dans ce désert aveuglant, qu'ils vivaient leurs émotions. Ils se mouvaient et agissaient, tels des automates, jour après jour. Ils assistaient aux repas, se promenaient dans les jardins, montaient se coucher. Apparemment, ils se comportaient de façon normale. Mais au fond d'eux-mêmes, les sentiments contradictoires qui les agitaient ne leur laissaient aucun répit.

— Nous ne pouvons pas vivre ainsi, Michael, lui disait—elle souvent, C'est insupportable. Ou cela nous mènera-t-il? Que va-t-il advenir de nous? Tu dis m'aimer, et tu affirmes en même temps que nous n'avons aucun avenir ensemble. S'il nous est impossible de continuer à mener cette existence, et impossible de nous marier, que faire ?

— Je n'en sais rien ! rétorquait-il sèchement. Si je le savais, crois-tu que je ne te le dirais pas?

— Il existe sûrement une solution...

— Tu en as une à me proposer?

Non, elle n'en avait aucune. Leur situation financière ne leur permettait pas de se marier, elle en était aussi consciente que lui. Allongée dans le noir, elle songeait parfois que les problèmes d'argent n'avaient pas tant d'importance que cela. Bon nombre de couples y survivaient, chacun travaillant pour subvenir aux besoins du ménage, de la famille. Certaines de ses amies s'étaient mariées après la guerre, et vivaient ainsi. Toria les rencontrait de temps en temps, lorsqu'elles arrivaient à faire garder leur progéniture. Et elles paraissaient heureuses, en dépit de leurs mains abîmées par les travaux ménagers, de leurs yeux cernes et de leurs vêtements élimés.

Elles ne regrettaient pas leur choix et ne passaient pas leur temps à s'interroger et à se tourmenter.

Mais Michael serait incapable de s'adapter à ce style d'existence. Quels que soient ses efforts, Toria ne réussirait pas à le rendre heureux dans un cadre de vie aussi étriqué, à ses yeux. Il s'en voudrait de ne rien avoir à lui offrir. A supposer qu'ils parviennent à vaincre tous les obstacles entre eux — leur lien de famille en premier lieu, sans compter toutes les barrières que Michael semblait prendre un malin plaisir à dresser.

Ce matin—la, elle avait pressenti que la tension entre eux atteindrait son point culminant. Tout avait commencé par l'arrivée d'une facture adressée à Michael, concernant du matériel qu'il avait commandé pour construire sa maquette. C'était la troisième présentation et elle était accompagnée cette fois d'une lettre lui signifiant que s'il ne la réglait pas dans les plus brefs délais, l'affaire passerait au service du contentieux. N'ayant pas les moyens de payer la somme, Michael devait faire appel à son oncle. Or, lord Lynbrooke avait lui-même un certain nombre de factures à régler, ce qu'il signifia sans détour à son neveu.

— Évite de passer des commandes quand tu es incapable d'en assumer les frais, mon garçon!

— Je vous rembourserai dès que j'aurai reçu mon prochain dividende, insista Michael.

— Voyons de quoi il s'agit. (Lord Lynbrooke soupira, prit la note et la parcourut du regard.) Il me semble que rien de tout cela n'était indispensable, Michael. Quelle est la position de Drayton à l'égard de ton invention, finalement? Envisage—t-il de s'en servir ou pas? Il nous a rendu bien souvent visite, ces derniers temps.

— Il ne la considère d'aucune utilité, mon oncle, répliqua Michael du bout des lèvres.

— D'aucune utilité ? Dans ce cas, à quoi bon y perdre du temps et de l'argent? Bon sang, n'y a—t-il donc rien, que tu puisses faire pour gagner honnêtement ta vie ?

Lord Lynbrooke ne s'était pas exprimé méchamment mais, sans le savoir, il avait touché un point sensible chez son neveu. Ce fut donc livide et d'une humeur massacrant que Michael quitta le bureau de son oncle. Ses pas le guidèrent automatiquement vers le salon où il trouva Toria, sur laquelle il déversa toute sa rage.

— Je n'ai qu'une seule issue, conclut-il, sarcastique: me vendre le plus cher possible.

Quitte à être un gigolo, autant viser haut! Je vais de ce pas demander la main de Susan Butler.

Si Toria avait su tourner ces propos en dérision, Michael aurait sans doute réussi à dédramatiser la situation. Mais ces mots destinés à la blesser avaient atteint leur but.

— Tu ne vas tout de même pas épouser cette pauvre « miss Pavillon »! protesta-t—

elle. Tu serais terriblement malheureux avec elle, et tu lui rendrais la vie infernale. En plus, tu ne l'aimes pas.

— Qui a parlé d'amour ? D'ailleurs, à quoi sert l'amour? T'aimer a été pour moi une malédiction! Je parviens à peu près à tout supporter... excepté cela!

Toria se mordit les lèvres.

— Michael... es-tu vraiment obligé de proférer de telles horreurs?

— Qu'est—ce que ça peut te faire ? A toi, la belle lady Toria Gale qui peut épouser qui elle veut? Pourquoi n'épouses-tu pas Pennington ? Il est riche, n'est-ce pas? Tu es comme moi, condamnée à te vendre au plus offrant!

— Ça suffit, Michael! se récria—t-elle, profondément choquée. Ne comprends—tu pas que tu nous fais du mal à tous les deux ? Tu gâches tout ce qui est beau. Tu salis nos sentiments. Je ne veux pas en entendre davantage. c'est intolérable!

— Rassure-toi, tu n'auras pas à me supporter plus longtemps. Il est hors de question que je continue de vivre de votre charité. Tu crois peut-être que ça m'amuse d'être considéré comme un bon à rien, de sentir le regard désapprouvateur de ton père sur moi? Je ne suis même pas capable de gagner le salaire d'un jardinier ! Au moins, Susan sera contente de m'avoir pour mari.

— Il n'y a aucun doute la-dessus! Mais ça ne résoudra rien. Les sentiments que nous éprouvons l'un pour l'autre ne changeront pas.

— Te voir tous les jours est une torture, Toria. Combien de fois devrai—je te le répéter? Cette maison étant la tienne, il est normal que je la quitte.

Il avait alors éclaté d'un rire épouvantable, et était sorti, laissant la jeune femme effondrée. Toria n'avait pas la larme facile et n'était pas du genre à s'apitoyer sur elle

—même. Mais elle se sentit soudain accablée par le chagrin, seule et abandonnée.

Elle était orpheline de mère et avait grandi dans une famille démunie, mais jusque-la, la vie lui avait paru plutôt amusante. Puis Michael lui avait déclaré son amour et tout avait changé. Le rire et la gaieté avaient déserté la maison. Depuis, elle avait l'impression d'être enchaînée à ce lieu déserté par le bonheur.

Michael était sur le point de quitter le château. Et il n'y reviendrait jamais. Du moins pas tant qu'elle y habiterait. En proie à une profonde détresse, elle laissait libre cours à son chagrin quand Charles était apparu. Il semblait si fort, si sécurisant, serein et apaisant... Exactement ce dont elle avait besoin. Après ces longs jours de

tempête, il était le port dans lequel elle pouvait enfin jeter l'ancre.

Épuisée, à bout de nerfs, Toria sentait parfois sa raison lui échapper. La main de Charles, chaude et puissante, enserrant la sienne, était le symbole d'un réconfort qu'elle n'espérait plus. Il était parfait, se présentait au château en toute simplicité, les bras chargés de cadeaux. Il était adorable avec les jumelles et représentait une distraction pour lord Lynbrooke, qui semblait l'apprécier. Jamais il ne l'avait harcelée, comme lord Pennington. Lorsqu'il l'avait demandée en mariage, ce n'était pas le fait qu'il soit « riche à ne savoir qu'en faire » — selon ses propres termes — qui l'avait incitée à accepter sa proposition. Non, elle voyait en lui une bouée de sauvetage à laquelle se raccrocher pour survivre à l'ouragan qui avait bouleversé son existence.

Si elle épousait Charles, tout rentrerait dans l'ordre. Elle quitterait le château et Michael pourrait continuer à y vivre. Peut-être se lancerait-il dans une nouvelle invention. Charles l'appuierait, cette fois, et il gagnerait un peu d'argent.

Suffisamment en tout cas pour ne plus accumuler les dettes, et agacer le comte en sollicitant sans fin son aide financière. Michael était de toute évidence inapte au monde professionnel. Jusque—la, toutes ses tentatives s'étaient soldées par des échecs. Il lui était donc impossible de vivre ailleurs qu'au château. Il n'avait pas d'amis, et nulle autre famille que Lettice. Pauvre Michael...

Toria fut prise d'une soudaine envie de le protéger. Comme s'il était son enfant. Un enfant exaspérant, souffrant, boudeur, mais préféré à tous les autres en bonne santé, précisément à cause de sa faiblesse. C'était à cause de cette faiblesse que Toria se sentait responsable de lui. En dépit de son charme — dont il n'usait qu'à sa guise —, Michael n'avait pas plus de défenses ni de ressources qu'un chaton. A l'inverse de Toria, il était incapable de mener sa vie. Elle était entourée d'amis et, grâce à la souplesse de son tempérament, elle parviendrait toujours à se tirer d'affaire. Oui, il fallait qu'elle songe à l'avenir de Michael, car il n'en avait pas les moyens.

Le déjeuner était terminé, et Toria déambulait dans le salon, pressée de voir Charles partir. Elle voulait être seule pour accueillir Michael, quand il reviendrait.

Elle avait peine à croire qu'il ait mis sa menace à exécution. Non, il ne s'était certainement pas rendu chez les Butler, pour leur demander la main de leur fille. Il répétait qu'il allait le faire, mais c'était une vieille plaisanterie familiale, et elle doutait qu'il en arrive la un jour. Ivre de

rage, il était sûrement parti dans les bois, muni d'un bâton, et il devait battre rageusement les malheureux fourrés sur son chemin. Il marcherait jusqu'à ce que la fatigue et la faim le ramènent à la maison, et la, il s'en prendrait de nouveau à elle, lui assénerait des mots aussi meurtriers que des coups de couteau. Mais il reviendrait. Et quand elle lui annoncerait son futur mariage avec Charles, il comprendrait — quelle que soit sa douleur — que c'était la seule solution à leurs problèmes.

Non seulement Charles avait beaucoup d'argent mais il était un personnage influent. Peut-être même pourrait-il aider Michael et, quoi qu'il advienne, ce dernier aurait la possibilité de rester au château, puisqu'elle-même le quitterait.

Brusquement, la perspective d'abandonner cette grande maison délabrée où elle avait toujours vécu l'affola. Elle leva alors les yeux vers Charles qui, à l'autre bout de la pièce, écoutait paisiblement la musique, et elle se sentit aussitôt rassérénée. Un sourire flottait sur ses lèvres, mais son regard se fit grave quand il se posa sur la jeune femme. Il paraissait si tranquille, si sûr de lui. Il n'avait jamais élevé la voix devant elle, ne s'était jamais montré abattu ou irrité. Peut-être était-il néanmoins lui aussi enclin aux sautes d'humeur, songea-t-elle. Tant pis. Charles n'avait aucun pouvoir sur elle, car elle ne l'aimait pas.

C'était Michael qu'elle aimait. Michael, qui était parti quelques heures plus tôt, ivre de rage, tandis qu'elle pleurait sur leur sort.

— Je me demande où peut bien être Michael, lança alors Lettice, comme si elle avait lu dans les pensées de sa cousine. C'est la première fois qu'il tarde autant à revenir.

— Il doit réfléchir à un autre projet, suggéra Xandra. Est-ce que vous allez acheter l'invention de Michael, finalement, Charles ? Vous en mettez du temps à vous décider, et nous avons terriblement besoin de cet argent !

— Je crains qu'il ne soit pas de mon ressort de l'acheter, quand bien même je le voudrais. Ce genre de décision dépend du ministère de l'Aviation. J'ai informé mes supérieurs du projet de Michael, mais il semblerait que cela ne corresponde pas à leurs nécessités immédiates.

— Oh, Charles ! se lamenta Lettice. Il n'y a donc aucun espoir ?

— Malheureusement pas dans l'état actuel des choses, répondit-il en

toute franchise.

Michael serait peut-être capable d'exploiter cette invention sous un autre angle. Il faudrait que j'en parle avec lui.

— Il va être horriblement déçu! répliqua la jeune fille, effondrée. Il avait fondé tous ses espoirs sur ce projet...

— Michael sait que son projet n'intéresse pas Charles, intervint alors Toria.

Lettice se tourna vers elle, intriguée.

— Te l'a-t-il dit clairement? C'est pour cela qu'il s'est « enfui » aujourd'hui ? (Puis, reportant son attention sur Charles :) Lui en avez-vous parlé vous-même ?

Charles secoua la tête.

— Je n'ai pas vu Michael aujourd'hui. Je suis arrivé juste avant le déjeuner.

— Oh, le pauvre ! soupira Lettice. A croire que le sort s'acharne contre lui! C'est injuste.

Toria se leva et alla se planter devant la fenêtre.

— Injuste! répéta-t-elle avec amertume. Pourquoi en serait-il autrement? Si l'on y réfléchit bien, rien en ce bas monde n'est réparti avec équité.

Charles la rejoignit aussitôt.

— Ne vous inquiétez pas, lui souffla-t-il à l'oreille, assez bas pour ne pas être entendu. Je vais aider Michael.

— Il n'acceptera rien de vous.

— Je lui trouverai un emploi qui lui convienne, et n'ayez crainte, il ne saura jamais que je suis intervenu. Je ne veux pas que vous vous tourmentiez à cause de cela.

Elle leva les yeux vers lui. Il était si grand ! Elle lui arrivait tout juste à l'épaule.

— Vous êtes très bon, Charles, murmura-t-elle.

Il ébaucha un sourire empreint de tendresse.

— Avec vous seulement, et avec ceux qui vous entourent.

Toria frémit et détourna le regard.

— Michael est un être envers qui il n'est pas très facile de se montrer généreux.

— J'y parviendrai, d'une façon ou d'une autre, répliqua-t-il avec une confiance qui ne lui paraissait pas vraiment justifiée. (Toria ne répondit pas.) Pourrais—je vous voir seule un instant ? suggéra-t-il alors d'une voix à peine audible. J'aimerais vous parler en tête à tête.

La jeune femme balaya la grande pièce du regard.

— Ce n'est pas facile. Ou aller ? Et puis... j'ai quelque chose à faire cet après-midi, dit-elle très vite.

— Vous désirez peut-être que je vous laisse ?

Elle baissa les paupières.

— Ce serait affreux de vous demander une chose pareille, alors que...

— Si vous voulez que je parte, je partirai, Toria, coupa-t-il. Permettez-moi néanmoins de vous inviter à dîner à Londres, ce soir. Préférez—vous que je revienne plus tard ou que je vous envoie une voiture ?

— Je préfère la seconde solution. Nous avons beaucoup de détails à régler, autant ne pas être entourés de toute la famille. Et, Charles... j'aimerais que nous nous mariions le plus vite possible.

Ces mots le remplirent de joie !

— Qu'entendez-vous par « vite » ? Demain, après—demain ?...

Toria sourit mais l'inquiétude perçait toujours dans ses grands yeux bleus.

— La semaine prochaine, par exemple. Sommes-nous obligés de faire un grand mariage ? Vous pourriez probablement obtenir une dérogation afin d'écourter les délais normaux pour la publication des bans.

— Je m'en occupe dès cet après—midi. Il vous appartiendra ensuite de

choisir le jour.

— Le plus tôt sera le mieux.

Charles percevait l'urgence dans la voix de la jeune femme mais, compte tenu des circonstances, il lui était difficile de l'interroger.

— Nous verrons ce soir. Cela vous ennuie—t-il que je téléphone à ma mère pour lui annoncer nos fiançailles ?

— Votre mère? Non, bien sur.

Elle avait paru surprise, comme si l'idée qu'il eut, lui aussi, une famille venait tout juste de lui effleurer l'esprit.

— Elle voudra vous connaître. Mais si vous n'avez pas le temps de vous déplacer jusqu'à notre maison du Worcestershire, je lui demanderai de venir à Londres.

— Merci, Charles.

L'expression de gratitude qu'il lut sur son visage lui réchauffa le cœur.

— A ce soir donc, Toria. Je vous enverrai la voiture à 7 heures.

— Ce sera parfait. A ce soir.

Sur ce, elle ouvrit la porte-fenêtre qui donnait accès au jardin et s'engagea dans l'allée envahie d'herbes folles. Charles la regarda s'éloigner et traversa la pièce.

— Je dois partir, dit—il à Lettice qui se leva et lui prit le bras.

— Je vous raccompagne. Vos visites sont trop brèves, nous n'avons pas le temps de profiter de votre présence.

— Je suis pourtant venu souvent, cette semaine, fit—il, pris de court.

Lettice était sur le point de répliquer quand les jumelles arrivèrent, alertées par le départ de leur invité.

— Oh non, Charles! protestèrent-elles de concert. Ne partez pas déjà, il est encore tôt.

Elles le suivirent dans le hall, oubliant le gramophone. La voix cristalline de la chanteuse parvenait jusqu'à Toria. *Un jour mon cœur s'éveillera...* Elle continua d'avancer, un sourire amer aux lèvres.

Pourquoi chacun devait-il attendre que son cœur « s'éveille » ? Si c'était cela l'amour, elle n'en voulait pas ! Elle espérait au contraire sortir de cet enfer, échapper à ces flammes qui la dévoraient.

Pourquoi Michael lui avait-il déclaré son amour ? Jusque-là, elle pensait à son avenir, certes, mais sans terreur. Elle avait toujours vécu dans l'attente de l'amour, écartant tour à tour les prétendants venus lui offrir leur cœur, car elle n'éprouvait pas autre chose pour eux que de l'affection ou de l'estime.

Comment ne pas s'interroger à présent ? Et si, pendant tout ce temps, elle s'était

« gardée » pour Michael ? Si, pendant tout ce temps, elle l'avait aimé sans oser se l'avouer ?

Cette douleur qui la rongait, ce désir d'abnégation ne pouvaient être que de l'amour. A ses yeux, seul comptait le bonheur de Michael. Les questions se bousculaient dans son esprit, la torturaient.

Était-ce un sacrifice que d'épouser Charles ? Toute forme d'existence ne serait-elle pas préférable au calvaire qui avait été le sien durant ces dernières semaines ? Une douleur fulgurante la traversa. En épousant Charles, elle s'éloignerait de Michael. Elle le quitterait, et il redeviendrait celui qu'elle avait toujours considéré comme son frère, celui auprès duquel elle avait grandi. Et elle éprouva une insupportable sensation de vide, de froid, de désolation. Comme si on lui arrachait une partie d'elle-même.

La maison était déjà loin derrière elle quand elle aperçut Michael qui avançait dans sa direction. Comme elle l'avait deviné, il arpentait le parc, un bâton à la main, fouettant sauvagement les arbrisseaux sur son passage. Et elle ne put s'empêcher de sourire. Cette explosion de colère lui ressemblait tellement...

Il l'avait vue, lui aussi, elle en était certaine. Tout comme elle était certaine qu'il s'était redressé en pointant le menton, par bravade. Elle accéléra le pas. Elle courait presque lorsqu'elle arriva à sa hauteur. Là, elle s'efforça de lui parler sur un ton badin.

— Tu es très en retard pour le déjeuner, mais je pense que Mrs Fergusson a du te garder quelque chose à manger.

— J'ai déjà déjeuné.

Ces mots, bien qu'anodins, lui avaient été adressés sur un ton agressif. Toria sentit son cœur se serrer.

— Ou? s'enquit—elle par pure forme, car elle connaissait la réponse.

— Chez les Butler.

— Tu y es donc allé ?

— Je t'avais prévenue que j'irais, n'est-ce pas ?

Il y eut un long silence. D'instinct, la jeune femme se plaça à la droite de Michael, et ils cheminèrent côte à côte en direction du château qui se dressait, loin devant eux, avec ses créneaux victoriens découpés sur le bleu pale du ciel.

— Je vais me marier, dit-il enfin.

— Moi aussi. Avec Charles.

Chapitre 4 :

Assise sur son lit, Toria regardait le reflet que lui renvoyait le miroir. Derrière elle, des flots de satin blanc bouillonnaient sur un fauteuil: sa robe de mariée.

Suspendu à la porte de l'armoire, le voile coulait, prêt à recevoir la tiare de diamants qui scintillait de mille feux dans son écrin de velours bleu nuit.

Toria scrutait son visage comme si elle le voyait pour la première fois. Il lui semblait voir des centaines d'autres visages se superposer dans la glace, les bouches s'ouvraient, se tordaient, articulant des mots dont elle ne parvenait à saisir le sens.

Elle était exténuée. Il avait fallu consacrer tant d'énergie à l'organisation de ce mariage ! Un seul désir la hantait: dormir. Dormir. Sombrier dans le sommeil et tout oublier. Mais le sommeil la fuyait cruellement depuis bientôt trois semaines. Nuit après nuit, elle s'étendait dans le noir, les yeux grands ouverts, et attendait en vain le repos réparateur. N'y tenant plus, elle s'était rendue chez le vieux médecin de famille qui les soignait, les jumelles et elle, depuis leur plus tendre enfance.

— Hum! tu n'arrives pas à dormir, hein ? s'était—il exclamé en posant sur elle ses petits yeux perçants. Si tu ne menais pas cette vie absurde

! Tu te couches tard, tu ne t'oxygènes pas assez, et tu te nourris comme un moineau. Continue, mon petit, et tu deviendras vite vieille et laide !

Toria avait souri en entendant la menace. Elle savait néanmoins que le vieil homme ne mentait qu'à demi. Elle avait maigri, en effet, et flottait dans ses vêtements.

Heureusement, la couturière avait soigneusement pris ses mesures avant de se lancer dans la confection de sa nouvelle garde-robe. Elle n'accordait qu'un intérêt limité à ces tenues flambant neuves pour lesquelles il lui avait fallu endurer de si nombreuses séances d'essayage. Comme le reste, cela faisait partie du prix à payer pour ce mariage.

Toria eut un rire sans joie. Comment avait-elle pu se montrer assez naïve pour croire un seul instant que la cérémonie se déroulerait dans la plus stricte intimité?

Charles aussi l'avait cru. Une illusion qui avait été de courte durée ! Durant les trois premiers jours, seule la famille proche avait été informée de leur projet.

— Je ne pense pas que la fameuse robe blanche soit indispensable, avait dit Toria aux jumelles, qui avaient aussitôt affiché un air catastrophe. A quoi bon dépenser tant d'argent pour quelques heures à peine ?

— Tu pourras la garder comme robe du soir, avait allégué Xandra, avec son habituel sens pratique.

— Sûrement pas ! Elle resterait toujours imprégnée de l'odeur entêtante de la fleur d'oranger. Et puis j'en ai trop vu de ces robes soi-disant convertibles. Quoi qu'on y fasse, on a toujours l'impression qu'il leur manque le voile ! Je préférerais me marier dans une tenue assez simple. Un tailleur, puisque Charles souhaite que nous partions en voyage de noces le soir même.

Elle parlait de l'événement comme si cela allait de soi, tout en se demandant si c'était bien elle qui allait se marier. Serait-ce d'un secours quelconque pour Michael ?

Telle était la question qui la harcelait.

Puis le troisième jour, tout bascula. Le téléphone sonna à l'heure du

déjeuner. Ce fut Olga qui décrocha. Les jumelles avaient établi un tour de rôle pour répondre au téléphone aux heures de repas, car personne ne voulait se déranger.

— C'est pour toi, Toria! cria la fillette. Quelqu'un de *l'Evening Standard*.

— De *l'Evening Standard* ? répéta Toria, intriguée.

Elle se leva et prit le combiné.

— Est-il vrai que vous allez épouser le commandant Drayton ? lui demanda son correspondant.

Toria hésita. Elle avait horreur de mentir mais ne tenait pas à ce que la presse s'empare de l'affaire avant que Charles n'ait fait paraître une annonce dans le Times.

Ils avaient décidé d'un commun accord de communiquer en même temps leurs fiançailles et leur mariage.

— Nous avons joint le commandant Drayton au ministère de l'Aviation. Il n'a pas nié mais nous a priés de vous appeler, continua le journaliste.

A quoi bon tergiverser?

— Nous sommes fiancés mais nous préférierions que la nouvelle reste confidentielle dans l'immédiat.

— Le mariage est pour bientôt ? insista la voix.

— La date n'est pas encore fixée. La cérémonie se déroulera dans l'intimité.

Un instant plus tard, elle reposait le combiné en grimaçant.

— Eh bien, voilà ! s'exclama-t-elle en reprenant place à table. Je me demande comment la presse a pu avoir vent de nos projets... Quoi qu'il en soit, un article paraîtra très certainement dès ce soir, et nous serons submergés d'appels!

— Mes moyens ne me permettent pas d'assumer les frais d'une réception, observa lord Lynbrooke.

Il n'était pas facile de deviner s'il écoutait ou pas les conversations autour de lui, mais cette fois, sa remarque ne laissait aucun doute.

— Je le sais, papa, répliqua Toria avec un soupir. Nous avons décidé qu'il n'y aurait qu'une vingtaine de personnes, trente tout au plus. Charles se chargeait d'apporter une caisse de champagne pour célébrer l'événement, et rien de plus.

Le soir même, *l'Evening Standard* consacrait deux pages au nouveau couple, avec photos à l'appui. Les journaux du matin s'emparèrent eux aussi de la nouvelle et Toria s'avisa qu'elle était sur le point d'épouser un véritable héros national, un homme que ses exploits, durant la guerre, avaient rendu célèbre. Son propre nom figurait souvent dans la rubrique mondaine des magazines, ce qui, jusque-la, lui avait toujours paru assez gratifiant. Jusque-la, car à présent, elle était terrifiée par l'avalanche d'informations que déversaient les journaux. Paparazzi et curieux rodaient autour du château depuis ce jour maudit où les médias avaient divulgué la nouvelle. Le téléphone sonnait sans interruption. Et le sort de Charles, au ministère de l'Aviation, n'était guère plus enviable.

Tout espoir de mariage intime fut ruiné. Le parrain de Toria, qui ne s'était pas manifesté depuis fort longtemps, et qui était évêque, écrivit pour exprimer son désir de bénir l'union. La mère de Charles qui, jusque-la, s'était montrée très discrète, téléphona pour annoncer que, vu les circonstances, il lui était impossible de ne pas lancer quelques invitations: une centaine au bas mot.

Toria fut plus d'une fois prise d'une violente envie de s'enfuir. Mais elle savait que c'était impossible. Un membre de la famille avait déjà déserté les lieux... Michael avait disparu sans laisser de trace depuis ce jour fatal. Ajoute aux préparatifs du mariage, au harcèlement des journalistes et des connaissances, cela alourdissait encore l'atmosphère au château. Ce brusque départ angoissait la jeune femme.

Qu'était devenu Michael ? Elle le reconnaissait bien la! songeait-elle avec amertume.

Fausser ainsi compagnie à tout le monde, sans crier gare, ne plus donner signe de vie...

Peu de temps après son départ, Susan Butler s'était présentée au château afin de rencontrer Lettice. Lorsque celle-ci lui avait appris que son frère s'était volatilisé, elle avait fondu en larmes. Toria, qui avait fait irruption dans la pièce à ce moment-la, avait entendu toute l'histoire. D'après Susan, Michael avait un beau jour sonné à la porte et l'avait demandée en mariage. La jeune fille s'était empressée d'accepter puisqu'elle l'aimait depuis le jour où elle l'avait vu. Il l'avait

quittée après le déjeuner, lui laissant le soin d'annoncer la nouvelle à ses parents.

Connaissant la situation professionnelle — et donc financière — de Michael, les Butler, à l'inverse de leur fille, n'avaient pas été transportés de joie. Cependant, désireux de ne pas entraver le bonheur de Susan, ils s'étaient résignés après des objections vite balayées. Susan avait alors téléphoné au château, au comble du bonheur : La, elle avait eu affaire à un Michael qui s'était montré distant, sinon glacial, à la limite de la muflerie. Elle en avait conclu que quelque chose avait dû le fâcher, mais il s'était muré dans le silence quand elle l'avait pressé de questions.

— J'avais l'impression, dit-elle, pathétique, que je ne l'intéressais plus du tout. Il avait raccroché au beau milieu d'une phrase.

Le lendemain matin, elle recevait une note griffonnée annulant la demande en mariage. Désespérée et ne voulant pas croire que son bonheur avait été si éphémère, elle avait pensé qu'il s'agissait d'une erreur et avait aussitôt téléphoné au château, où on lui avait appris que Michael était parti, et que nul ne savait où il se trouvait. .

Lettice paraissait presque aussi ébranlée par sa disparition que la pauvre Susan.

Toria, elle, n'avait rien dit. Elle n'avait fait part à personne de sa conversation avec Michael, le jour où elle l'avait retrouvé dans le parc, juste après qu'elle eut accepté la demande en mariage de Charles.

Elle n'oublierait jamais l'expression de son visage lorsqu'elle lui avait annoncé la nouvelle. Il l'avait saisie brutalement par les épaules et l'avait foudroyée du regard.

— Ne sois pas stupide! s'était-il écrié. Tu mens!

— Pas du tout. J'ai promis Charles de l'épouser. (Blême, il avait reculé d'un pas, comme si elle l'avait giflé.) Tu ne comprends pas que c'est la seule solution ? Tu dis que tu veux partir, c'est ridicule! Ou irais-tu ? J'aime bien Charles, et il est très riche. Il t'aidera, il nous aidera.

Puis elle s'était tue, incapable de poursuivre face à ces yeux noirs accusateurs.

— Idiote! avait-il hurlé. Ne t'avais-je pas dit que j'allais me fiancer? Tu n'avais pas besoin d'intervenir, de te mêler de ce qui ne te regardait

pas.

— Tu rêves, Michael. Tu ne peux pas épouser Susan Butler. Elle représente tout ce que tu détestes au monde! Cette union vous rendrait tous deux terriblement malheureux.

— Tu t'imagines peut-être que tu seras plus heureuse auprès d'un type comme Drayton?

Toria ne répondit pas. Michael reprochait à Charles de réussir la ou lui —même échouait. Elle cherchait ses mots pour défendre son futur mari sans pour autant blesser Michael, mais il ne lui laissa pas le temps.

— Parfait! lança-t-il, furieux. Sacrifie-toi, puisque c'est ce que tu veux. Si ça te plaît de jouer les martyres, libre à toi ! Ça te rapportera au moins de l'argent, mais surtout laisse-moi en dehors de cette affaire.

Sur ce, il tourna les talons et rejoignit le château à grandes enjambées.

— Michael, attends-moi! cria Toria.

Mais il poursuivit son chemin sans lui accorder le moindre regard. Les yeux brouillés par les larmes, elle le vit s'éloigner. Adossée à un tronc d'arbre, elle pleura tout son soûl, Une heure s'écoula avant qu'elle ne trouve la force de regagner la demeure. La, on lui dit que Michael n'avait pas donné signe de vie. Ce n'est qu'en fouillant sa chambre qu'on s'aperçut qu'une veste en tweed et un pyjama manquaient dans son armoire.

Au début, seule Toria s'inquiéta de ce départ, mais elle n'en souffla mot à personne.

Les autres étaient habitués aux sautes d'humeur de Michael. Comme il ne parut pas au dîner, on pensa qu'il boudait, ou bien qu'il travaillait. Le lendemain, au petit déjeuner, Xandra annonça qu'il n'avait pas dormi dans sa chambre. Lettice prit l'air soucieux. Quant à lord Lynbrooke, il ne s'avisait de l'absence de son neveu que deux jours plus tard.

Mrs Fergusson se montra, elle, très prosaïque.

— Vous faites pas de souci, dit-elle à Lettice. Je suis bien sûre qu'il ne lui est rien arrivé de fâcheux, et qu'il a trouvé ou bien manger. Mr Michael ne rate jamais un repas ! Les hommes sont tous pareils, c'est

leur ventre qui les mène! S'il a faim, Mr Michael reviendra. Et s'il ne revient pas, c'est qu'il est assis à une bonne table.

Sans l'excitation due à la proximité de ce mariage, tout un chacun dans la maisonnée aurait accordé bien plus d'importance à cette fugue. Au bout d'une semaine, Toria eut l'impression d'être la seule à se soucier du sort de Michael. Tous les matins, elle attendait impatiemment le facteur, espérant une lettre de lui. Quelques mots simplement, pour la rassurer. Mais aucune des enveloppes ne portait l'écriture nerveuse de Michael. Seules arrivaient des lettres de félicitations, des prospectus d'agences de voyages et des catalogues de couturiers.

— Je suis désolé que cette affaire ait pris une telle ampleur..., soupirait Charles, chaque fois qu'il trouvait la jeune femme devant une pile de courrier qu'elle refusait d'ouvrir.

Elle levait alors vers lui son petit visage aux traits tirés et haussait une épaule.

— Ce n'est pas votre faute, Charles. Nous qui voulions éviter toute cette publicité tapageuse...

Puis elle lui tendait les lettres, que Charles remettait ensuite à la secrétaire qu'il avait engagée, sans même les regarder.

— Je propose que nous dînions à Londres ce soir, déclara—t-il une semaine plus tard.

Toria secoua la tête avec lassitude.

— A quoi bon ? La dernière fois que nous sommes allés au restaurant, nous avons à peine goûté aux plats que nous avons commandés, à cause du défilé incessant de gens à notre table. J'aime autant rester ici.

— Nous aurions du nous enfuir. Mais en général on n'a recours à cette manœuvre que si les parents s'opposent à une union.

— Ce qui est loin d'être notre cas.

Toria avait raison. Lorsque lord Lynbrooke avait compris que le prétendant de sa fille était immensément riche, il n'avait pas hésité à bénir le mariage. Quant à la mère de Charles, une dame pourtant fort réservée, elle avait dit à Toria que le choix de son fils la comblait. Si

au moins elle avait reçu des nouvelles de Michael, Toria aurait peut-être réussi à être heureuse... L'ombre du jeune homme taciturne planait au-dessus d'elle et gâchait tout, l'empêchant même d'apprécier la gentillesse de Charles à l'égard de sa famille. Elle s'efforçait de ne voir en son futur mari qu'un être bon et généreux, un bienfaiteur. Elle l'embrassait sur la joue quand il arrivait, ainsi que quand il repartait. Ils étaient rarement seuls, et quand cela se produisait, Toria coupait court à toute conversation en posant sa tête contre l'épaule protectrice. Elle fermait les yeux, trop fatiguée pour parler,

Il ne s'était montré plus exigeant qu'un soir, alors qu'ils rentraient tous deux de Londres après y avoir dîné en tête à tête. Bien qu'elle n'en fut pas consciente, Toria était ravissante. Sa robe de dentelle anthracite rehaussait la pâleur de son teint et la finesse de ses traits.

Charles l'enlaça et sa bouche avide et possessive chercha celle de la jeune femme.

— Toria..., chuchota-t-il d'une voix émue. Je vous aime. S'il vous plaît, aimez-moi un peu, vous aussi.

Il était de son devoir de répondre à cette demande, Toria le savait. Elle manifesterait ainsi sa gratitude envers Charles. Mais en dépit de ses efforts, elle ne parvenait pas à s'y résoudre. Et ce n'était pas seulement le souvenir de Michael qui la tenait éloignée de Charles, mais aussi une immense fatigue, physique et morale. Elle détourna donc doucement la tête et enfouit une fois de plus le visage au creux de cette épaule protectrice à la discrète senteur de lavande. Cette fois encore, Charles fit preuve d'une grande compréhension et se garda d'insister. Il la tint simplement serrée contre lui. Ils quittaient tout juste les artères éclairées de la grande ville quand Toria s'endormit. Elle ne se réveilla que lorsqu'ils atteignirent les grilles du château.

— Je crois que... j'ai dormi, n'est-ce pas? murmura—t-elle d'une voix embrumée. Je suis désolée, Charles. J'ai été d'une piètre compagne ce soir, mais je me sens épuisée... .

— Je sais combien vous avez besoin de vous reposer, ma chérie. Allez vous coucher maintenant. Je vous appellerai demain matin.

Il la raccompagna jusqu'à la porte et, en guise d'adieux, lui pressa tendrement la main.

Allongée sur son lit, Toria fut longue à trouver le sommeil. Elle se reprochait sa froideur à l'égard de Charles, se reprochait de n'avoir pas su retenir Michael. A l'instar de ce dernier, elle accumulait les échecs.

Michael assisterait-il à son mariage ? Il avait sûrement appris par les journaux la date et l'heure de la cérémonie en la chapelle de Lynbrooke. Les journalistes avaient été unanimes à vanter la

« grande simplicité » des fiancés, qui les incitait à opter pour cette chapelle ayant autrefois appartenu au comté de Lynbrooke, plutôt que pour l'une des célèbres églises de Mayfair.

— Je ne vois pas ce qu'ils trouvent de « simple » la-dedans ! railla Lettice, la veille du mariage. Les membres du clergé seront si nombreux qu'ils pourront tout juste bouger ! Je ne serais pas surprise que les bancs croulent sous le poids de tous ces invites. Quant à ta robe, ou est la simplicité ? Si cette maison de couture ne te l'avait pas offerte, elle aurait coûté une fortune !

— Et pour couronner le tout — c'est le cas de le dire ! — ma grand-tante, que je croyais morte depuis des années, insiste pour que je porte sa tiare. J'ai appris qu'elle me l'avait léguée par testament, mais elle aimerait beaucoup que je l'étrenne à cette occasion. Un mariage tout simple, vraiment !

— Michael en rirait aux larmes, lança Lettice.

Toria eut un pincement au cœur en entendant ce prénom.

Oui, Michael ne manquerait pas d'en rire, songea-t-elle en se regardant dans le miroir. Son absence lui fut soudain insupportable. Elle aussi aurait ri de ses railleries en voyant arriver les énormes gerbes de fleurs, et cela l'aurait réconfortée. Tout comme il se serait moqué des serveurs et des traiteurs qui campaient dans la cuisine depuis l'aube, sous l'œil critique de Mrs Fergusson. Ainsi que du tapis rouge déroulé jusqu'à l'entrée du château, et de sa robe de satin — l'un des modèles les moins sophistiqués, pourtant —, rebrodée de perles.

Charles avait suggéré que le bouquet de la mariée soit composé de lys. Elle posa les yeux sur les fleurs, et ne put s'empêcher d'imaginer la moue sarcastique de Michael.

— Délicieusement traditionnel, ma chère ! Se serait-il exclamé.

« C'est injuste », pensa-t-elle brusquement. Pourquoi fallait-il que le fantôme de Michael la persécute ainsi ?

Elle serra les poings et se leva. Il était temps de s'habiller. Elle s'apprêtait à saisir la robe sur le fauteuil quand Lettice entra dans la

chambre, vêtue d'un ensemble en doux lainage corail, qui mettait en valeur sa beauté typée.

Dès que les jumelles avaient eu vent du mariage, elles avaient manifesté le désir d'être demoiselles d'honneur. Ce que Toria avait refusé, croyant encore ingénument que la cérémonie se déroulerait sans apparat. Par la suite, abasourdie par l'ampleur des préparatifs, elle n'avait pas davantage accédé à cette demande, qui aurait encore alourdi la somme de détails à régler, et avait même chargé Lettice de choisir la tenue des jumelles. Elles firent alors irruption dans la chambre, et Toria les regarda, interloquée. Elles portaient toutes deux de ravissantes robes de velours bleu nuit rehaussé de dentelles. Toria travaillait depuis longtemps pour des maisons de couture et savait reconnaître au premier coup d'œil les vêtements de prix. Il ne lui fallut pas longtemps pour comprendre que la somme allouée à Lettice pour la circonstance n'avait sûrement pas suffi à couvrir les frais.

— D'où viennent ces tenues, et qui les a payées? s'enquit-elle aussitôt.

Xandra et Olga arboraient un sourire ravi.

— C'est une surprise! répondit la première. Elles sont superbes, n'est-ce pas, Toria?

— En effet. Mais je voudrais savoir qui les a payées.

Les fillettes échangèrent un clin d'œil complice et pouffèrent de rire.

— Tu as droit à trois réponses, minauda Xandra.

— Je crois pouvoir affirmer sans grand risque que Charles a une fois de plus joué les bienfaiteurs...

— Tu as gagné! s'écrièrent les jumelles en chœur.

Et une fois de plus, il lui sembla entendre la voix narquoise de Michael: « Il vous a toutes achetées, hein ? Cette famille ne sera bientôt plus la tienne, mais la sienne. »

Ce fut alors qu'elle remarqua le somptueux col de fourrure qui ornait la veste du tailleur de Lettice. Du renard argenté, ce dont sa cousine avait toujours rêvé, Charles, encore et toujours!

Jusqu'où irait sa générosité? Jusqu'à quand les couvrirait-il tous de cadeaux? Toria se prit soudain de haine pour le manteau de vison qui l'attendait dans l'armoire, pour la montre en diamants qui reposait dans son écrin et qui enserrerait bientôt son poignet.

L'argent, l'argent, toujours l'argent!

C'était à cause de l'argent que Michael l'avait perdue. Michael qu'elle aimait et qui l'aimait. Elle eut brusquement la sensation de suffoquer, mais pas plus Lettice que les jumelles ne remarquèrent son malaise. Elles étaient bien trop occupées à parler de Charles, de ce qu'il leur avait offert et de ce qu'il leur avait promis. Charles ! Ce nom jaillissait si facilement de leurs lèvres.

Toria luttait contre un violent désir de hurler. Avaient-elles donc toutes oublié Michael? Ces longues années passées auprès de lui comptaient-elles donc si peu, pour que son souvenir s'efface à cause des cadeaux d'un étranger ? Lettice l'adorait pourtant, Toria le savait. Mais en cet instant, elle ne songeait qu'à s'admirer dans la glace. Elle relevait voluptueusement le doux col de fourrure et y enfouissait son visage avec délices.

— C'est si doux..., murmura-t-elle. Le renard argenté est la plus belle fourrure du monde. Tu ne trouves pas, Toria?

Au lieu de répondre, Toria enfila sa vieille robe de chambre en pilou. Enveloppée dans l'étoffe élimée par endroits, elle se sentit curieusement réconfortée, Comme si elle se trouvait en pays de connaissance. Lettice et les jumelles ne lui prêtant aucune attention, elle ouvrit la porte et traversa le couloir. La chambre de Michael était

tout au bout du corridor. Elle y pénétra presque sur la pointe des pieds, comme si elle entrait dans un sanctuaire.

La pièce était petite. Le lit en bois occupait un angle, avec une grande commode dont les tiroirs étaient restés entrouverts. Plusieurs photos encadrées couvraient les pans de murs. Des photos de groupe, montrant Michael à l'école, puis au lycée, et enfin entouré de ses camarades de la R.A.F., élevant de gros engins en acier qui scintillaient au soleil. La chambre était nue, austère et si émouvante que Toria eut subitement envie de s'asseoir sur le lit étroit pour pleurer.

C'était la chambre de Michael, celle qu'il réintérait au début des vacances, qu'il quittait pour retourner au lycée, qui contenait tout ce qu'il possédait en ce bas monde.

Une cravache et une raquette de tennis, qu'on lui avait offertes; des livres reçus lors de la distribution des prix; et une collection de romans policiers. Il affirmait à qui voulait l'entendre que ce genre littéraire était de loin celui qu'il préférait car ses aptitudes intellectuelles ne lui permettaient pas d'avoir accès à la grande littérature.

Ce qui était faux, bien sur. Michael adorait lire, et il était le seul à avoir dévoré avec plaisir certains des classiques rangés sur les rayonnages de la bibliothèque.

Mais, ayant décidé de se simplifier l'existence, il prétendait n'aimer que les choses médiocres — les seules que ses maigres moyens pouvaient lui offrir. Il en allait ainsi de la littérature comme du reste, alors que ses penchants naturels l'auraient guidé vers des choix plus relevés.

— Pauvre Michael, soupira la jeune femme en se mordant les lèvres.

Et une fois de plus, elle crut voir son visage

moqueur.

Comment ne pas rire de l'image qu'elle offrait, vêtue de sa vieille robe de chambre bleue, pleurant sur le sort de l'homme qui l'avait quittée ? Mais en avait-il réellement été ainsi ? Elle n'épousait Charles qu'a seule fin d'aider Michael. Or celui

—ci n'était même pas présent pour assister à la cérémonie.

Elle aurait voulu crier, pleurer, alerter la terre entière afin qu'on le retrouve.

Comment prendre une quelconque décision dans sa vie sans son assentiment, ou même sa désapprobation... mais en tout cas son avis!

— Je suis en train de perdre la raison! s'exclama-t-elle, paniquée.

Elle se leva et sortit précipitamment, claquant la porte derrière elle. Dans le couloir, elle reconnut la voix des jumelles qui l'appelaient.

— Toria, ou es-tu ? Dépêche—toi, tu vas être en retard!

Elle regagna sa chambre, les jambes flageolantes.

— Je ne serai pas en retard, affirma—t-elle, tel un automate.

Lettice la regarda, les sourcils froncés, et cessa de se pavaner devant la glace.

— Tu es toute pâle, Toria. Veux-tu que je t'apporte un verre de porto, ou autre chose ?

— Non, je te remercie, je me sens parfaitement bien.

— Mrs Fergusson nous a dit que tu n'avais avalé qu'une tasse de thé au petit déjeuner, claionna Xandra. Mais c'est normal pour une future mariée. Il paraît que l'émotion coupe l'appétit. En tout cas, il y a des petits—fours délicieux au buffet. On en a déjà mangé une bonne douzaine, Olga et moi ! Et puis on a arrêté parce qu'un serveur nous faisait les gros yeux! Mais tu devrais en goûter un.

— Je n'ai pas faim.

— Une tasse de thé, peut-être? suggéra Olga. Toria, si tu pars à l'église l'estomac vide, tu risques de t'évanouir. Et imagine la réaction des journalistes !...

Toria sourit à sa jeune sœur. Curieusement, la plus calme des jumelles faisait parfois preuve d'un esprit pratique déroutant.

— Je boirais volontiers une tasse de thé, répondit-elle pour rassurer les fillettes,

— D'accord! lança Xandra en se frottant les mains. Et... on pourrait aussi demander quelques sandwiches pour toi, non ? Si tu n'en veux pas, on les mangera, Olga et moi...

Toria acquiesça et, amusée, regarda les deux robes de velours bleu disparaître derrière la porte. Puis, reprenant son sérieux, elle se tourna vers sa cousine.

— Je compte sur toi pour veiller sur Olga, Lettice. J'ai peur qu'elle ne finisse par mettre sa santé en péril, avec toutes ces pénitences qu'elle s'impose. Sais-tu que je l'ai trouvée, hier soir, dormant à même le parquet ?

— Quel pèche essayait—elle d'expié, cette fois ? grimaça Lettice.

— Je l'ignore, mais elle n'est jamais à court d'idées ! Ce soir, je parie qu'elle va prier pendant une bonne demi-heure à genoux, pour que Dieu lui pardonne sa gourmandise. Ne te moque pas d'elle. Tu arriveras peut-être à la raisonner, si tu lui parles calmement.

— Je ferai de mon mieux, mais tu sais bien que les jumelles ne m'écoutent pas.

— Je ne serai pas absente très longtemps.

Elle aurait mille fois préféré ne pas partir du tout. Rester au château, continuer de mener la même vie. Elle aurait tant voulu remonter le temps, l'arrêter la veille de l'arrivée de Charles Drayton. La veille de ce jour fatidique où Michael lui avait déclaré son amour.

Lettice coupa court à ses pensées.

— Tu dois t'habiller tout de suite ! s'écria-t-elle. Le départ pour l'église a lieu dans dix minutes à peine!

— D'accord, soupira la future mariée. Tu veux bien m'aider, s'il te plaît?

A l'heure prévue, Toria descendait le vieil escalier de bois, tenant délicatement les plis de satin blanc de sa robe. Coiffée de la fameuse tiare qui retenait le voile symbolique, elle avançait, le menton relevé, tremblante, comme si elle entrait en scène pour jouer une pièce qu'elle n'avait jamais répétée, et dont elle ignorait la fin.

Son père l'attendait dans le hall. Lord Lynbrooke était le seul à avoir obstinément refusé de porter des vêtements neufs pour la circonstance. Le costume qu'il arborait ce jour—la était celui qu'il avait acheté à l'occasion de son propre mariage. Il avait décrété fermement qu'il lui convenait parfaitement, et qu'il n'avait nul besoin

de se lancer dans des frais inutiles. Cet habit n'avait pas traversé les ans sans dommages.

Le comte non plus. Il avait maigri au fil du temps, et il ne remplissait plus sa tenue comme aux beaux jours de sa jeunesse. Mais, avec sa cravate de soie grise et son gilet de brocart, lord Lynbrooke avait néanmoins fière allure.

Du fond de leur panier, Gin et Tonic poussaient de petits gémissments. On leur avait signifié de façon catégorique que leur présence n'était nullement indispensable à la cérémonie. L'œil mélancolique, ils regardaient leur maître qui s'éloignait dans ses plus beaux atours, au bras de sa fille aînée.

Lord Lynbrooke et Toria montèrent dans la voiture qui démarra.

Les allées et venues incessantes sur le chemin, au cours des trois dernières semaines, n'avaient guère amélioré l'état de celle-ci. Ballottée, Toria se retenait d'une main à la portière, et de l'autre empêchait sa tiare de tomber. Quand le véhicule passa enfin les portes du domaine pour atteindre la route principale, elle vérifia dans son miroir de poche que sa coiffure n'avait pas trop souffert du voyage.

— Il faudrait songer à faire réparer ce chemin, papa. Un soir, quelqu'un finira par avoir un accident grave.

— Charles m'en a déjà parlé, répliqua lord Lynbrooke. Il paraît qu'il existe un nouveau produit miracle pour boucher ces maudites ornières.

— Je suppose qu'il a aussi proposé de régler les travaux, Le comte haussa les épaules, fataliste.

— Nos moyens ne nous permettent pas d'assumer de telles dépenses.

Toria ouvrit la bouche pour affirmer que, dans ces conditions, mieux valait se passer des réparations, mais elle se ravisa. Son père ne comprendrait pas ses réticences, et à quoi bon entamer une telle discussion alors qu'ils approchaient de l'église ?

Une foule de curieux se pressait déjà devant le petit bâtiment. Dressés sur la pointe des pieds, ils se tordaient le cou pour mieux voir.

— A croire qu'ils n'ont rien d'autre à faire! explosa lord Lynbrooke tandis que le chauffeur lui ouvrait la portière.

— N'y pense pas, papa, intervint Toria, cela n'a aucune importance.

Elle redoutait que son père ne se lance dans l'une de ses habituelles diatribes contre la société, accusant les Anglais de ne pas travailler assez, ce qui conduirait inévitablement la nation à la ruine.

En réponse, le comte marmonna quelques mots que Toria n'entendit pas. Aveuglée par les flashes des appareils photo, elle espérait qu'elle ne paraîtrait pas trop figée sur les clichés. Toria avançait lentement au bras de son père, fendait la foule avec difficulté. Son arrivée fut signalée à l'organiste qui joua les premières notes de l'office, graves et solennelles. La gorge nouée, elle remonta l'allée centrale, sentant sur elle le poids de tous les regards. Elle ne se rappelait pas avoir vu autant de fourrures, de coiffures extravagantes et de smokings dans la petite église. Elle atteignit enfin l'autel et fut presque étonnée d'y trouver Charles, qui l'attendait. Elle fut prise alors d'un violent désir de se suspendre à son bras et de lui demander de renvoyer tous ces gens chez eux. Il lui était toujours si facile de balayer les problèmes. Pourquoi ne viderait-il pas la nef d'un coup de sa baguette magique ?

Puis elle s'aperçut que la cérémonie avait commencé. Charles la tenait par la main.

Ses paumes étaient chaudes, puissantes, aussi rassurantes que le jour où il l'avait trouvée, effondrée dans un fauteuil du salon, pleurant à cause de Michael. Elle répondit machinalement aux questions traditionnelles qu'on lui posait. Le contact froid de l'alliance la fit frissonner. Et elle s'agenouilla aux côtés de Charles, sur le petit banc de velours pourpre.

Tout était terminé. Elle était mariée. Elle redescendit l'allée centrale au bras de Charles, cette fois. Les accords de la marche nuptiale de Mendelssohn résonnaient dans tout son corps. Dehors, le couple fut accueilli par une salve d'applaudissements.

Les photographes se pressaient autour d'eux. Jouant des coudes, ils parvinrent à regagner la voiture qui devait les ramener au château.

Charles n'avait pas dit un mot. Il tenait simplement la main de sa jeune épouse serrée dans la sienne. Le véhicule franchit le portail du domaine, et Toria lâcha la main de Charles pour se cramponner à sa tiare.

— Comment vous sentez-vous, ma chérie ? s'enquit-il doucement.

— Papa m'a dit que vous envisagiez de faire réparer le chemin...

Elle fut soudain horrifiée par les mots qu'elle venait de prononcer. Ce n'était certes pas ce que disait habituellement une nouvelle mariée à son époux, juste après la cérémonie. Mais il était désormais trop tard pour les effacer. Charles l'avait entendue.

Elle serra les poings, effrayée.

— Je n'ai jamais été un bon terrassier! rétorqua-t-il. Aussi ne m'en chargerai-je pas moi-même.

Toria rit, soulagée. L'homme assis à coté d'elle n'était que Charles. Pourquoi avait-elle donc eu si peur? Pourquoi tout semblait-il si irréel?

Le véhicule cahota, la jetant contre Charles qui l'enlaça d'un bras protecteur.

— Je crains que ma toilette résiste mal à ce second trajet, murmura-t-elle avec une mimique éloquente.

Il baissa les yeux sur elle et resserra son étreinte.

— Vous êtes magnifique. Plus belle encore que d'habitude.

— C'est cette robe somptueuse ! Vous savez pourtant que je souhaitais me marier en tailleur tout simple.

— Je me réjouis que cela n'ait pas été possible. Vous êtes superbe.

— Une chose est sûre, nous aurons des centaines de photographies pour nous rappeler l'événement!

La conversation manquait de naturel, elle en était consciente. Par bonheur, le trajet n'était pas long, et elle accueillit avec soulagement le valet qui accourut vers eux pour leur ouvrir la portière.

Elle prit le long couloir, Charles sur ses talons.

— Nous attendons les invités au salon, Ensuite les gens passeront à la salle à manger.

Une colossale gerbe de fleurs — lilas blanc, glaïeuls et lys — avait été placée à l'endroit où le couple devait recevoir les invités. Toria vérifia une dernière fois que la tiare et le voile n'avaient pas trop souffert du voyage, puis plaqua un sourire sur ses lèvres.

— Nous sommes prêts, dit—elle, étouffant un soupir. Je suis surprise que personne ne soit encore arrivé.

— Le chemin est plutôt dissuasif!

C'est alors que le grondement d'un moteur se fit entendre.

— Ah! voici quelqu'un..., chuchota Toria.

— Curieux, on dirait qu'il s'agit d'une moto.

— Un journaliste, peut-être. Je me demande pourquoi papa et les jumelles tardent à quitter l'église.

Tout en parlant, elle entendit une voix provenant du couloir. Il lui était impossible d'entendre distinctement les mots, mais ce timbre, cet accent... Elle se tourna d'un seul mouvement vers la porte et attendit, figée.

Quelques secondes plus tard, Michael faisait irruption dans la pièce, hirsute, le visage noirci, vêtu d'un vieil imperméable sale et fripé. Essoufflé, il se tenait sur le seuil, la regardant fixement.

Puis il fit quelques pas, les yeux rivés sur elle.

— Toria, dit-il d'une voix altérée, j'ai gagné au loto sportif. Cinquante-cinq mille livres!

La jeune femme recula d'un bond, comme si on l'avait giflée. Elle vit la silhouette de Michael basculer puis se fondre dans la pénombre, et elle comprit qu'elle s'évanouissait. Elle tendit les bras pour se retenir, mais ses doigts se refermèrent sur le vide.

Elle entendit alors sa propre voix crier:

— Il est trop tard, Michael. Trop tard!

Chapitre 5 :

— Trop tard, Michael. Il est trop tard!

Toria reconnaissait une voix brisée qui ressemblait étrangement à la sienne. Des ombres se profilaient devant ses yeux. Puis elle entendit la remarque de Lettice.

— Elle ne sait pas ce qu'elle dit.

La jeune femme souleva les paupières. Elle était étendue sur un sofa, entourée d'une petite foule de gens. Ce fut Lettice qu'elle vit en premier. Puis les jumelles, son père, et enfin Charles, qui se tenait légèrement en retrait et la scrutait intensément.

Elle porta une main lourde à son front.

— Que... s'est-il passé?

— Tu as perdu connaissance, répondit Lettice. Je t'avais pourtant prévenue! C'était ridicule d'aller à l'église à jeun.

— Au lieu de dire des âneries, apportez—lui un verre de brandy! cria le Comte.

Lettice s'éclipsa quelques secondes et revint passer un bras autour des épaules de Toria pour la faire boire.

Après avoir avalé deux gorgées, celle—ci toussota et murmura:

— Je... me sens mieux. Ça suffit, je risque d'être malade. Les effets de l'alcool sur un estomac vide sont souvent redoutables...

— Veux-tu rester encore un peu allongée, s'enquit Lettice, ou préfères-tu que je te prépare quelque chose à manger?

— Ni l'un ni l'autre, merci.

Elle tourna la tête vers la porte de la bibliothèque, qui était fermée, mais le brouhaha de l'assistance emplissait néanmoins la pièce.

— Charles et moi devons nous occuper de nos invités, ajouta-t-elle d'un trait.

Elle se leva et, d'une démarche mal assurée, s'approcha de la cheminée, surmontée d'un grand miroir, pour redresser sa tiare.

— Lettice, aide-moi à lisser le voile. Vite, s'il te plaît. Il faut que je me montre, sinon les gens vont se livrer aux suppositions les plus fantaisistes...

Xandra prit la main de sa sœur aînée. Ses jolis yeux bleus reflétaient l'inquiétude.

— Tu es sûre que tu vas mieux, Toria? Insista la fillette. Tu étais toute pale.

— Vous m'avez trouvée étendue à terre ?

— Oui. Et on a eu très peur. On se demandait ce qui était arrivé...

Ce fut le moment que choisit Charles pour prendre enfin la parole:

— Toria a tout bonnement abusé de ses forces ces derniers temps...

Elle lui décocha un bref regard et détourna les yeux. Pourquoi personne ne faisait-il allusion à Michael ? Elle reporta son attention sur son reflet dans le miroir. L'alcool lui avait donné des couleurs. Elle avait sous les yeux l'image d'une jeune mariée rayonnante.

— Il est temps de rejoindre l'assemblée, dit-elle, impatiente. Nous ne pouvons tout de même pas laisser les gens attendre indéfiniment!

— Tu ne veux pas voir le médecin? Suggéra Lettice. Je l'ai aperçu à l'église. Il est sûrement arrivé au château à présent.

— Laissez-la tranquille! intervint de nouveau lord Lynbrooke. Si nous restons cloîtrés ici plus longtemps, tous les journalistes seront alertés.

Toria remercia son père d'un hochement de tête. Au moins comprenait-il qu'il valait mieux étouffer l'affaire. Que pensait-il de cet « incident » ? Et les jumelles ? Et Lettice ? Ils avaient sûrement tous entendu ce qu'elle avait dit en revenant à elle...

Et Charles? Qu'en pensait Charles? Elle le dévisagea de nouveau, prise de panique.

Que savait-elle de cet homme à l'air perpétuellement serein? Rien. Or elle l'avait épousé et portait désormais son nom.

Mais l'heure n'était pas à l'introspection. Ils devaient rejoindre leur poste, se placer près de la gerbe de fleurs devant laquelle elle avait défailli un instant plus tôt. Ils devaient écouter le concert de félicitations du flot d'invités.

Ma chère, vous êtes superbe!

Quel merveilleux montage!

Encore bravo pour votre choix, Charles!

Tous mes vœux de bonheur!

Et ils répondaient à ces banalités par d'autres banalités.

— Merci infiniment. Nous sommes si contents que vous ayez pu venir.

Toria craignait que ses lèvres ne restent à jamais figées sur ce sourire qu'elle adressait à la foule des convives. Elle entendait, en écho à sa propre voix, celle de Charles, calme, posée, qui lui présentait des gens dont elle oubliait aussitôt le nom après les avoir embrassés. Elle remerciait pour des cadeaux dont elle ne gardait pas le moindre souvenir, les paquets s'étant empilés au fil des jours dans l'une des chambres inoccupées.

Des présents souvent offerts par de vagues relations, dans le seul but de se faire inviter au mariage. Pourquoi les gens étaient-ils donc attirés par ce genre d'événement ? En recevant toutes ces félicitations, Toria se demandait si ces inconnus étaient tous des amis de Charles. Cela lui semblait impossible.

Il se penchait à présent sur une dame d'âge moyen, de petite taille, vêtue d'un tailleur bordeaux duquel dépassait le col d'un ravissant chemisier en dentelle. Elle reconnut alors leur voisine, Mrs Hagar-Bassett.

— Quelle belle cérémonie ! s'exclama celle—ci avec un sourire timide. Je vous souhaite tout le bonheur possible.

Ils la remercièrent tous deux. Toria à voix basse, stupéfaite par la présence de l'amie de son père. Ainsi donc, après toutes ces longues années, lord Lynbrooke s'était enfin décidé à convier au château celle qu'ils appelaient tous pudiquement

« sa compagne ». Sans doute n'avait-il pu agir autrement, compte tenu de la publicité tapageuse qu'avait entraînée l'événement.

Elle regarda s'éloigner avec un serrement de cœur le petit feutre gris surmonté d'une aigrette. Ils s'étaient si souvent moqués de Mrs Hagar-Bassett... Quels sentiments éprouvait-elle aujourd'hui, en franchissant le portail de la demeure ?

Son étrange « association » avec le comte la rendait-elle heureuse ? Cette amitié secrète lui offrait-elle assez de compensations pour qu'elle accepte de vivre dans l'ombre ? Toria ne parvenait pas à considérer son père et cette femme comme des êtres réels, qui espéraient peut-être, souffraient peut-être. S'aimaient peut-être, comme Michael et elle-même...

Non, cela paraissait impensable ! Nul ne pouvait ressentir ce qu'elle

ressentait en cet instant. Recevant des accolades, répondant comme il se devait aux félicitations de tous ces étrangers. Encore et encore. L'épouse parfaite ! Et pourtant, tout en procédant à ces formalités, le sourire aux lèvres, elle se sentait dans une immense détresse.

Ou était Michael? Pourquoi avait-il soudain resurgi dans sa vie, proclamant sa victoire, pour disparaître aussitôt? Charles l'avait-il renvoyé ou était-il parti de son propre gré, lorsqu'elle s'était évanouie à ses pieds? Pourquoi tout le monde faisait-il mine d'ignorer cette brusque apparition ?

Merci infiniment.

C'est si gentil à vous d'être venu!

Ces mêmes mots qu'elle répétait inlassablement... Elle croyait entendre un disque rayé mais il n'était pas question d'interrompre cette tâche qui lui incombait. Le défilé cesserait-il jamais ? Et ce brouhaha qui l'étourdissait, tel le bourdonnement d'une nuée d'insectes... Ou le rugissement d'un moteur.

Michael était venu à moto. Comment se l'était-il procurée ? Ou diable avait-il passé ces trois dernières semaines ? Ce qui s'était produit était à peine croyable. D'ailleurs, cela s'était-il réellement produit ? Son imagination ne lui aurait-elle pas joué un tour? Peut-être n'était-ce qu'un horrible cauchemar?

Oh! merci beaucoup !

Je suis ravie que ma robe vous plaise.

— Je vous présente lady Sanderson, Toria, dit Charles. Ma cousine. Elle vit dans le Yorkshire et s'est tout spécialement déplacée pour notre mariage.

— Comme c'est gentil à vous d'être venue!

Un autre nom fut annoncé. Un autre encore. Et un autre. Toria vacilla et s'appuya contre l'épaule de son mari.

— Vous vous sentez bien ? chuchota-t-il, alerté par la pâleur de la jeune femme.

— Je suis épuisée.

— Mettons un terme à ce rituel qui n'en finit plus. Je vais de ce pas

vous chercher quelque chose à manger. De toute façon, il faudrait que nous découpons le gâteau, maintenant.

— Pou... vous-nous vraiment arrêter tout de suite ?... souffla-t-elle d'une voix à peine audible.

Quelqu'un s'était déjà emparé de sa main, restée machinalement tendue. Les sempiternels vœux de bonheur résonnèrent de nouveau à ses oreilles. De cette façon qui lui était si particulière — et qui, pour Toria, relevait de la magie! —, Charles la débarrassa de son voile puis, la tenant par le bras, l'entraîna vers le salon. La foule s'écartait devant le couple. En un rien de temps, Toria se retrouva devant le buffet sur lequel trônait un magnifique gâteau blanc à trois étages, surmonté d'un rameau de fleur d'oranger. Quelqu'un lui tendit une coupe de champagne, qu'elle dégusta lentement.

— Essayez de manger un peu, murmura Charles.

Mais la simple vue des plateaux chargés de toasts et de petits-fours lui soulevait le cœur. ;

— Non, je vous assure ..., répondit-elle, s'efforçant de dissimuler le dégoût que lui inspirait cet étalage de nourriture.

Ils découpèrent enfin le gâteau, et un homme en uniforme — le patron de Charles, lui semblât-il — porta un toast aux nouveaux mariés. Une centaine de verres se levèrent, et Toria se surprit à penser que, par bonheur, ce n'était pas son père qui avait du assumer les frais de la réception.

Elle balaya du regard tous ces visages tendus vers eux. Celui qu'elle cherchait ne se trouvait pas dans l'assistance. Elle le savait, mais cela ne l'avait pas empêchée de scruter l'assemblée. Ou s'était réfugié Michael ? Boudait-il dans son atelier, ou bien faisait-il rageusement les cent pas dans l'austère petite chambre qu'il occupait depuis le jour de son arrivée au château? Pourquoi ne s'était-il pas joint aux convives ?

Elle sentit une petite main se glisser dans la sienne, baissa les yeux, et découvrit Xandra.

— Tu vas bientôt monter te changer ? Demanda la fillette. Si tu veux, je peux t'aider.

On a mangé six glaces chacune, Olga et moi, et on est un peu barbouillées... Surtout Olga. Elle est persuadée que c'est une punition du ciel!

Toria esquissa un sourire.

— Je pense bientôt monter dans ma chambre, en effet. Et j'aimerais beaucoup que vous m'y rejoigniez, Olga et toi.

— D'accord. Je vais le lui dire.

La fillette disparut aussitôt dans la foule des adultes.

Après avoir discrètement regardé sa montre, Charles déclara :

— Nous n'avons plus qu'une demi-heure devant nous. Si toutefois nous tenons à respecter notre emploi du temps.

Toria acquiesça et lui fit part de son intention de se retirer pour se changer. Charles lui ouvrit la voie jusqu'à la porte, ce qui ne fut pas facile, car tout le monde désirait échanger quelques mots avec les mariés. Bon nombre des invités, songea Toria, faisaient partie de cette catégorie d'individus qui mettent un point d'honneur à parler avec les personnages les plus importants de la soirée. Elle remarqua que ceux qu'elle aimait se tenaient en revanche respectueusement à l'écart, afin de ne pas l'importuner.

Quand ils atteignirent enfin l'escalier, Toria poussa un soupir.

— Je crains que nous ne partions plus tard que prévu, dit-elle, Il lui adressa un sourire rassurant.

— Cela n'a pas grande importance car nous voyageons dans un avion privé. Ce qui signifie qu'il ne décollera pas sans nous!

— Oh! parfait!

Tenant sa jupe à deux mains, Toria commença à monter l'escalier.

Elle crut entendre la voix narquoise de Michael, surgissant du passé: « Ces gens—la ne se déplacent qu'en jet privé et ont toujours une Rolls qui les attend à l'arrivée ! »

Elle ne se rappelait plus qui il dépeignait en ces termes, mais cette description s'appliquait à elle, à présent! Combien de fois ils avaient ri tous deux, se moquant des moyens de transport luxueux de ceux qu'ils nommaient « les nantis ».

Elle accéléra l'allure, grimpant deux par deux les dernières marches. Il fallait qu'elle retrouve Michael. Comme elle se dirigeait vers sa chambre, elle s'interrompt brusquement, reconnaissant sa voix.

— Toria!

Il se tenait à l'entrée de sa propre chambre. Il avait été son imperméable mais ses cheveux étaient toujours en bataille, et son visage encore gris de poussière.

— Michael, que s'est-il passé? lança-t-elle, le cœur battant. Ou t'étais-tu caché?

Pour toute réponse, il l'attira dans la pièce et referma la porte derrière eux.

— Je suis donc arrivé trop tard? S'écria-t-il enfin.

— As—tu réellement gagné tout cet argent, ou s'agit-il encore d'une de tes plaisanteries?

— Mon sens de l'humour a des limites ! gronda-t-il en lui décochant un regard sombre. Il ne m'aurait certainement pas poussé à parcourir trois cents kilomètres à moto. Si ce maudit engin n'était pas tombé en panne à deux reprises, je serais arrivé à temps... c'est—a-dire avant la cérémonie !

— Mais, Michael, pourquoi ne m'as-tu pas appelée ? Quand as—tu appris la nouvelle?

— Tu crois peut-être que je n'ai pas essayé de te joindre au téléphone? rétorqua-t—il d'un ton vif. La ligne était sans arrêt occupée!

C'était vrai. Excédée par ces appels incessants, elle avait fini par laisser décroché, ne supportant plus les sonneries stridentes. Elle le lui expliqua.

— J 'ai su ce matin que j'avais gagné cinquante-cinq mille livres, Toria.

— Ou étais-tu?

— A Manchester. Je travaillais sur les docks.

— Sur... les docks? répéta-t-elle, stupéfaite.

— Oui. Pour ce genre d'emploi, on n'exige que des muscles, j'avais toutes mes chances! Tant que je ne me sers pas de ma tête, je ne risque rien... J 'ai gagné dix livres la semaine dernière, huit la précédente.

Il se vantait, comme les gamins dans la cour de l'école. Elle hocha la tête en soupirant.

Michael recula d'un pas et examina la jeune femme.

— Eh bien, tu fais une très jolie mariée!

— Ne te moque pas de moi, Michael ! se récria-t-elle. Je ne le supporterai pas!

— Tu t'imagines peut-être que je supporte de te voir dans cette tenue, moi ? Je n'avais qu'une idée en tête quand j'ai su que j'avais gagné: te retrouver. J'ai emprunté cette moto au type avec lequel j'habitais, parce qu'il n'y avait aucun autre moyen de locomotion possible, aucun garage ou louer une voiture. J'ai essayé de t'appeler plusieurs fois, ce qui m'a encore retardé. Et quand enfin je suis arrivée et que j'ai vu cette maudite voiture blanche enrubannée de tulle, j'ai compris qu'il était trop tard.

Mais j'avais besoin de m'en assurer.

Il passa des doigts nerveux dans ses cheveux ébouriffés.

— Pendant tout le trajet je me disais que j'arriverais à temps, que je franchirais les grilles du château avant que tu ne sois partie pour l'église. Je rêvais que je t'emmenais avec moi, à moto s'il le fallait!

Sa voix se brisa soudain.

— Tais-toi, Michael! le supplia-t-elle. C'est un sujet trop grave pour que tu le tournes en dérision.

— Je ne plaisante pas, Toria. Il ne me reste qu'à te dire adieu.

Comme il se dirigeait vers la porte, elle poussa un cri.

— Ou vas-tu?

— « En enfer » serait la réplique théâtrale idéale! Mais je serai plus prosaïque: je descends boire. Boire jusqu'à l'ivresse.

— Et... ensuite?

— Ensuite j'irai récupérer mes cinquante-cinq mille livres, et je boirai davantage encore. N'aie pas peur, Toria. Aucun homme ne se brûle la cervelle avec cinquante—

cinq mille livres en poche !

Il tourna la poignée, prêt à sortir.

— Mais, Michael..., protesta-t-elle, les bras tendus vers lui, tu ne peux pas partir ainsi.

Il revint à elle et la serra contre lui à l'étouffer. Il l'étreignait sauvagement, froissant de ses doigts avides le satin de sa robe blanche. Elle sentit sa bouche brûlante se refermer sur la sienne, ses lèvres exigeantes écraser les siennes. Et cette passion brutale l'effraya. Elle cherchait à lui échapper quand il la repoussa violemment, la jetant contre la table de nuit. Elle s'y agrippa pour ne pas perdre l'équilibre, et, dans ce geste, renversa la lampe en porcelaine de Chine, qui s'écrasa à terre.

— Michael! cria-t-elle, affolée.

Mais il était déjà sorti en claquant la porte.

Toria resta un instant immobile à fixer le battant derrière lequel Michael avait disparu. En proie à un profond désarroi, elle tentait simplement de réprimer le tremblement qui l'agitait tout entière. Elle avait l'impression que les murs de la chambre oscillaient autour d'elle.

La porte s'ouvrit alors, laissant apparaître les jumelles.

— Toria, ou... ? commença Xandra. Oh! Tu es toute pale!

Toria avala sa salive et, au prix d'un effort surhumain, parvint à sourire.

— Je... j'ai trébuché et je suis tombée contre la table de nuit. J'ai même cassé cette lampe à laquelle je tenais tant.

— Comme tu es maladroite! s'exclama la fillette. J'espère que tu n'as pas déchiré ta robe.

— Je ne pense pas. Faites attention de ne pas vous couper avec les débris de porcelaine.

— Toi aussi! rétorqua Xandra.

— Tu es vraiment très pale, intervint Olga, la mine soucieuse.

— Tiens, coupa Xandra, brandissant un petit paquet enveloppé d'une

serviette blanche. On a pris deux parts de gâteau, Olga et moi. Il paraît que si on dort avec, on rêve de l'homme qu'on épousera, Mais tu peux en manger un peu, il nous en restera toujours assez.

— C'est très gentil, mes chéries, mais je n'ai pas faim.

Olga s'était agenouillée et poussait dans un coin les tessons de porcelaine.

— J'espère rêver d'un homme qui ressemble à Charles, dit-elle. Il est très bien, Toria.

Vraiment très bien.

Elle s'était exprimée avec sérieux, comme si elle cherchait à lui transmettre un message.

— « Très bien », en effet, admit la jeune femme. Presque trop !

— Pourquoi ? lança Xandra, étonnée. Comment peut-on être « trop bien » ?

Toria se ressaisit aussitôt.

— J'ai vraiment dit « trop bien » ? Je voulais sans doute dire trop généreux. Ces robes qu'il vous a offertes, le champagne qui coule a flots en bas...

— Oh! On en a goûté une gorgée, Olga et moi, quelle horreur! Je préfère l'orangeade.

Olga s'avança vers la coiffeuse, ou Toria venait de poser son voile et sa tiare.

— Pourquoi Michael est-il revenu? s'enquit-elle posément. On l'a vu quitter le salon au moment où on entra dans la maison. Et ensuite on t'a trouvée évanouie.

Toria ne répondit pas tout de suite. Une fois de plus, elle constatait que la sensibilité et la finesse d'Olga étaient bien plus développées que celles de sa sœur. Elle était si pondérée, si sérieuse, que la plupart des gens remarquaient d'abord Xandra. Mais Olga était aussi plus réfléchie, et rien — ou presque — ne lui échappait.

— Michael était furieux d'avoir manqué le mariage, répliqua-t-elle enfin, sans mentir. Il avait fait le trajet à moto depuis Manchester.

— Va—t-il rester ici, maintenant? insista Olga.

— Je n'en sais rien. Mais s'il le décidait, par hasard, je vous demanderais d'être toutes les deux gentilles avec lui.

— Il n'a pas l'air heureux, n'est-ce pas, Toria ? demanda Olga en hochant la tête.

La jeune femme se mordit les lèvres, ne sachant que répondre. Ce fut Lettice qui la tira d'embarras en entrant à son tour dans la chambre, chargée d'un plateau.

— Je t'ai apporté une tasse de thé et des toasts beurrés, déclara—t-elle.

— Quelle idée! protesta Xandra. Des toasts, alors qu'il y a des tas de choses délicieuses en bas, sur tous ces plateaux!...

— Détrompe—toi, Xandra, Lettice a bien fait. Je serais incapable d'avaler autre chose!

— Ce n'est pas moi qui ai composé ce menu, c'est Charles, répliqua la jeune fille. Je me suis bornée à transmettre les ordres à Mrs Fergusson. Il m'a chargée de te dire que tu n'avais le droit de redescendre que quand tu aurais vidé l'assiette !

Elle reconnaissait bien la Charles... A l'inverse de Michael, il avait l'art et la manière de penser aux petits détails qui rendent la vie plus agréable. Si elle avait pu rencontrer un homme qui soit un subtil mélange de ces deux êtres!

Lettice ne cessait de babiller, sans remarquer que Toria ne l'écoutait pas.

— Je n'ai jamais assisté à un mariage aussi réussi! s'exclama-t—elle. Et tout le monde est de mon avis.

— Moi, je regrette qu'il n'ait pas été célébré à Londres, soupira Xandra. On aurait pu être demoiselles d'honneur, Olga et moi. Ça m'aurait tellement plu...

Perdue dans ses pensées, Toria gardait le silence. Si la cérémonie avait été retardée d'un jour, d'un seul jour, ce mariage n'aurait jamais eu lieu. Pourtant, il lui était difficile de s'imaginer épousant Michael, partant avec lui comme il le souhaitait quand il avait quitté

précipitamment Manchester.

Y serait-elle parvenue ? Aurait—elle réussi à tourner le dos à Charles, à tous ces invités, aux vrais et aux faux amis qui les avaient couverts de cadeaux inutiles?

Aurait-elle trouvé le courage de tirer un trait sur ce qui devait être son avenir ?

Qu'auraient inventé les journaux? Elle imaginait les titres: « Notre mannequin vedette, lady Lynbrooke, disparaît la veille de son mariage! »,

« La future épouse d'un héros de guerre le quitte à la porte de l'église ! »... De nouveau, les exploits de Charles auraient fait la une des journaux, des photos de Toria et du château auraient été publiées. Peut-être même de Gin et de Tonic. Puis il y aurait eu les commentaires des proches et des relations. Peut-être même aurait-on interviewé Mrs Hagar—Bassett pour connaître son opinion sur « la fugitive »!

Toria sentit un rire nerveux lui monter à la gorge, et s'empressa d'engloutir une bouchée de toast afin que nul ne remarque cette brusque hilarité. Comme elle finissait le dernier toast, Lettice souleva le plateau et, sans la quitter du regard, déclara:

— Charles sera content.

— Je commence à avoir faim, moi aussi, dit Xandra, une main sur l'estomac. Si nous goûtions le gâteau de mariage, Olga?

— Descendez et servez—vous, dit Lettice. Si un serveur vous réprimande, vous n'aurez qu'à dire que c'est pour la mariée.

— Ça, c'est une bonne idée!

Les jumelles disparurent, laissant la porte ouverte. Lettice la ferma et se tourna vers sa cousine.

— Michael a quitté le château parce qu'il avait des problèmes financiers.

Son ton accusateur fit frémir Toria.

— Lui as-tu parlé ? s'enquit celle-ci, après un silence.

— Je n'en ai pas eu l'occasion. Ou est—il à présent ?

— Je l'ignore, répondit Toria tout en quittant sa robe de mariée.

Comme elle ouvrait l'armoire pour y prendre son costume de voyage, Lettice s'approcha.

— Je ne comprends pas pourquoi Michael se conduit ainsi, souffla-t-elle.

Son intonation ne pouvait tromper Toria. La jeune fille soupçonnait son frère d'être amoureux, mais elle n'avait pas le courage d'accepter cette évidence. Toria leva les yeux vers l'horloge.

— Je vais être en retard, fit-elle. Aide-moi, s'il te plaît, Lettice. Nous n'arriverons jamais à l'aéroport à l'heure prévue.

C'était une manœuvre délibérée pour éviter les confidences. Pour la première fois depuis qu'elles vivaient sous le même toit, et en dépit des liens d'amitié qui s'étaient tissés entre elles, Toria se surprit à tenir sa cousine à distance; à refuser de lui parler en toute franchise. Au regard dont la gratifia Lettice, elle comprit que celle-ci n'était pas dupe. Mais elle n'avait pas le choix. Si la conversation sur Michael se poursuivait, Lettice aurait vite fait de deviner les sentiments que celui-ci lui inspirait. Elle la connaissait trop pour ne pas remarquer son trouble.

Elle agrafa en hâte sa robe de jersey bleu, coiffa le petit béret assorti et enfila son manteau de vison sable — l'un des nombreux cadeaux que Charles lui avait offerts à l'occasion de leur mariage. Elle prit enfin son sac et ses gants.

— Je n'ai rien oublié, dit-elle, distraite, en se dirigeant vers la porte.

Elle sentait le regard de Lettice peser sur elle.

— Toria! lança alors celle-ci d'une voix étranglée. Michael est-il amoureux de toi?

Toria ne se retourna pas mais fit un écart pour éviter sa robe de mariée jetée en tas sur le tapis.

— Je ne sais pas, Lettice, mentit-elle. Je crois que Michael n'aime que lui.

Elle avait déjà tourné la poignée quand Lettice lui posa la main sur le bras.

— C'était une question idiote. J'étais juste un peu effrayée par la tournure des événements, mais c'était ridicule. Michael traverse une crise de mauvaise humeur. Je suis sûre que ça lui passera.

— Espérons-le, conclut Toria, qui se reprocha aussitôt ce nouveau mensonge.

Elle trouva Charles au bas de l'escalier, entouré de quelques convives qui plaisantaient avec déférence. Dès qu'il l'aperçut, il la rejoignit, plantant la sa petite cour.

— Pardonnez—moi d'avoir tant tardé, s'excusa-t—elle.

— Cela n'a aucune importance. Comme je vous l'ai dit, notre avion ne décollera pas sans nous.

— Ou allez-vous ? demanda un invité. A moins que ce ne soit un secret ?...

— Je n'ai aucun secret, répliqua Charles d'un ton badin. (Les rires fusèrent.) Nous allons à Monte—Carlo, reprit-il. L'avion nous conduira à Nice, et nous rejoindrons Monte-Carlo par la route.

— Si vous vous ennuyez, vous pourrez toujours jouer au casino. observa l'une des femmes avec un petit sourire.

Charles ne prit pas la peine de répondre. Il prit le bras de Toria et la guida jusqu'au bas de l'escalier.

— Avez—vous mangé quelque chose ? s'enquit—il à voix basse.

— J 'ai fini les toasts que vous avez fait monter!

— Parfait, murmura-t-il en la gratifiant d'un sourire approbateur.

Il leur fallait encore traverser la salle à manger qui grouillait de monde, embrasser des dizaines de personnes, entendre encore d'autres formules de félicitations, et remercier encore. Puis ils furent enfin installés dans la voiture qui démarrait, les jumelles courant de chaque coté, agitant frénétiquement la main et hurlant; « Bon voyage!»

Une dernière poignée de riz et ils affrontaient les cahots du chemin. Quelques curieux, particulièrement tenaces, les attendaient au portail.

Quand ils eurent abordé la nationale, Toria se laissa aller contre le dossier de son siège et poussa un interminable soupir.

— Je serai incapable de sourire pendant une semaine au moins! Les mariages de ce genre devraient être interdits par la loi ! Comment peut-on infliger un traitement aussi cruel aux nouveaux mariés ?

— C'est fini, maintenant, dit Charles d'un ton apaisant.

Il haussa les sourcils, étonné, tandis que le chauffeur se garait sur le bas-côté.

— Je suis obligé de m'arrêter pour enlever les chaussures et les panneaux accrochés à l'arrière du véhicule, monsieur, déclara l'homme.

— Ah! Je n'avais rien remarqué...

Le chauffeur fronça comiquement le nez et dressa l'inventaire des objets qu'il ôtait du pare-chocs arrière.

— Deux vieux bottillons, trois pantoufles, et une pancarte en carton portant l'inscription « Jeunes Mariés »...

— Je parie que ce sont les jumelles qui sont responsables de cet étalage porte-bonheur ! Observa Toria en souriant. Elles étaient fermement résolues à respecter toutes les traditions matrimoniales, si ridicules soient-elles! Les poches de mon manteau sont bourrées de riz...

— Au moins nous sommes surs que quelqu'un s'est amusé à ce mariage!

Toria lança un regard en biais à Charles qui gardait les yeux rivés droit devant lui.

Dès que la voiture redémarra, il s'installa confortablement dans son coin et étira les jambes. Toria ferma les yeux.

« Je quitte la maison, songeait-elle. Le château, les jumelles, papa, et... Michael. » Ou était Michael? Se mêlait-il à la foule des invités? Buvait-il une bouteille de champagne, seul dans son atelier?

C'est ce qu'il avait fait lors d'un réveillon du premier de l'an, alors que Toria avait organisé une soirée avec quelques amis. Michael avait décrété que ces gens ne lui plaisaient pas et s'était éclipsé. Elle l'avait retrouvé plus tard, assis dans le noir, une bouteille vide au pied de son fauteuil.

— Michael, que fais—tu ici, tout seul ? lui avait-elle demandé.

— Je vais très bien, rassure—toi. Je me sens délicieusement ivre, et je jouis de ma propre compagnie.

Elle avait allumé la lumière et s'était approchée de lui.

— Viens danser avec nous. Je ne veux pas que tu rates une soirée si amusante.

Il lui avait lancé un regard narquois.

— Pourquoi cette insistance ? Ne te fais pas de souci pour moi, va retrouver tes amis puisque tu les trouves si amusants. Je ne les aime pas plus qu'ils ne m'aiment.

— Oh! s'il te plaît... Tu es pénible. Essayons au moins d'être heureux en ce début d'année...

— Mais je suis heureux, avait-il insisté. L'alcool me rend euphorique!

Elle l'avait planté la pour rejoindre ses invités.

Par son attitude butée, il avait néanmoins réussi à lui gâcher la soirée. Sans lui, cette fête n'était pas la même. Toria s'était surprise plusieurs fois à manifester une gaieté forcée.

Sans doute l'aimait-elle déjà sans le savoir. Michael se souvenait-il encore de ce réveillon ? De l'une de ces multiples soirées où il l'avait laissée en compagnie de ses amis, ou tout simplement seule ? Toria avait toujours pensé que, si un jour elle tombait amoureuse de quelqu'un, elle serait toujours à ses côtés. A ses yeux, l'amour signifiait rester auprès de celui qu'on aime. Elle n'avait jamais cru qu'il fut possible d'aimer un homme comme Michael, un original qui s'employait à rendre les autres malheureux, même lorsqu'ils auraient du rayonner de bonheur.

Par sa faute, en tout cas, le jour de son mariage aussi avait été gâché! Si elle l'avait épousé, lui, se serait-il comporté de façon aussi odieuse? Michael avait le chic pour compliquer les situations les plus simples! Cependant sa présence ajoutait un indéniable piquant à tout événement, si anodin fut-il.

— Nous arrivons à l'aéroport, annonça Charles d'un ton calme.

Toria souleva les paupières, Il lui semblait avoir quitté le château

depuis quelques secondes à peine. Elle n'avait cessé de penser à Michael, perdant le contact avec la réalité.

— Oh! l'aéroport..., répéta-t-elle stupidement. Que... dans combien de temps arriverons-nous à Nice ?

— Le vol dure près de deux heures. Un peu plus, peut-être, si le vent est contre nous.

Désirez-vous boire quelque chose avant d'embarquer ?

— Non, merci.

Ils passèrent la douane, reçurent les félicitations des membres du personnel qui connaissaient Charles, et traversèrent la piste pour monter à bord. Toria constata avec soulagement que le bruit assourdissant des moteurs rendait toute conversation impossible. Elle s'installa confortablement sur son siège et boucla sa ceinture de sécurité, espérant s'assoupir bientôt.

Elle remarqua que Charles avait un journal du soir plié sur les genoux, et se reconnut en première page, vêtue de blanc, prête à entrer dans l'église. Mais la lassitude eut raison de sa curiosité, et elle renonça à lui demander de lui prêter le quotidien.

Elle sentait encore sur ses lèvres le baiser brutal de Michael, et la pression de ses mains sur son corps. Ces étreintes fougueuses lui procuraient une sensation étrange, plus proche de la douleur que du plaisir. Et lorsqu'il la repoussait, elle éprouvait un curieux malaise physique, qui se prolongeait longtemps après son départ. Elle l'imagina, chargeant et déchargeant des caisses, sur les docks. Cela lui ressemblait bien, d'avoir accepté ce travail de forçat ! Elle le voyait faisant la queue tous les samedis pour recevoir son salaire, ressentant une satisfaction exaltée à l'idée de gagner cet argent seul, sans l'aide de quiconque. Pourquoi était-il aussi susceptible, écorché vif ?

Une anecdote lui revint. Elle était alors particulièrement démunie. Elle avait fait la connaissance d'un homme d'un certain âge qu'elle ne laissait pas indifférent. Celui-ci lui avait proposé une somme assez coquette, qu'elle avait refusée sans hésiter, en expliquant qu'elle n'avait pas pour habitude d'accepter qu'on lui offre de l'argent.

— Je ne vous comprends pas, avait répliqué l'homme. Et à vrai dire, je ne comprends pas pourquoi les gens font tant de chichis dès qu'il s'agit d'espèces sonnantes et trébuchantes ! Si je vous envoyais un bouquet

de fleurs de vingt livres, je suis sur que vous n'y verriez aucun geste déplacé. Pas plus que si je vous offrais un somptueux cadeau pour Noël. Mais que je vous propose du liquide pour régler votre note de dentiste, ou autre chose d'essentiel, et vous refusez à cause des convenances! Quelle différence y a-t-il entre quelques billets de banque et un flacon de parfum ?

Toria avait souri.

— Une jeune fille « comme il faut » n'accepte pas d'argent d'un homme. ;

— En principe mais pas en pratique. Personnellement, je trouve vulgaire qu'on accorde autant d'importance à l'argent, qu'on en ait ou pas. Si vous êtes convaincue, vous, que vous ne faites rien de mal en l'acceptant, pourquoi ne pas considérer cette offre comme une boîte de chocolats, par exemple?

Toria avait de nouveau refusé, gentiment quoique fermement. Mais les propos de cet homme lui étaient souvent revenus en mémoire par la suite, et elle avait fini par admettre qu'ils n'étaient pas dénués de bon sens. Elle était allée jusqu'à reprocher à Michael de se rendre la vie infernale, et ce, uniquement parce qu'il était pauvre.

Comment se conduirait-il à présent, avec une somme confortable sur son compte en banque? Changerait-il ? Peut-être allait-il se mettre à grossir. Peut-être allait-il devenir suffisant et insensible, puisque la pauvreté et l'échec cesseraient de l'obséder.

Elle sourit à cette pensée et, sans même s'en apercevoir, sombra dans le sommeil.

Elle rêva qu'elle remontait l'allée centrale de l'église en robe de mariée. Elle levait la tête et voyait l'évêque qui l'attendait devant l'autel. Ce n'était autre que Michael. Un Michael décoiffé, sale, qui hurlait qu'elle arrivait trop tard, trop tard pour se marier.

Elle se réveilla en sursaut, glacée. Charles s'était assoupi sur le siège voisin. Il dormait apparemment d'un sommeil serein. Elle l'étudia pendant un instant, remarquant pour la première fois qu'il était fort bel homme. Il n'avait certes pas la superbe de Michael mais ne manquait pas de charme, avec ses traits virils et bien dessinés. On devinait sa force et la finesse de son esprit. N'était-il pas le plus jeune commandant de la R.A.F. ? Lui aussi consacrait le plus clair de son temps à la recherche en matière d'inventions, mais à l'inverse de Michael, ses travaux étaient tous couronnés de succès. Pourtant il

n'était pas homme à étaler son savoir. Il se montrait même si discret sur ses activités qu'on en oubliait le plus souvent qu'il occupait un poste important au ministère de l'Aviation.

« Il est très bien », songea la jeune femme, se remémorant le petit visage sérieux d'Olga lorsqu'elle avait prononcé ces mots.

Les enfants savaient qu'elle serait en sécurité avec Charles. Et une question se fit jour dans son esprit: en sécurité vis-a-vis de quoi? De quoi la protégerait son mari ?

Des difficultés matérielles quotidiennes qui, jusque—la, ne lui avaient jamais paru très pesantes..., ou de Michael? Comment pouvait-on souhaiter se tenir à l'abri de l'être aimé?

Toria frissonna sous son manteau de fourrure. La fatigue accentuait cette sensation de froid qui la pénétrait jusqu'aux os. Le souvenir de Michael allait-il la persécuter durant tout son voyage de noces? Cesserait-il jamais de l'obséder? Était-elle condamnée à vivre avec ce poids permanent sur le cœur?

Charles ouvrit les yeux et étouffa un bâillement.

— Je me suis endormi, dit-il en regardant sa montre. Nous ne devrions plus tarder à arriver.

Toria regarda par le hublot. La Méditerranée s'étendait au-dessous d'eux, tel un superbe tapis d'un bleu profond strié de blanc. Le crépuscule enveloppait la côte qui, pareille à une guirlande, s'illuminait par intermittence.

— Le vent nous a été favorable. Nous aurons même quelques minutes d'avance sur l'horaire prévu.

Toria lui sourit, ne trouvant pas la force de hausser la voix pour lui répondre.

Charles se pencha sur elle et boucla sa ceinture de sécurité. Elle sentit la discrète odeur de lavande qui émanait de lui. Un parfum familier, réconfortant.

L'avion avait amorcé sa descente. Un peu plus tard, il tressautait sur la piste et roulait jusqu'à l'aérogare. Une voiture les y attendait. Après avoir chargé les bagages dans le coffre, le chauffeur les conduisit à travers les rues encombrées de Nice, puis s'engagea sur la route qui

longeait la cote jusqu'à Monte—Carlo.

— Vous devez être épuisée, observa Charles, mais je me réjouis que nous ayons eu beau temps pour le voyage.

— Je ne suis jamais malade en avion.

— Vous avez de la chance. On m'a dit que c'était l'une des sensations les plus épouvantables que l'on puisse éprouver.

— Je ne souffre pas non plus du mal de mer.

Tout en bavardant, Toria était saisie par l'incongruité de cette conversation entre deux personnes en lune de miel. Elle ne se serait pas adressée autrement à Charles si elle l'avait rencontré dans le train. Pourquoi ce ton guindé? Elle fut sur le point de lui poser abruptement la question, puis se contint, incapable de formuler sa pensée.

Au fond d'elle-même sourdait une crainte qu'elle feignait d'ignorer, devinant qu'elle allait bientôt se concrétiser. Tôt ou tard, Charles l'interrogerait sur la nature de ses relations avec Michael...

Chapitre 6 :

La suite qui leur avait été réservée à *l'hôtel de Paris* était somptueusement fleurie.

De superbes bouquets odorants trônaient sur tous les meubles bas.

— Oh! c'est magnifique! s'exclama Toria.

Le groom qui les avait conduits à leur porte eut un sourire réjoui.

— Nous avons fait de notre mieux pour suivre les instructions de Monsieur, dit—il en inclinant cérémonieusement la tête.

Toria se tourna vers Charles,

— C'est donc vous qui avez commandé toutes ces fleurs ? Comme c'est gentil!

Il ne lui rendit pas son sourire et elle eut l'impression qu'il évitait son regard. Elle traversa le petit salon et sortit sur le balcon qui surplombait les jardins de l'établissement, au bout desquels se devinait

la mer. Toria resta un instant à admirer le port illuminé, dominé par le rocher de Monaco. L'air frais de la nuit embaumait le mimosa.

— C'est si beau...

Sans même s'en apercevoir, elle avait parlé à voix haute. Elle regarda autour d'elle et constata qu'elle était seule. Pourquoi Charles mettait-il autant de temps à la rejoindre ? C'est alors qu'elle entendit le déclic d'une poignée de porte, puis la voix du groom arriva jusqu'à elle.

— ... une chance que cette chambre soit libre, monsieur. Vous ne nous aviez pas précisé qu'il vous faudrait deux appartements.

Voilà pourquoi Charles tardait ! Elle se pencha et vit les deux hommes passer une porte de communication avec le salon. Elle resserra son manteau autour d'elle, soudain secouée de frissons.

Les porteurs arrivèrent avec les bagages, et Charles leur indiqua, dans un français parfait, où poser les valises. Quelques minutes plus tard les hommes disparaissaient après l'avoir remercié chaleureusement, ce qui signifiait qu'ils avaient eu droit à un généreux pourboire.

Elle était seule avec son mari, à présent. Pétrifiée, Toria ne pouvait que regarder fixement ses bagages bien alignés le long du mur. Les battements de son cœur s'accéléraient quand Charles s'approcha.

— Vous devez être affamée — en tout cas je le suis, moi ! Je propose que nous nous rafraîchissions avant de descendre dîner à la salle à manger de l'hôtel.

Il s'était adressé à elle sur un ton affable et Toria sentit sa tension se dissiper.

— Je prendrais un bain avec un immense plaisir, répondit-elle. Mais je crains de ne pas être prête aussi vite que vous le souhaiteriez, car il me faudra un certain temps pour défaire mes valises.

— Appelez une femme de chambre. Elle s'en chargera.

— Je n'y avais pas pensé.

— Laissez-moi m'en occuper.

Ce qu'il fit, avant de se retirer dans sa chambre. Toria regarda la porte se fermer, se remémorant ses précédents voyages en France ou ailleurs. Jamais elle n'avait connu le privilège de dépenser sans

compter. Elle calculait toujours le prix des repas, des hôtels de seconde catégorie, des transports. Et jamais elle n'avait fait appel à une femme de chambre pour se faire aider et ranger ses vêtements, car elle était bien incapable de lui donner un pourboire digne de ce nom.

Elle ôta son manteau. A cet instant, la lumière de la lampe fit miroiter son anneau de platine. Quelle était la signification de cette alliance à ses yeux? Elle ne gardait qu'un souvenir confus de la cérémonie qui s'était déroulée à l'église, comme si celle-ci avait eu lieu des années plus tôt.

Elle avait vécu l'événement comme en rêve. Elle s'était comportée comme un automate, bougeant et agissant comme une poupée mécanique, alors que ses pensées étaient ailleurs.

Le retour au château, l'apparition de Michael...

Elle revoyait distinctement sa silhouette s'encadrer dans l'embrasement de la porte.

Toria tressaillit et baissa les paupières, essayant de chasser cette vision de son esprit, d'oublier les mots fatidiques qui avaient jailli de sa bouche. Des mots révélateurs qui avaient levé le voile sur leur secret récent. Si seulement elle ne s'était pas sentie aussi lasse, elle aurait pu aborder elle-même ce sujet, en parler tranquillement avec Charles, en inventant quelque mensonge. Alléguer, par exemple, qu'elle avait fait allusion à une autre personne que, par respect pour elle, elle ne voulait pas nommer.

Mais son cerveau refusait de fonctionner. Il lui était impossible de réfléchir, d'élaborer le moindre semblant de plan, de rassembler ses pensées de façon cohérente. Le désarroi la paralysait.

Elle ne parvint à se détendre que lorsqu'elle s'immergea dans l'eau mousseuse de son bain qui fleurait bon le gardénia. Elle comprit soudain pourquoi certaines personnes se donnaient la mort dans leur bain. Une langueur l'envahissait, elle se détachait des choses de ce monde, ce n'était peut-être qu'un avant-goût de l'au-delà.

Elle s'imaginait, s'ouvrant les veines, puis... Elle se redressa brusquement, se reprochant ses idées morbides.

— Je ne vais pas mourir, dit—elle à voix haute. Je vais vivre et être heureuse. Il faut que je sois heureuse!

Elle s'était exprimée sur un ton de défi, mais l'écho que lui

renvoyèrent les murs de la salle de bains était faible et apeuré. Elle sortit prestement du bain et s'enveloppa dans une grande serviette—éponge. Par ces gestes énergiques, elle essayait de redonner vie à son corps et à son esprit épuisés. Résolument, elle écarta l'image de Michael de ses pensées. Si elle s'obstinait à se remémorer les événements survenus au cours de cette journée, elle finirait par devenir folle!

Lorsqu'elle fut habillée, elle tourna lentement sur elle-même, se contemplant dans la psyché. Elle devait oublier Michael, du moins pendant quelques heures. Cette nuit était leur nuit de noces, à Charles et à elle. Elle ferait tout pour que ce dernier ne souffre pas à cause de Michael. Elle souffrait déjà bien assez elle-même... Une douleur poignante, qui l'oppressait chaque fois que la vision du beau visage torture s'imposait à elle.

Charles l'avait épousée parce qu'il l'aimait. Il lui demandait peu en échange, et ce peu, il fallait qu'elle soit en mesure de le lui donner.

— Je le rendrai heureux! chuchota—t-elle en serrant les poings.

Elle éprouvait une certaine satisfaction à se savoir belle. Du moins Charles pouvait

—il s'enorgueillir de son épouse. La robe de taffetas bleu-gris qu'elle portait ce soir lui allait à ravir. Sa ligne très féminine accentuait le charme de sa silhouette gracile.

Elle se frictionna les joues pour se donner des couleurs et, après une profonde inspiration, se résolut à passer au salon.

Charles l'y attendait. Assis dans un fauteuil de velours crème, il lisait le journal. Il se leva dès qu'elle apparut.

— Vous avez été très rapide, s'étonna—t-il.

— Et vous, êtes—vous toujours aussi patient ? s'enquit-elle avec un sourire. La plupart des hommes perdent leur calme au bout de quelques minutes d'attente.

Surtout avant un repas!

— Tout dépend qui l'on attend.

La jeune femme baissa les yeux, soudain intimidée. Comme elle remettait en place d'un geste nerveux les plis de son ample jupe,

Charles la félicita sur sa tenue.

— Je suis ravie qu'elle vous plaise. Du moins ces fastidieuses séances d'essayage n'auront-elles pas été inutiles.

— Venez, allons éblouir le public de la salle à manger!

Il ouvrit la porte et s'écarta pour la laisser passer.

Toria était déjà venue à Monte—Carlo, mais n'avait jamais séjourné à *l'hôtel de Paris*. L'immense salle à manger aux plafonds soulignés de moulures dorées, aux tentures de satin jaune, la surprit tout autant qu'elle l'amusa. Les toiles de couleurs vives qui ornaient les murs accentuaient l'aspect baroque de la pièce.

— La décoration est parfaitement adaptée au lieu! s'exclama-t-elle. Monte—Carlo est si rococo, avec son casino pareil à un gâteau de mariage, ses jardins si bien entretenus...

— Je ne suis pas sur d'être un fervent admirateur du genre, déclara Charles tout en ouvrant la carte que le serveur venait de lui apporter.

Toria regarda autour d'elle. Michael adorerait cet endroit, elle en était certaine. Il aimait les décors chargés, les soies, les dentelles, les strass. Une façon comme une autre de se rebeller contre la pauvreté!

— J'aimerais que tout soit bizarre, lui avait-il dit un jour. Que le monde entier soit un hymne à la beauté et au fantastique. Que les tables soient couvertes de porcelaine fine, de vermeil et d'orchidées! Que les maisons regorgent de statues en marbre, de miroirs dorés à la feuille, de peintures flamboyantes. Que les femmes soient parées de plumes et de bijoux!

Toria avait ri aux éclats en entendant cette description, comprenant que, par cette débauche d'idées extravagantes, Michael se consolait de ne pas vivre dans l'opulence.

Et de fait, la salle à manger ne manquerait pas de lui plaire. Balayant la pièce du regard, Toria avait reconnu certains dîneurs et, avec un petit sourire, avait constaté qu'ils étaient à merveille adaptés au cadre. Près de la porte était installée, la comtesse Yvonne de Farlante qui, des années auparavant, était considérée comme l'une des dix plus belles femmes du monde. Aujourd'hui âgée de soixante-dix ans, elle avait bien du mal à se résigner au rôle que lui infligeait la vieillesse.

Jeune fille, elle avait épousé un duc qu'elle n'avait guère tardé à

quitter car, disait-elle, il était « ennuyeux à mourir » ! Elle avait vécu entourée d'amants. Ceux-ci se faisant de plus en plus rares avec l'âge, elle avait depuis quelque temps recours à la compagnie de gigolos.

Elle était vive, spirituelle, et exerçait toujours sur son entourage une indéniable fascination. Ce soir—la elle dînait seule, vêtue néanmoins d'une superbe toilette de crêpe noire. Elle portait une parure de perles fines qui, a en croire la rumeur, lui aurait été offerte par un grand-duc de Russie. Monte—Carlo représentait un lieu de villégiature idéal pour la comtesse.

Non loin de là était assis un contemporain d'Yvonne de Farlante, qui lui aussi avait mené une vie « agitée ». C'était l'un des derniers héritiers d'une célèbre famille de financiers. Il avait à présent l'étrange apparence d'une tortue, perdu qu'il était dans un costume trop grand pour son corps décharné. Il avait lui aussi joui d'une réputation de séducteur invétéré, et avait tenu dans ses bras des femmes superbes que beaucoup lui enviaient.

Aujourd'hui, il ne se déplaçait plus qu'en compagnie d'une dame de son âge, qu'il appelait « ma chère amie » depuis une trentaine d'années. Sa passion pour les femmes avait cédé la place à une passion non moins dévorante pour la nourriture. Non pas pour les mets gastronomiques relevant du grand art culinaire, mais pour des préparations riches en vitamines et sels minéraux qui, il en était convaincu, prolongeraient son existence. Son médecin et son diététicien l'accompagnaient dans tous ses voyages, l'aidant à conserver le dernier bien qu'il considérait désormais comme le plus précieux: la vie,

La comtesse et lui-même étaient quasiment les derniers survivants de l'aristocratie prestigieuse qui, à une autre époque, envahissait Monte—Carlo au printemps, en quête de divertissements.

— Y a—t-il des gens que vous connaissiez dans la salle ? demanda Charles.

Toria acquiesça. Elle avait en effet reconnu un certain nombre de visages dans la grande pièce bondée. Des personnes auxquelles elle ne portait pas une attention particulière, et qui ne l'aimaient pas davantage. Des relations qui, dès qu'elles l'auraient vue, se précipiteraient sur elle avec un enthousiasme feint, et la féliciteraient avec de stupides mimiques mondaines. On l'inviterait à prolonger la soirée, ce qui signifiait, en général, boire et jouer.

Comment Charles jugerait-il ces amis de parade qu'elle avait fréquentés durant ces dernières années, à Londres ou ailleurs, et qui faisaient partie du jet-set ? Elle ne connaissait que trop la réputation dont jouissaient ces personnages qui hantaient tous les coins à la mode. Toria devait toutefois admettre qu'ils avaient deux qualités incontestables : ils étaient drôles et généreux. Elle les comparait à des papillons qui ne pouvaient vivre qu'au soleil et qui disparaissaient aux premiers coups de vent. Ils avaient tous refait leur apparition à la fin de la guerre, toujours aussi gais, un peu plus vieux et un peu plus marqués, peut-être.

— Je ne comprends pas pourquoi ils s'obstinent à voyager ! s'était un jour exclamé quelqu'un, parlant de ces riches désœuvrés. Quelle que soit leur ville d'élection, ils se retrouvent toujours au bar du Ritz ou autre palace ! Pour peu qu'ils oublient de regarder par la fenêtre, ils ne remarquent même pas qu'ils ont changé de pays !

En dépit de leurs défauts, de cette insupportable superficialité qui les caractérisait, Toria ne pouvait s'empêcher de les aimer. Les hommes étaient charmants, séduisants, arborant les modèles dernier cri des couturiers en vogue. Ils fumaient le cigare, buvaient du champagne, conduisaient des cabriolets rutilants. Ils ne manquaient jamais d'argent, bien que nul ne sut d'où provenait exactement leur fortune.

Les femmes étaient ravissantes, indéniablement, Elles portaient des toilettes griffées et des bijoux achetés rue de la Paix. Elles ne tenaient pas des propos brillant par leur intelligence, mais leur rire résonnait agréablement dans les boîtes de nuit, scandant les airs à la mode. Elles mettaient un point d'honneur à ne porter que les toutes dernières collections, tant et si bien que les autres femmes dans la salle paraissaient démodées !

— Qui connaissez-vous ? s'enquit Charles au moment où un serveur présentait à Toria un plateau avec un message.

Elle le lut avant de le tendre à Charles.

Quel bonheur de te voir ici, ma chérie ! Si nous nous retrouvions après dîner ? Il nous tarde d'en savoir davantage sur ton mariage...

Bébé.

— Avez-vous envie de vous joindre à eux ? demanda-t-elle à Charles. Il s'agit de la table de quatre, près de la fenêtre.

Charles lança un regard discret dans cette direction — les hommes

étaient bronzés, élégants; les femmes blondes, parées de bijoux.

— Je pensais que vous seriez peut-être fatiguée ce soir. Mais si vous y tenez, cela ne me gêne pas.

Toria secoua la tête.

— Je suis bien trop lasse pour prolonger cette soirée au-delà d'une heure décente.

De toute façon, nous les reverrons demain, et tous les autres jours. Il nous sera même difficile de leur échapper!

Il haussa un sourcil.

— Pourquoi devrions-nous fréquenter ces gens si nous n'en avons pas envie ?...

— Vous ne connaissez pas Bébé ! Elle est terriblement têtue. Et vu que nous sommes devenus des célébrités, je serais surprise de la voir lâcher prise.

Charles la fixa, étonné.

— Vous voilà bien amère, soudain...

— Mais non! répliqua-t-elle avec un petit rire forcé. Je me moque un peu de nous, rien de plus.

Il eut une moue sceptique et hocha la tête.

— De toute façon, un autre mariage aussi «passionnant» que le notre aura certainement lieu dans une semaine de jours, et les gens oublieront jusqu'à notre existence.

— Je ne suis pas sûre que cela me plaise vraiment..., grimaça Toria.

Elle rédigea un mot à l'intention de Bébé, ou elle disait que Charles et elle venaient tout juste d'arriver, et qu'ils étaient trop fatigués pour sortir ce soir-là. Toria comptait sur sa compréhension et était sûre qu'elle ne leur en tiendrait pas rigueur. Elle chargea le serveur de porter le message à l'autre table.

Le serveur s'éclipsa et Toria se demanda si elle n'avait pas commis une erreur. La conversation avec Charles n'était pas des plus détendues. Elle avait l'impression que chaque réplique lui coûtait un effort

surhumain.

Charles avait commandé les meilleurs plats mais l'atmosphère à leur table n'était pas euphorique pour autant. Le temps s'écoulait sur un rythme incroyablement lent.

— Je me demande ce que font les jumelles ce soir! s'exclama-t-elle entre deux bouchées de langoustine.

— Elles sont sans doute au théâtre à l'heure qu'il est. J'avais réservé des places pour elles et Lettice, à l'Hippodrome, ou l'on donne paraît-il un spectacle très amusant.

Mon chauffeur devait les y conduire. Vous allez leur manquer...

— Je ne serai pas absente longtemps.

Charles l'examina avec attention avant de reprendre la parole.

— Il faudra que nous parlions sérieusement du cas des jumelles. Ne croyez-vous pas qu'il serait temps de les envoyer dans un bon établissement scolaire ou elles seraient correctement suivies, et ou elles pourraient de surcroît se faire de nouvelles amies ?

Toria avait froncé les sourcils en l'écoutant.

— Mais... elles sont si heureuses à la maison. Et il y a un professeur à la retraite qui leur donne tous les matins des cours au village. Une dame charmante.

— A mon avis, ce n'est pas la l'éducation idéale pour elles.

— Elles en savent à peu près autant que moi à leur âge.

— Je persiste à penser qu'elles seraient plus heureuses dans un lycée, insista-t-il.

D'autant plus que vous avez quitté le château et qu'il n'y a personne pour veiller sur elles.

— Il y a Lettice. Et je m'étais dit qu'elles pourraient venir vivre sous notre toit quand nous aurons décidé de l'endroit où nous habiterons.

— C'est déjà décidé. J'ai acheté une maison à Chesterfield Hill. Je souhaitais vous en faire la surprise à notre retour. J'aurais peut-être du vous consulter avant, mais il est trop tard désormais. C'est une petite maison, facile à gérer, mais trop exiguë pour que les jumelles s'y

installent avec nous. Bien sur nous les recevrons pendant les vacances, à Chesterfield Hill ou dans ma demeure du Worcestershire. Mais il me semble néanmoins qu'elles devraient être inscrites dans un établissement scolaire.

Toria sentit une bouffée de rage monter en elle. Pour la première fois depuis qu'elle connaissait Charles, elle avait l'impression qu'il s'immisçait dans ses affaires.

— J'y réfléchirai, rétorqua-t-elle un peu sèchement. Il m'a toujours appartenu de prendre ce genre de décision, puisque nous n'avons plus de mère.

— J'espère que dorénavant vous me permettrez de vous seconder dans cette tâche.

— Et pourquoi?

Elle s'en voulut aussitôt d'avoir posé cette question de façon aussi brutale.

— Parce que j'aime beaucoup les jumelles, répondit-il sans se départir de son calme, et que je serais très heureux de les voir nanties d'une bonne éducation. Elles ont besoin d'être armées pour l'avenir.

— Le foyer est de loin le meilleur endroit pour tous les enfants!

— Quand le père et la mère sont présents dans ledit foyer...

Toria se tut. Elle pensait à Mrs Hagar-Bassett et se demandait si Charles était au courant de son existence. Elle pensait également à Michael, à ses sautes d'humeur continuelles.

Toria était trop honnête pour prétendre qu'il s'agissait là d'un cadre idéal pour des fillettes de l'âge de Xandra et d'Olga. Charles avait peut-être raison. Puisqu'il les aiderait désormais à surmonter leurs problèmes financiers, pourquoi ne pas inscrire les jumelles dans une bonne école où elles auraient toutes les chances d'être heureuses ? Il lui serait pourtant insupportable de les perdre ! Elle éprouvait soudain des sentiments identiques à ceux d'une mère privée de ses enfants. Il lui faudrait endurer de longs mois sans les voir.

Elle ressentait déjà le vide que lui procurerait cette absence.

— J'ai horreur des lycées ! déclara-t-elle avec irritation.

— En avez—vous fréquenté beaucoup?

— Un seul, pendant six mois, et cela m'a suffi ! Il s'agissait pourtant d'un établissement jouissant d'une excellente réputation...

Il lui avait été si difficile et si pénible de quitter le château ! Pourtant, une fois arrivée dans ce collège renommé, elle s'était sentie bien. Elle avait trouvé plaisant d'avoir autant d'amies, autant d'occupations, de centres d'intérêt, de choses à raconter.

Non, décidément, elle ne regrettait pas cette expérience. Mais les jumelles étaient si petites ! Il lui semblait si cruel de les condamner à la discipline et à l'instruction durant les cinq années à venir.

— J'y réfléchirai, répéta-t—elle de mauvaise grâce.

Elle en voulait à Charles d'avoir abordé ce sujet, ce soir précisément !

Inconscient d'avoir suscité sa mauvaise humeur, celui—ci poursuivit :

— Je suis certain que cela leur sera bénéfique. (Apparemment, il considérait que l'affaire était classée.) Puisque nous avons fini de dîner, ajouta-t—il, que diriez—vous d'une petite promenade jusqu'au casino ?

Elle acquiesça et il se leva, l'aidant galamment à quitter la table. Bon nombre de gens avaient déserté la salle à manger, mais il leur fallut néanmoins un certain temps pour gagner la sortie, car Toria connaissait plusieurs de ces dîneurs tardifs, et il lui fallut affronter les « ma chérie, tu ne nous présentes pas ton mari ? »...

Charles se montra aussi courtois que distant, remarqua—t—elle. Quant à elle, tout en sachant qu'aucun des compliments qu'elle recevait n'était sincère, elle se laissa emporter par ce tourbillon de volubilité avec une aisance qui la surprit elle-même.

Cet univers frivole lui était si familier qu'elle n'avait aucune difficulté à y jouer son rôle — sans oublier toutefois qu'il s'agissait d'un rôle.

Charles la voyait pour la première fois évoluer dans ce milieu. Jusque-là, leurs rencontres s'étaient presque toujours déroulées au château, où elle était elle—même, simple et naturelle, mais était-elle bien elle—même ? Qui était cette créature sophistiquée qui babillait, riait et appelait tout le monde « mon cœur » ?

Toria n'avait jamais pensé se livrer à de telles effusions mondaines en

présence de Charles. Avec Michael, elle restait sur ses gardes car il n'hésitait pas à se moquer d'elle dès qu'elle commençait à papillonner. Elle s'apercevait soudain que seul le regard de Michael comptait pour elle. Qu'elle n'avait aucun scrupule, aucune gêne à folâtrer sous les yeux de Charles.

Ils échappèrent enfin à leurs « obligations sociales », et traversèrent le hall à colonnades de marbre blanc, avant de rejoindre le casino. Toria resserra sa cape de velours autour de ses épaules pour affronter la fraîcheur de la nuit.

— Nous ne sommes pas obligés de sortir, insista Charles. Il y a un passage qui mène directement de l'hôtel au casino. Mais j'avoue que j'apprécierais une bouffée d'air marin avant de m'enfermer dans une autre salle enfumée. Cela vous ennuie-t-il ?

— Au contraire.

Comme ils gravissaient les marches du casino, elle se demanda quelles étaient les pensées qui occupaient l'esprit de Charles en cet instant. Ils traversèrent une enfilade de grandes salles éclairées par des lustres en cristal et des chandeliers en argent. La voix des croupiers résonnait, monotone, couvrant le murmure des spectateurs qui fixaient tour à tour le tapis et les joueurs au visage tendu.

— Allons dans le « salon privé », suggéra Charles.

Ils se frayèrent un chemin dans l'assistance et goûtèrent enfin au calme du salon privé, de dimensions plus réduites. Plusieurs groupes étaient réunis autour de tables où l'on jouait au chemin de fer, au trente et quarante ou à la roulette.

— Désirez-vous jouer ? s'enquit Charles auprès de la jeune femme.

— Je tenterais volontiers ma chance.

Il échangea quelques billets contre deux cents francs en jetons, et remit la pile à Toria. Celle-ci se dirigea vers une table de roulette et misa sur le numéro dix—sept.

Au moment où elle posait son jeton, elle se souvint que c'était le chiffre porte-bonheur de Michael.

— Si quelque chose doit se passer, ce sera sur le numéro dix-sept!

Combien de fois l'avait—elle entendu affirmer cela avec emphase! Et elle se moquait de lui et de ses superstitions. Il aurait tant aimé être ce soir au casino de Monte-Carlo.

Il adorait jouer. Il était capable de miser jusqu'à son dernier sou sur un cheval, persuadé qu'il l'emporterait. Et il entrait dans des colères folles si l'animal arrivait bon dernier, ce qui était presque toujours le cas.

Toria l'avait réprimandé plus d'une fois parce qu'il dépensait le peu d'argent qu'il possédait dans des jeux de hasard. Et elle riait de lui chaque fois qu'elle le voyait remplir les feuilles de loto sportif.

— Tu es comme les employés ! s'exclamait—elle. Tu t'imagines qu'un jour tu gagneras le gros lot et que tu pourras « prendre ta retraite »!

— Je gagnerai en effet, mais je ne prendrai pas ma retraite. Attends et tu verras...

Elle avait vu... Il se trouvait aujourd'hui à la tête d'une petite fortune, et elle n'était pas là pour savoir ce qu'il comptait en faire.

— Zéro!

La voix du croupier avait troué le silence, cinglante. Toria se dirigea vers une autre table, puis une autre encore. Bientôt, il ne lui resta plus un seul jeton. Elle se tourna et vit Charles, à un mètre d'elle.

— Avez-vous gagné?

Elle secoua la tête.

— Et vous ?

Il tira quelques jetons de sa poche.

— Un peu, répondit-il. Je ne suis pas trop malchanceux, en général.

— C'est étrange, murmura—t-elle, songeuse. Je ne vous aurais pas cru adepte des jeux de hasard.

— Je ne le suis pas. Ce qui explique sans doute que la chance daigne me sourire.

— Je n'en peux plus! lança-t-elle alors brusquement. Pensez-vous qu'il soit trop tôt pour nous retirer ?

Il leva les yeux vers la grande horloge murale en acajou.

— Minuit... Un peu tôt, certes, pour Monte-Carlo, mais pas pour des gens qui ont eu une journée aussi chargée que la notre.

Ils firent le chemin inverse en silence, et sortirent du casino. Sur le perron, Toria s'arrêta pour admirer les jardins doucement éclairés qui s'étendaient à ses pieds. Les parterres de fleurs colorés simulaient les motifs d'un tapis persan. Les feuilles dentelées des palmiers se découpaient sur le ciel étoilé, et les statues de l'hôtel de Paris, blanches déesses de marbre, prenaient un aspect irréel dans la quiétude de la nuit. On avait l'impression que le rideau était sur le point de se lever, la pièce allait commencer.

— Monte—Carlo ressemble à un décor de théâtre, murmura-t—elle.

— Pour quel genre de spectacle?

— Pour...

Elle se tut, s'apercevant qu'elle avait été sur le point de répondre: « Pour une histoire d'amour. »

— ... des pièces du siècle dernier, dit-elle, espérant qu'il n'avait pas perçu son hésitation.

L'ascenseur les conduisit à leur étage. La, Charles ouvrit la porte de la suite et s'écarta pour laisser passer sa compagne. Celle-ci alluma aussitôt le salon et, pour cacher sa gêne, enfouit son visage dans un bouquet de roses thé.

— Elles sentent si bon, dit-elle d'une voix mal assurée.

Comme Charles gardait le silence, elle se vit forcée de le regarder. Les mains enfoncées dans les poches de son veston, il la fixait.

— Êtes-vous trop fatiguée pour que... nous bavardions un peu ? s'enquit-il.

Elle passa la langue sur ses lèvres sèches et s'empressa de répondre:

— Oh, oui! Ne pourrions-nous attendre demain ?

Elle s'était efforcée de garder un ton léger, mais sentait son cœur cogner contre sa poitrine.

— Tout dépend de vous. Comme vous vous en doutez, je souhaiterais

vous poser quelques questions au sujet de votre cousin Michael.

Toria s'adossa au mur, craignant que ses jambes ne refusent de la porter plus longtemps. Elle se laissa enfin tomber sur le sofa et sa jupe s'étala en corolle autour d'elle.

— Que désirez—vous savoir sur Michael ? souffla-t-elle.

— Vous êtes amoureuse de lui.

Il ne s'était pas exprimé sur un mode interrogatif mais affirmatif. Et ce coup, qu'elle attendait pourtant depuis le début de la soirée, l'atteignit de plein fouet. Pétrifiée sur le canapé, elle ne recouvra l'usage de la parole qu'au bout de quelques secondes.

— Que voulez-vous dire? s'entendit—elle demander.

— Vous m'avez parfaitement compris. Je me doutais que vous n'étiez pas amoureuse de moi, mais jusqu'à ce jour, j'ignorais que vous en aimiez un autre.

— Vous ne m'avez rien demandé! répliqua-t-elle sur un ton de défi.

— L'idée que vous puissiez m'épouser en étant éprise d'un autre homme ne m'avait pas effleuré, je l'avoue...

— Je l'ai fait pour des raisons précises.

— L'argent, j'imagine !

Elle sursauta, saisie par l'amertume que trahissait cette phrase brève.

— Certainement pas! se récria-t—elle.

— Excusez—moi. Dans ce cas, auriez-vous la gentillesse de m'exposer ces « raisons

»?

Toria croisa les mains d'un geste nerveux.

Cette explication s'avérait bien plus éprouvante qu'elle ne l'avait craint. Elle baissa les paupières, essayant de rassembler ses pensées, de se rappeler les arguments qu'elle avait échafaudés pour se tirer de cette situation. Mais son esprit restait désespérément vide.

Charles fit quelques pas dans la pièce.

— Si vous acceptiez de vous confier à moi, je pourrais peut-être vous aider...

— Comme je vous l'ai dit, l'argent n'était pas en jeu dans cette affaire, répondit—elle enfin, s'armant de courage. Il y avait... d'autres motifs. Je tenais à m'éloigner de Michael.

— Il faut croire qu'il avait eu la même idée que vous, peu de temps auparavant.

— Il a quitté le château sans me prévenir.

— Et s'il était revenu la veille de notre mariage, m'auriez—vous épousé tout de même?

Toria marqua une longue pause.

— Je l'ignore, Charles. Je vous jure que je ne vous mens pas en affirmant cela.

— Vous avez insisté pour que notre mariage ait lieu le plus vite possible. Si vous n'aviez pas été aussi pressée, vous seriez aujourd'hui en mesure d'épouser Michael, puisqu'il a désormais redressé sa situation financière...

La jeune femme bondit sur ses pieds.

— Pourquoi remuer les cendres du passé ? Ne sommes-nous pas unis l'un à l'autre

« pour le meilleur et pour le pire » ?

— Je voudrais savoir) quoi m'en tenir...

— Vous êtes mon mari, Charles, répliqua-t—elle d'une voix suraiguë.

Il eut un rire sans joie.

— En effet ! Mais je ne trouve pas très agréable de découvrir le soir de mes nocces que ma femme est amoureuse d'un autre.

— Qu'est—ce qui vous permet d'en être si sur?

— Vous oubliez que j'étais présent quand Michael a fait son apparition dans le salon.

Votre réaction restera à jamais gravée dans ma mémoire. Il me semble encore vous entendre...

— Moi aussi, chuchota-t-elle, comme si elle se parlait à elle-même. Je... n'ai pas réussi à me maîtriser.

— C'est le moins qu'on puisse dire. Mais, comme vous vous en doutez, je n'apprécie guère d'être trompé.

— Je ne vous ai pas trompé ! Vous m'avez demandée en mariage, et j'ai accepté. Pas une seule fois vous n'avez cherché à savoir si je vous aimais, ou si j'en aimais un autre.

— Vous avez raison, admit-il avec un soupir. Je vous considérais comme une femme trop intègre pour donner votre main à un homme sans avoir la certitude que votre cœur suivrait... (Il sourit, mais sa bouche garda un pli dur et cynique.) On se croirait dans un roman victorien, n'est-ce pas ? Sans doute suis-je un peu stupide et démodé ! Tout à l'heure, quand je vous écoutais parler avec ces gens dans la salle à manger, je me disais que je ne vous connaissais pas, pas plus que je ne connaissais le monde dans lequel vous avez vécu jusqu'ici.

— Je suis désolée, Charles.

— Il n'y a pas de quoi ! Je me suis comporté comme un imbécile. Comme bon nombre d'hommes avant moi, je le crains...

Elle leva les yeux vers lui.

— Ne m'en veuillez pas, s'il vous plaît. Vous avez été merveilleux, d'une gentillesse extrême. Je vous aime beaucoup, j'ai confiance en vous, je me sens en sécurité avec vous, mais... je n'y peux rien, je ne suis pas amoureuse de vous.

— L'êtes-vous de votre cousin Michael ? insista-t-il, comme s'il tenait à l'entendre de sa bouche.

— Probablement. Mais à quoi bon nous torturer en ressassant cela ? Pourquoi ne pas cesser d'y penser ?

— Croyez-vous que ce soit possible ?...

Elle aurait tant voulu être capable de mentir en cet instant, affirmer que c'était possible ! Mais elle ne trouvait pas en elle la force de feindre, de simuler l'optimisme ou la confiance. Et il y avait quelque

chose en Charles qui l'empêchait d'avoir recours à ce subterfuge. Elle ne répondit pas et, au bout d'un long moment, il écarta les bras en un geste fataliste.

— Vous voyez! Qu'allons-nous faire, à présent ?

— Rien! rétorqua-t-elle en redressant le menton.

Sans sourciller, Charles alla se planter devant la fenêtre. Toria ne parvenait pas à détacher son regard de ces épaules larges, de ce dos droit, de ce maintien sévère. Il restait immobile et son silence parut bientôt insupportable à la jeune femme.

— Charles! dit-elle, presque dans un cri.

Comme il ne bougeait toujours pas, elle reprit:

— Charles, je... je regrette que nous nous trouvions dans cette impasse, mais je suis...

je suis votre femme, conclut-elle, sincère.

Cette formule ne lui semblait pas la plus appropriée, mais elle n'en avait trouvé nulle autre susceptible de traduire sa pensée. Elle essayait de lui expliquer qu'elle était prête, de son côté, à tenter l'aventure.

Un long silence fit écho à cette déclaration maladroite. Quand Charles se tourna enfin vers elle, elle fut surprise par la fixité de ses traits, par la colère dans ses yeux.

— Comment pouvez-vous croire que ce que vous avez à me donner me suffit ?

lança—t-il d'un ton tranchant.

Puis il tourna les talons et passa dans sa chambre. Mais il ne claqua pas la porte derrière lui. Il la referma d'un geste calme, et elle y vit quelque chose d'irrévocable qui la glaça d'effroi.

Après une nuit agitée passée à se reprocher son attitude, Toria se réveilla d'une humeur très différente. Son sommeil avait été peuplé de cauchemars qui n'étaient que trop révélateurs de son état d'esprit. Elle avait honte d'elle-même, honte d'infliger un tel traitement à Charles. Et elle en voulait à Michael sans qui tout aurait été si simple.

Elle se sentait engluée dans cette situation inextricable. Ce qui lui

avait semblé être la seule solution possible pesait désormais sur leurs vies à tous les trois.

Elle avait commis un acte de pure folie en épousant Charles. Et elle n'avait rien résolu. L'avenir de Michael ne lui paraissait pas plus souriant que le sien. Son cousin aurait pu tirer un bénéfice de ce « sacrifice », assure de ne pas perdre le toit sous lequel il avait vécu depuis la mort de ses parents. Mais à présent, Michael était riche, et il pouvait habiter ou bon lui semblait, faire ce dont il avait envie. Ce mariage n'avait servi qu'à les rendre malheureux, Charles et elle.

Ce dernier s'était conduit de manière irréprochable. Il l'avait épousée, croyant en sa sincérité, sinon en son amour. Elle seule était responsable de ce qu'il considérait comme une imposture. Tout au long de ces longues heures de la nuit, elle s'était considérée comme un être méprisable. Puis le soleil filtrant à travers les stores l'avait tirée de cet état de désespoir profond. Elle avait soulevé les paupières et avait résolu d'accueillir dignement cette journée radieuse, de se mettre à l'unisson avec le temps et la nature.

Elle se leva, poussa les volets et s'accouda au balcon, laissant les doux rayons du soleil lui caresser le visage, la réconforter, chasser sa tristesse. Ce fut son amour-propre qui vint à la rescousse, lui insufflant l'énergie et la vigueur dont elle avait besoin. D'instinct, elle se redressa, pointa le menton et aspira à pleins poumons l'air vivifiant de cette superbe matinée.

Après tout, qu'avait-elle à se reprocher? Elle n'avait pas menti à Charles. Il l'avait demandée en mariage et elle avait accepté. Jamais elle ne lui avait juré qu'il était l'homme de sa vie, son prince charmant. Libre à lui de se sentir blessé dans son orgueil, trompé. Il était peut-être considéré comme l'un des héros de la nation, mais elle-même n'avait rien d'une roturière! Elle était jeune, jolie et, par-dessus tout, animée d'une féroce envie de vivre. Pourquoi laisser le chagrin ternir une journée aussi radieuse ? Elle s'abrita les yeux derrière sa main et baissa le regard vers la mer, aussi bleue que la robe d'une madone dans la lumière aveuglante. Les coques des bateaux peintes de couleurs vives se balançaient lascivement sur les eaux irisées du port. L'herbe du jardin était encore couverte de rosée, et une délicieuse odeur de terre mouillée montait jusqu'à elle. Une légère brise faisait bruisser les palmiers...

Un sourire étira les lèvres de la jeune femme et elle regagna son lit, laissant la fenêtre ouverte. Comment diable pourrait-elle être malheureuse au milieu d'une telle explosion de gaieté?

Elle sonna pour le petit déjeuner et, calée contre ses oreillers moelleux, dégusta bientôt de délicieux croissants qui paraissaient tout juste sortis du four. Poussant des petits soupirs de contentement, elle goûta le café à l'arôme puissant, si différent de la boisson que l'on servait en Angleterre sous le même nom.

Puis elle se demanda ce que faisait Charles. Aucun bruit ne parvenait de sa chambre. Quand elle eut fini de se restaurer, elle fit couler un bain et resta longtemps à se prélasser dans l'eau tiède, essayant les différents flacons de sels disposés autour de la baignoire. Elle se sécha au soleil en chantonnant, et ouvrit les portes de son armoire.

Le climat du sud de la France lui était familier et elle savait que, quelle que soit l'apparente ardeur du soleil, le vent pouvait être frais en cette période de l'année. Elle inspecta les différentes tenues suspendues dans l'armoire par la femme de chambre, et opta pour une robe de jersey violette. Une fois prête, elle se regarda dans la glace avec une petite moue de satisfaction. Quoi qu'en pense Charles, elle avait tout à fait l'allure d'une jeune mariée! Sure d'elle, elle ouvrit la porte de sa chambre, convaincue de le trouver au salon. Mais la pièce était vide. La porte de sa chambre était entrouverte et, sans grand espoir, Toria appela. Personne ne répondit. Ses yeux furent alors attirés par une feuille de papier posée sur la table basse. Elle la prit et reconnut aussitôt l'écriture précise et racée de Charles.

Je sors. Je vous attendrai sur la terrasse vers 11 h 30, si cela vous convient.

La jeune femme lut et relut le message qu'il avait signé de son nom, et fronça le nez, contrariée. Quel ennui qu'il soit parti ainsi! Son comportement était ridicule.

Pourquoi n'avait-il pas frappé à la porte de sa chambre afin de la prévenir de ses projets pour la matinée? Agaçante, cette attitude égoïste la confinait dans le rôle d'une enfant punie.

Elle froissa le feuillet et le lança dans la corbeille à papiers. Il avait agi à sa guise, sans se soucier d'elle. Sans même chercher à savoir si elle n'était pas trop déprimée après leur conversation de la veille.

Si Toria n'avait jamais été amoureuse, elle avait en revanche toujours été entourée d'une cour de prétendants. Charles n'avait aucun point commun avec tous ces hommes. Il n'était pas loquace et s'était montré peu exigeant durant la brève période de leurs fiançailles. Cela ne signifiait pas pour autant qu'il fut différent en tout de ses congénères.

S'il l'aimait, il aurait du lui manifester de la sollicitude au lieu de ne s'intéresser qu'a ses propres sentiments. Par ailleurs, pourquoi accordait-il autant d'importance à Michael ? N'était-ce pas lui, Charles, qu'elle avait épousé ? Il pouvait à tout instant faire valoir ses prérogatives s'il le désirait!

Debout dans le petit salon, Toria se sentait de plus en plus irritée. A la place de Charles, elle aurait choisi de minimiser l'affaire. D'oublier l'existence de Michael.

Michael qui se retrouvait seul, lui, à présent. Au lieu de cela, Charles s'obstinait à dresser entre eux des barrières qui rendaient la situation plus complexe encore, et qu'il ne serait pas facile d'abattre par la suite.

La jeune femme haussa les épaules. Fort bien ! Libre à lui d'agir à sa guise, elle en ferait autant de son coté!

Toria était consciente de l'attrait qu'elle exerçait sur les hommes. Jusqu'à ce jour, elle avait vécu heureuse et insouciante, jouissant des attentions galantes de ses admirateurs. Pas une seule fois elle n'avait envisagé d'épouser l'un d'entre eux. Mais, curieusement — et cette bizarrerie ne la frappait que maintenant —, elle avait accepté la demande en mariage de Charles, tout en sachant qu'elle aimait Michael.

Son sens de la solidarité et sa générosité avaient pesé lourd dans cette décision.

Mais aujourd'hui, elle découvrait Charles sous un jour différent, défavorable, qui lui ôtait toute envie de jouer son rôle d'épouse. De lui donner, peu à peu, ce qu'il méritait.

Un dernier regard dans le miroir renforça encore son assurance, et c'est en confiance qu'elle descendit à la réception. Elle quitta l'hôtel, regardant autour d'elle, en quête de quelque chose ou de quelqu'un susceptibles de la distraire. Il n'était pas encore 11 h 30, et elle avait la ferme intention de faire attendre Charles.

Après avoir déambulé dans les jardins, admiré l'exubérance de la nature en cette saison, elle se résolut à s'éloigner de cet enclos sécurisant. Ses pas la guidèrent jusqu'au casino, dont elle tenait à admirer une fois de plus l'architecture particulière.

Elle ne se trouvait plus qu'à quelques mètres du bâtiment blanc quand elle s'entendit héler par son nom.

Elle se retourna et vit un homme installé à l'arrière d'une gigantesque Hispano-Suiza. Le véhicule s'immobilisa et l'homme en descendit, les bras tendus.

— Toria! Est-ce bien vous, mon ange?

Elle éclata de rire tandis qu'il l'embrassait avec effusion.

— Pour ma part, je ne suis pas surprise de vous trouver ici, Billy! Je parie que Monte-Carlo est votre lieu de résidence favori en cette saison.

— Je l'avoue. Mais je ne suis pas non plus étonné que vous ayez choisi d'y passer votre lune de miel... car je suis au courant de votre mariage, ma jolie! Grâce aux journaux, la nouvelle s'est répandue comme une traînée de poudre!

— Il paraît qu'on a beaucoup parlé de ce grand événement ! railla-t-elle avec une moue de coquetterie. :

Il rit de sa boutade et lui prit le bras.

— Venez, allons boire un verre pour fêter notre rencontre... et votre mariage. Mais, où est donc l'heureux homme ?

— Il fait une petite promenade matinale. Nous devons nous retrouver dans un moment. Pour l'instant, je suis seule.

— C'est ce que vous croyez ! Ne vous imaginez pas que j'envisage de vous abandonner comme ça, mon cœur!

Bras dessus, bras dessous, ils traversèrent la rue jusqu'au *Café de Paris* et s'installèrent à une table en plein soleil.

— Alors, racontez—moi tout! s'exclama Billy, après avoir commandé deux cocktails.

— Que pourrais-je vous raconter que vous n'avez déjà lu des dizaines de fois dans les journaux ? Quel insupportable battage autour d'une cérémonie aussi banale qu'un mariage! Parlez-moi plutôt de vous. Qu'avez-vous fait depuis que nous ne nous sommes vus?

Elle dévisageait son interlocuteur avec curiosité. Elle aurait tant aimé que celui—

ci, une fois dans sa vie, se défasse de ce voile de mystère qui l'enveloppait. Billy appartenait à cette race de personnages étranges

qui apparaissent comme par magie, en n'importe quel point du globe. Il connaissait tout le monde, semble-t-il, et ce

« tout le monde » n'incluait pas seulement les gens de la bonne société, mais aussi des financiers, des banquiers, des joueurs, et autres individus plus louches encore.

Lorsque Billy Grantly pénétrait dans le bar d'un grand hôtel, tout le monde s'empressait autour de lui et l'invitait à sa table. Pourtant, Toria en était convaincue, personne ne savait au juste qui il était, ni quelles étaient ses activités professionnelles, à l'exception des quelques détails anodins qu'il daignait fournir de temps en temps, pour alimenter la curiosité de ses admirateurs.

Pour commencer, personne ne connaissait sa véritable nationalité. D'aucuns affirmaient qu'il était Grec, d'autres Égyptien, d'autres encore, Arménien. Certains prétendaient même que Grantly n'était pas son véritable patronyme. Mais aucune des histoires concernant ses origines ne paraissait plausible, et le doute continuait de planer. D'où provenait l'argent qu'il dépensait sans compter ? C'était la une autre source de spéculations fantaisistes. Même les hommes d'affaires qui fréquentaient Billy étaient incapables de répondre à cette question. Il leur révélait quelquefois certaines de ses opérations, mais cela ne suffisait pas à expliquer qu'il loge en permanence dans les suites des grands hôtels, ni qu'il possède les voitures les plus luxueuses, ainsi qu'un grand yacht sur lequel il organisait des fêtes grandioses et mémorables. On le connaissait sous le sobriquet de « Billy l'Énigme ». Et en le regardant, Toria songea que cette aura énigmatique ne faisait qu'ajouter à son charme.

Il était séduisant, quoique d'une façon assez discrète. Il avait l'élégance sobre et raffinée d'un Anglais, mais en dépit de ses costumes et de sa façon parfaite de s'exprimer, une nuance imperceptible trahissait ses origines étrangères. Peut-être était

—ce l'éclat de l'émeraude montée sur or qu'il portait à l'auriculaire ? Ou la vivacité de ses yeux noirs ? Peut-être était-ce simplement leur instinct qui permettait aux Anglais d'affirmer qu'il n'était pas des leurs. Les Français se montraient tout aussi catégoriques, ne reconnaissant pas en Billy un authentique descendant des Gaulois. Et il en allait de même de toutes les personnes de diverses nationalités qu'il croisait sur son chemin.

Mais après tout, qu'importait ? Le charisme de Billy était si grand

qu'en quelques heures il devenait le roi du lieu où il se trouvait.

— J 'organise une « petite » fête ce soir, lança-t-il. J'espère que vous viendrez.

C'était une invitation à une soirée à coup sur gaie, drôle et très réussie. Il y aurait d'excellents vins, des mets raffinés, commandés par Billy le matin même. On bavarderait, on rirait, on danserait entre gens de bonne compagnie.

Quelle était la raison d'une telle munificence ? s'était souvent demandé Toria. Mais, comme toutes les autres questions qu'elle se posait au sujet de Billy, celle-ci restait sans réponse.

— J 'arrive tout juste de Scandinavie, lui dit—il alors.

— Vous « arrivez » toujours des coins les plus étranges de la terre ! plaisanta—t—

elle. Pourquoi la Scandinavie, cette fois?

— Et pourquoi pas ? Il faut bien passer l'hiver quelque part! J'étais en Californie à Noël, et je pensais ensuite descendre vers le Mexique, mais il m'a fallu rentrer plus tôt que prévu, à cause de mes affaires.

— Quelles affaires ? s'enquit la jeune femme, sachant pertinemment qu'il s'en tirerait par une pirouette.

Il poussa un profond soupir et répliqua d'un ton solennel:

— Ma chère, la situation économique mondiale n'est guère reluisante en ce moment.

Mais, évitons ces sujets aussi sévères que lugubres. Parlez-moi plutôt de votre mariage. Êtes-vous heureuse ?

— Voilà une question qu'on ne pose pas le lendemain de la cérémonie, Billy!

Il acquiesça avec une petite grimace.

— Vous avez raison. Dans ce cas, parlez-moi de votre mari. J 'imagine que vous avez choisi d'unir votre vie à un être exceptionnel. Il me tarde de le rencontrer.

— Ce qui signifie que vous ne le connaissez pas? fit—elle, simulant

l'étonnement. Je croyais pourtant que vous connaissiez tout le monde!

— Sauf lui ! Ce qui explique ma hâte de le rencontrer!

Toria pencha la tête, hésitante,

— Pour ne rien vous cacher, Billy, je ne suis pas sûre que vous vous entendriez à merveille, Charles et vous. Il a toujours mené une vie si raisonnable, si tranquille...

Billy fronça les sourcils.

— Voilà une description qui correspond bien peu à l'idée que je me suis faite de celui que l'on considère comme un héros national! Le plus jeune commandant de la R.A.F., de surcroît, doublé d'un brillant inventeur dont le ministère de l'Aviation apprécie le génie.

— Comment diable savez-vous tout cela ? s'exclama-t-elle. Vous disiez que vous ignoriez tout de lui!

— Je lis les journaux, mon ange! Et quand j'ai appris que la délicieuse Toria Gale se mariait, vous vous doutez bien que cela a piqué ma curiosité! Comment ne pas m'intéresser à celui que vous, l'une de mes plus précieuses amies, avez choisi ? Si vous voulez mon avis, Drayton a de la veine!

— Oh! Billy, quel flatteur vous faites!

— Mais sincère. Et maintenant, allons voir l'élu de votre cœur afin que je lui déclare toute l'admiration que j'ai pour vous deux. Si, après cela, il s'obstine à ne pas m'apprécier, je me résignerai. Je rejoindrai ma cabine et je pleurerai, voilà tout!

— Votre yacht est donc amarré dans le port ?

— Oui. J'y dors tous les soirs. Je préférerais loger à l'hôtel, mais je n'ai pas navigué depuis un certain temps et il faut bien que les hommes de l'équipage méritent leur salaire ! D'ailleurs, pourquoi n'en profiterions — nous pas pour faire une petite croisière ?

— Oh! quelle bonne idée!

— Fixons la date! D'autant plus que le temps est élément en ce moment. Avez-vous le pied marin? Je ne m'en souviens plus.

— Je crois, mais je ne vous cacherai pas que ma préférence va à une mer calme!

— Soit, répliqua-t-il en riant, nous consulterons donc les dieux dans les plus brefs délais. Il me tarde de montrer le yacht à votre mari. Je l'ai agrémenté de quelques gadgets de mon invention qui, je pense, devraient beaucoup l'intéresser.

Comme ils traversaient la terrasse, Toria s'avisa qu'elle n'avait jamais parlé avec Charles de ses activités professionnelles. Elle ignorait tout des inventions qu'il avait mises au point. Elle tenta sans succès de se remémorer certains articles de journaux parus avant leur mariage et se promit de remédier à cet état de choses dès qu'il condescendrait à se montrer de nouveau aimable avec elle.

Toujours escortée de Billy, Toria se dirigea vers *l'hôtel de Paris* où elle avait rendez-vous avec Charles. La terrasse de l'établissement était bondée. Les yeux plissés à cause du soleil, la jeune femme inspecta les différentes tables sans reconnaître la carrure puissante qui lui était désormais devenue familière. Puis un serveur s'écarta et elle vit enfin l'homme qui, depuis la veille, était son mari. Charles ne les aperçut que lorsqu'ils furent à deux pas de sa table, et la jeune femme ne fut pas sans remarquer le regard noir qu'il lança à son compagnon.

— Bonjour, Charles, fit-elle avec un sourire.

— Bonjour, Toria. Je commençais à m'inquiéter de votre retard...

— J'ai rencontré par hasard un vieil ami en sortant de l'hôtel. Je vous présente Billy Grantly. Billy, voici mon mari, Charles Drayton.

— Enchanté.

Charles se montra courtois, mais Toria devinait dans ses yeux qu'il était loin d'être

« enchanté ». Billy, lui, ne décela rien d'anormal dans cet accueil et s'installa sans cérémonie en face de Charles.

Ils passèrent la commande, et, quand Charles fit mine de régler le serveur, Billy protesta.

— Il n'en est pas question! Permettez-moi au moins de boire à votre santé, vu que je n'étais pas à votre mariage.

Il se tourna alors vers Toria.

— Que souhaiteriez-vous comme cadeau?

La jeune femme écarquilla les yeux.

— Je sais ce que je ne veux pas, mais il me serait très difficile de citer une seule chose au monde dont j'aie envie.

— Ce qui prouve que vous êtes comblée ! Mais nous nous connaissons depuis longtemps maintenant, Toria, et j'aimerais vous offrir un beau cadeau pour célébrer l'événement. Je passerai demain matin chez *Cartier* et j'essaierai de trouver quelque chose d'aussi beau que vos yeux — ce qui ne sera pas facile ! Si toutefois votre mari accepte qu'un vieil ami vous fasse un cadeau...

Il arborait un petit sourire comme s'il cherchait à insinuer qu'ils avaient un jour été très proches. Mais la jeune femme n'était pas disposée à entrer dans le jeu.

— Ce sera le premier présent que je recevrai de vous ! s'exclama-t-elle. Un jour, à Noël, vous m'avez promis de m'envoyer un présent... Que j'attends toujours !

Pour la première fois depuis qu'elle le connaissait, Billy parut gêné, ce qui l'amusa.

— Il faudra que... je réprimande ma secrétaire, bredouilla-t-il enfin.

La jeune femme éclata de rire.

— Ne vous inquiétez pas, je n'ai jamais considéré cette promesse comme un dû ! Ce soir-la le champagne coulait à flots, et si je me souviens bien, vous avez dit la même chose à cinq ou six personnes qui, comme moi, attendent toujours le cadeau en question !

Billy se tourna vers Charles.

— Comment se tire-t-on d'une situation aussi embarrassante ? gémit-il.

— Aucune idée, répondit celui-ci, laconique.

— Je suppose que cela ne vous est jamais arrivé... Mais parlons de choses plus sérieuses. Je tiens à vous féliciter pour votre dernière trouvaille. Ce réglage contre le gel était une idée de génie.

Charles le fixa, surpris.

— Comment en avez-vous eu vent ? Pour l'instant, ce projet est

toujours consigné sur notre « liste secrète ».

— Votre épouse vous dira que je sais une foule de choses, et que je connais une foule de gens, expliqua Billy avec un geste suggestif. En fait, j'ai moi-même exécuté un jour un petit travail pour votre département.

— Vraiment?

— Vraiment ! Et ce n'est pas être indiscret que d'affirmer que votre ministère m'est encore reconnaissant pour un certain nombre d'informations que je lui ai fournies. Me suis—je bien fait comprendre ?...

Il regarda Charles droit dans les yeux en prononçant ces derniers mots, mais celui—

ci feignit de ne pas saisir le message.

— Je ne vois pas... Qu'essayez—vous de me dire, au juste ? Que vous appartenez au service secret, ou apparenté ?

— Mon cher ami! s'exclama Billy d'une voix étouffée en lançant un regard par—

dessus son épaule. On n'est jamais trop prudent, surtout dans un lieu aussi cosmopolite, je propose que nous changions de sujet. Mais quand vous viendrez dîner sur mon yacht, ce qui, je l'espère, aura lieu très bientôt, nous reprendrons cette intéressante conversation. (Il posa alors les yeux sur sa montre et se leva d'un bond.) Ne m'en veuillez pas si je vous fausse compagnie. J'ai rendez—vous avec une ravissante créature qui doit déjà se languir de moi. Quand pouvons-nous dîner ensemble? Demain soir, peut-être ? Ou après-demain ?

Toria s'apprêtait à consulter Charles, mais elle se tut, saisie par la lueur froide qu'elle vit passer dans son regard. A n'en pas douter, Billy lui déplaisait souverainement. Pourtant, l'instant suivant, elle crut avoir été victime d'une hallucination. Avec sa politesse coutumière, il se levait et serrait la main de Billy, le visage impassible.

Mais elle n'avait pas rêvé, cette raideur dans son maintien était inhabituelle et trahissait bien une certaine animosité à l'égard du « vieil ami » qu'elle venait de lui présenter. Et cette réaction l'agaça. Charles n'avait pas le droit de critiquer ses relations ! Billy s'était montré charmant avec eux. Si Charles se montrait aussi sévère au lendemain de leur mariage, que lui réservait l'avenir à ses cotés ?...

Furieuse, elle s'empressa d'accepter l'invitation de Billy.

— Demain, ce sera parfait, dit-elle.

— Oh! j'en suis ravi! Il me tarde de vous recevoir à bord de mon yacht. (Il lui prit la main et la serra dans les siennes.) Je vous enverrai mon chauffeur à 8 heures précises.

(Puis il se ravisa.) En fait non! Si nous décidions plutôt de faire cette croisière dont nous parlions tout à l'heure ? Le temps est si merveilleux, ce serait dommage de ne pas en profiter. Retrouvons-nous plutôt à l'heure du déjeuner, et prenez quelques effets pour la nuit. Nous pourrions naviguer jusqu'à Capri. On m'a dit qu'on venait d'y ouvrir l'un des plus somptueux night—clubs de toute la cote. Pourquoi abréger notre soirée pour revenir tout de suite à Monte-Carlo ? Je vous propose de passer la nuit à bord, et nous serons de retour le lendemain matin.

Charles ne répondit pas, mais Toria le sentit se raidir derrière elle. Et son silence l'incita à accueillir cette proposition avec autant d'empressement qu'elle avait accepté l'invitation à dîner.

— Oh! Billy, ce sera divin ! Quelle bonne idée !

— Parfait ! Disons donc midi. Et n'oubliez pas de prendre un vêtement chaud, le vent risque de se lever, en mer.

— Merci infiniment!

Il s'inclina galamment.

— C'est moi qui vous remercie. De toute façon, je suppose que nous nous verrons ce soir, au casino...

Il s'éloigna avec un petit signe de la main, et Charles reprit place à table. Toria se rassit à son tour.

— Ce sera amusant, n'est—ce pas? lança—t-elle, ignorant son air rogue.

— Que savez-vous exactement au sujet de ce Grantly ?

— Je le connais depuis des années. On le rencontre partout...

— Qu'entendez-vous par « partout » ?

— Eh bien, partout! là, à Paris, à Londres...

— Chez des gens, ou dans des nightclubs?

La jeune femme posa le menton sur sa main ouverte.

— Laissez-moi réfléchir... Je suis certaine de l'avoir vu dans des fêtes privées. Je me rappelle en particulier d'une soirée au Claridge, et...

— Ce n'est pas ce que j'appelle « chez des gens ». Par le biais de certaines connaissances, il n'est jamais très difficile de s'intégrer à une soirée privée sans y avoir été invité personnellement.

Elle pinça les lèvres, vexée.

— Ou voulez-vous en venir, Charles ? Essayeriez-vous de me dire que Billy n'est pas quelqu'un de très recommandable ? Craindriez-vous que ma réputation ou la votre ne soit ternie si l'on nous croise en sa compagnie ?

— Je ne pensais pas à notre « réputation », répondit-il, songeur. Il me semble avoir entendu parler de ce Mr... Mr Grantly, mais je ne me rappelle plus très bien à quel propos. Vous a-t-il posé des questions à mon sujet ?

La jeune femme rit.

— Honnêtement, Charles, je n'arrive toujours pas à vous cerner. Êtes-vous horriblement snob ou totalement imbu de vous-même ? Je viens de vous épouser, il était donc normal que Billy manifeste une certaine curiosité à votre égard !

— A-t-il poussé la « curiosité » jusqu'à vous interroger sur mes activités au ministère de l'Aviation ?

— Bien sûr que non. Et quand bien même ? J'aurais été bien en peine de le satisfaire.

Je me suis aperçue, pendant que nous vous rejoignons, que j'ignorais tout de votre vie professionnelle, de ces inventions auxquelles on fait si souvent allusion.

— Qui y fait allusion ? s'enquit-il vivement.

— Eh bien, Billy, par exemple...

— C'est ce que je viens de vous demander, Toria. Et que vous disait-il ?

— Mais... vous étiez présent! Vous l'avez entendu aussi bien que moi.

— Non, vous dites avoir pris conscience de vos lacunes concernant ma profession au moment où vous veniez à notre rendez-vous. Ce qui signifie qu'il s'est produit quelque chose qui vous a incitée à y penser.

— Hum ! En effet. Billy a abordé ce sujet pendant que nous buvions un cocktail, juste avant de vous retrouver.

— Et que vous a-t-il dit exactement ?

Elle marqua une pause, tâchant de se remémorer l'essentiel des propos de Billy.

— Ah! J'y suis! s'exclama-t-elle enfin. Il lui tardait de vous montrer son yacht, sur lequel il a installé certaines de ses propres inventions qui, pensait-il, vous intéresseraient beaucoup.

— Est-ce vraiment tout ?

— Oui. Je ne vois pas ce qui vous perturbe...

— Je ne le sais pas encore moi-même, admit-il après avoir bu une gorgée de Martini gin. J'aimerais maintenant que vous me parliez de ce Mr Grantly, que vous me résumiez en quelques mots tout ce que vous savez sur lui.

— Eh bien, je ne sais pas grand—chose. Pas plus que les gens qui l'entourent au gré de ses voyages. D'aucuns s'interrogent sur sa nationalité, sur sa vie, d'autres sur l'origine de sa fortune, mais jusqu'ici, personne n'a réussi à résoudre ces énigmes.

— Je pense qu'il serait préférable que nous obtenions quelques renseignements sur ce monsieur avant d'accepter son hospitalité.

— Mais c'est ridicule, voyons! se récria Toria. Franchement, Charles, si vous devez toujours vous montrer aussi exigeant et méfiant à l'égard de mes amis, j'ai bien peur que notre existence ne devienne bientôt infernale! Billy est un être drôle et charmant, qui voyage énormément et adore s'amuser. Ce serait absurde de douter pour autant de son intégrité. Personnellement, je l'ai toujours connu ainsi, et je n'ai jamais eu à me plaindre de lui, bien au contraire !

Elle s'était exprimée plutôt sèchement, ce qui n'eut pas pour effet de ramener Charles à de meilleurs sentiments.

— Par déduction, ce qui convient à lady Toria Gale devrait donc convenir à Mr Drayton...

— Ce n'est pas du tout ce que j'ai dit ! protesta-t-elle. Mais...

— Mais vous n'en pensez pas moins ! Or, quels que soient la considération et le respect que j'ai pour votre famille et son rang, je me vois malheureusement obligé de répéter que je n'ai aucune sympathie pour ce Mr Billy Grantly — en supposant qu'il s'appelle bien ainsi.

— Votre suffisance me surprend, et très désagréablement ! (Les narines frémissantes de colère, elle cherchait un moyen de blesser Charles.) A croire que la publicité dont nous avons fait les frais durant ces trois dernières semaines vous est montée à la tête !

ajouta-t-elle, sarcastique. Si vous décidez de vous porter seul juge de qui nous devons fréquenter ou pas, je crains que nous ne rencontrions pas grand monde!

Charles n'était pas disposé à se départir de son calme qui, pour l'heure, exaspérait la jeune femme.

— Pas forcément, répliqua-t-il avec un haussement d'épaules.

Elle inspira profondément.

— Écoutez, Charles, je pense qu'il est nécessaire de préciser certains points essentiels dans notre relation. Je n'ai en aucun cas l'intention d'abandonner mes amis sous prétexte que je me suis mariée. Ils ont toujours été bons et loyaux avec moi quand je n'avais pas un sou. Ils m'ont aidée, m'ont donné la possibilité de sortir et de m'amuser, sachant pertinemment que je n'avais rien à leur offrir en retour. Certes, ces gens n'appartiennent pas, pour la plupart, à la noblesse, et votre mère ne les qualifierait probablement pas de « respectables », mais ce sont mes amis et je les aime. Ils m'ont toujours été fidèles, et si vous pensez que je vais leur tourner le dos parce que j'ai épousé un homme riche, vous vous méprenez!

Toria tremblait de rage quand elle prononça ces derniers mots, Charles affichait, lui, un air toujours aussi serein. Il ouvrit son étui à cigarettes, en prit une et l'alluma avec des gestes posés.

— Bien, fit-il en exhalant une longue bouffée de fumée. En d'autres termes, vous êtes résolue à faire cette croisière demain ?

— Oui! Si vous n'en avez pas envie, rien ne vous oblige à m'accompagner, mais j'ai accepté cette invitation, et je considère qu'il serait grossier de revenir sur ma décision.

— Parfait!

Tout en le regardant fumer tranquillement, Toria sentit sa colère s'évanouir. Aucun des deux ne parlait.

— Je suis désolée de m'être emportée de la sorte, dit-elle enfin.

— Et moi de vous avoir contrariée.

Toria se sentit soudain très seule, décontenancée. Elle avait toujours détesté les conflits. Elle jugeait avilissant de se quereller, là, dans le

sud de la France, avec un homme qu'elle connaissait à peine et dont elle portait cependant le nom.

— Cessons de nous disputer, Charles, fit-elle dans un souffle.

Elle vit alors son visage s'illuminer.

— Sachez que je n'ai aucune envie de me « disputer », Toria. Je crains en effet d'avoir un peu exagéré l'importance de cette situation. Peut-être est-ce parce que je manque d'expérience. Je n'ai encore jamais été marié...

Il y avait quelque chose de touchant et de drôle dans le sourire d'excuses qu'il lui adressa, et elle lui sourit à son tour.

— Moi non plus, répliqua-t-elle. Et j'avoue n'avoir jamais été portée sur le théâtre amateurs.

— Voulez-vous que je vous dise à quoi j'ai pensé ?

Elle acquiesça et, les yeux rivés sur son verre de Martini, il poursuivit:

— Après notre discussion d'hier soir, j'ai longuement réfléchi. Et j'en suis arrivé à la conclusion que tout avait été trop précipité. Nous nous sommes mariés avant de prendre le temps de nous connaître. Vous ne savez rien de moi, et la réciproque est vraie. Le mariage est une institution sérieuse. A priori, on n'épouse pas quelqu'un sur un coup de tête, parce qu'on pense avoir rencontré la plus jolie femme du monde...

— Tout est de ma faute, murmura-t-elle. Je vous ai demandé d'accélérer les démarches. Je voulais que ce mariage ait lieu dans les plus brefs délais.

— Je ne crois pas qu'il soit très important que l'un ou l'autre porte la responsabilité de cette affaire. Le passé est le passé. Nous nous sommes mariés pour le meilleur et pour le pire, et aujourd'hui il nous faut trouver un terrain d'entente. Si nous évitons de nous emporter à tout propos, j'estime que nous pourrions devenir amis sans trop de difficultés.

Toria ne répondit pas. Charles l'avait froissée en laissant entendre qu'il était tombé amoureux de sa beauté, mais qu'il n'était plus certain aujourd'hui que le contenu soit à l'image du contenant... Puis elle s'en voulut de réagir de façon aussi épidermique, alors qu'il s'efforçait de se montrer positif.

Elle s'obligea à poser les mains sur la table.

— Vous avez raison, Charles, dit-elle en souriant. Apprenons à nous connaître. Il y a tant de choses que j'aimerais savoir de vous...

Il prit alors la main de la jeune femme dans la sienne et la serra très fort.

— N'oubliez pas que je vous aime, Toria, fit-il d'une voix grave. Ne l'oubliez jamais.

— Pourtant, hier soir...

Elle se tut soudain, gênée. Comment formuler sa pensée ? Ils avaient dormi l'un sans l'autre le soir de leurs noces...

— Je sais, chuchota-t-il, devinant l'objet de son embarras. Je vais m'employer à me faire aimer de vous. Ce ne sera pas facile, j'en suis conscient. Et je ne suis pas assez

«suffisant» pour m'imaginer que je remporterai la victoire. Mais je mettrai tout en œuvre pour y parvenir.

La pression de ses doigts s'accrut, et cette fois elle ne put contenir un petit cri de douleur. Il la lécha aussitôt et regarda ses phalanges blanchies.

— Excusez-moi, j'oublie parfois combien vous êtes menue et fragile. Vous paraissez si forte, si intransigeante quelquefois, que vous m'effrayez...

Elle accueillit cette remarque par un rire.

— J'ai peine à croire que je puisse vous effrayer!

— Vous me terrifiez, ajouta-t-il, et elle fut incapable de deviner s'il plaisantait ou pas.

— Mais... c'est ridicule! s'exclama-t-elle.

— En y réfléchissant bien, pas vraiment. Si nous déjeunions, maintenant ? ajouta-t-il d'un ton détaché.

Elle eut l'impression qu'il tenait à mettre un terme à leur conversation et se leva.

Les drapeaux multicolores des yachts ancrés dans le

port captèrent aussitôt son regard.

— J'aimerais vraiment passer la journée en mer, demain, observa-t-elle. S'il fait aussi beau qu'aujourd'hui, ce sera très agréable.

Elle n'avait pas lancé ces mots au hasard. En dépit de leur « réconciliation », elle tenait à exprimer à Charles sa détermination, à lui signifier qu'elle restait ferme sur ses positions concernant ses amis.

— En effet, admit-il sans une seconde d'hésitation. J e regrette simplement que le temps ne nous permette pas de nous baigner.

Il avait donc capitulé, et Toria était consciente d'avoir gagné le premier round du combat. Mais cette victoire lui laissait un goût amer dans la bouche. Elle regrettait d'avoir accepté trop vite l'invitation de Billy. A peine arrivés à Monte-Carlo, il leur fallait préparer leurs affaires pour passer une nuit au-dehors.

Elle faillit annoncer à Charles qu'elle avait changé d'avis, qu'elle n'attachait pas grande importance à cette croisière, que, s'il le préférait, ils resteraient tous deux à Monte-Carlo. Elle ouvrait déjà la bouche, prête à lui faire part de ses pensées, quand un adage de Mrs Fergusson lui revint brusquement à l'esprit: « Les bonnes habitudes se prennent des le départ ». Ce serait stupide de revenir sur sa décision, alors que Charles venait tout juste de se ranger à son avis. Cela remettrait en cause les principes mêmes de leur vie de couple, qu'elle avait énoncés avec conviction, quelques minutes auparavant.

— N'oublions surtout pas de nous munir de vêtements chauds, déclara-t-elle. Les soirées sont encore très fraîches en cette saison.

Les dés étaient jetés. Ces mots ne laissaient aucun doute quant à leur emploi du temps du lendemain: ils rejoindraient Billy sur son yacht. Elle lança un rapide regard à Charles. Il paraissait détendu. Toute trace de contrariété avait disparu sur son visage.

Il n'y avait donc pas lieu de s'inquiéter. Elle avait remporté cette bataille presque sans coup férir. Alors pourquoi éprouvait-elle cette curieuse et intime sensation d'insatisfaction?

Chapitre 8 :

La grande Hispano-Suiza, qui portait sur le capot la marque de presque tous les Automobile-Clubs du monde, stationnait devant la

porte de l'hôtel quand Toria et Charles descendirent.

Leurs bagages furent aussitôt rangés dans le coffre, et ils prirent place sur les sièges arrière, tapissés de cuir rouge.

— Luxueuse petite machine! observa la jeune femme en regardant autour d'elle. Billy ne manque pas de goût...

— D'argent non plus! railla Charles.

Toria l'observa à la dérobée. Lui en voulait-il toujours d'avoir accepté cette invitation ?

— J 'imagine qu'il a investi des capitaux dans plusieurs pays, ce qui lui permet de se sentir à l'aise partout. Pourquoi n'avons-nous pas l'intelligence de faire de même?

— Qui désignez-vous par ce nous ? Nous deux personnellement, ou les Anglais ?

— Je parlais des Anglais en général. A moins que vous ne soyez une exception à la règle? Auquel cas, parcourons le monde ! J 'adore voyager, Charles.

— Je devrais être capable de trouver quelques dollars, si les États-Unis vous intéressent.

— Oh, oui! s'exclama-t-elle, enthousiaste. Je ne suis jamais allée à New York et je rêve de la connaître. Mais, vous serait-il possible de vous absenter si longtemps du ministère ?

— Peut-être, répondit-il prudemment.

Elle pencha la tête, buvant son interlocuteur du regard.

— Cela me gêne beaucoup de ne rien savoir de vous. Un jour, quand vous en aurez le temps, j'aimerais que vous me racontiez votre vie, mais dans les moindres détails, Charles.

— J 'en suis très flatté. Je crains cependant que cela ne vous semble bien ennuyeux!

— Que cherchez-vous à présent? Des compliments? s'enquit-elle avec un sourire.

Sérieusement, Charles, je maintiens ce que j'ai dit. Je réfléchissais hier

soir aux propos que nous avions échangés sur la terrasse. Et vous avez raison, ce mariage a été précipité.

— Par ailleurs, je suis conscient que s'il n'en avait été ainsi, vous ne seriez pas assise à mes côtés à l'heure qu'il est. Vous vous prépareriez sans doute à épouser votre cousin Michael...

Elle sursauta, comme s'il l'avait giflée. Depuis la veille, elle avait conscience d'avoir fait des efforts afin que leur relation reparte sur des bases plus saines, et voila comment il la remerciait ! Une brusque bouffée de haine la suffoqua. Puis elle s'aperçut qu'il n'avait proféré cette phrase malheureuse ni par soif de vengeance ni par méchanceté, mais uniquement parce que c'était dans son caractère de s'exprimer sans détour. Cet excès de sincérité mit néanmoins fin à leur conversation, et ils restèrent assis en silence jusqu'à ce que le véhicule entre dans le port.

Le yacht était amarré à quelques mètres de l'endroit où le chauffeur se gara. Il s'agissait d'une élégante embarcation, longue, blanche, ornée de drapeaux qu'agitait une légère brise marine. La voiture venait tout juste de s'arrêter que deux matelots apparurent sur la passerelle et descendirent prendre les bagages du couple d'invités.

Charles mit pied à terre et jaugea le yacht avec admiration.

— Très beau bateau, conclut-il.

Et Toria accueillit cette remarque avec un plaisir puéril. Du moins le yacht échapperait-il à ses critiques...

Tandis qu'ils montaient la passerelle, elle fut surprise de n'entendre aucun éclat de voix, aucun rire. Elle s'attendait à arriver en pleine fête, et avait prévenu Charles qu'il y aurait foule à bord. Elle avait même choisi avec soin une tenue de cocktail pour la soirée, se doutant que les festivités redoubleraient d'intensité dès la tombée de la nuit!

Guidée par les matelots, elle traversa le pont étonnamment désert. Tout comme le salon, qu'elle fouilla du regard sans y voir la moindre créature de rêve.

— Nous sommes peut-être en avance, suggéra Charles, face à la mine stupéfaite de sa compagne.

— Peut-être...

Mais elle n'eut pas le temps d'en dire davantage car Billy venait d'entrer dans le grand salon. Il avançait vers eux, les bras tendus en signe de bienvenue, un large sourire aux lèvres.

— Ah! mes amis. Si vous saviez combien je suis heureux de vous recevoir... Et de surcroît, le temps est de la partie. Regardez ce soleil radieux! Nous aurons une traversée magnifique.

— C'est nous qui vous remercions, Billy, voyons ! rétorqua Toria avec une moue de coquetterie. J 'ai beaucoup parlé de vos célèbres fêtes à Charles.

Billy se dirigea vers le bar en acajou, qu'il ouvrit.

— Que désirez-vous boire?

Comme ils hésitaient, il reprit:

— J 'espère que vous ne serez pas déçus, mais je n'ai pas organisé de fête, cette fois.

Comme vous êtes en voyage de nocces, j'ai pensé que vous préféreriez un peu d'intimité. Et faites-moi confiance, je sais jouer les chaperons quand les circonstances l'exigent!

— Il ne saurait en être question, Billy! Se récria la jeune femme.

Elle arborait un sourire forcé, soudain soucieuse de la tournure que prenaient les événements. Elle avait cru se retrouver parmi une bonne vingtaine d'invités. Mais envisager cette traversée à trois était une tout autre affaire...

Consciente de l'antipathie de Charles pour Billy, elle avait mise sur la présence d'autres convives pour faire diversion. Elle avait déjà assisté à deux fêtes sur ce yacht, et se rappelait que chacun agissait à sa guise au cours de ces réunions. Certains dansaient, d'autres jouaient au bridge, d'autres encore paressaient au soleil sur le pont.

Pas une seule fois, au cours de ces longues heures, elle n'avait entendu une seule conversation sérieuse. Les plaisanteries et les rires fusaient de toutes parts. Les gens n'étaient là que pour s'amuser.

La veille, elle avait donc accepté l'invitation de Billy en toute quiétude, convaincue qu'il y aurait assez de divertissements à bord pour qu'il n'y ait pas de confrontation entre les deux hommes. Malheureusement, il était trop tard pour revenir en arrière, mais elle

regrettait amèrement la spontanéité avec laquelle elle avait répondu à l'invitation. Contrairement à Michael, Charles ne manifestait pas son mécontentement par des scènes violentes. Cependant, lorsque quelque chose ou quelqu'un lui déplaisait, il parvenait à créer une atmosphère de malaise que Toria trouvait insupportablement pesante.

Elle se tourna vers lui au moment où Billy lui tendait un cocktail aux couleurs attrayantes. Il remercia poliment, mais la jeune femme perçut une indéniable retenue dans le ton de sa voix. Il veillait à ne rien laisser paraître de ses sentiments. A moins que son imagination ne lui joue des tours? Ou que l'influence de Michael ne la rende particulièrement réceptive?

Elle avait souvent déploré d'être aussi sensible au comportement des autres. Mais, en dépit de ses efforts pour rester impassible, elle ne pouvait s'empêcher d'être contaminée par leur humeur. Ainsi, elle était gale quand on riait et triste lorsque les visages étaient tendus, fermés.

Toria lança un dernier regard à Charles et, gagnée par sa nervosité, but d'un trait le cocktail que Billy venait de lui présenter sur un plateau.

Elle lui tendit aussitôt son verre afin qu'il le remplisse de nouveau.

— Racontez-moi ce que vous avez fait jusqu'ici, commença celui-ci. Excepté être heureux, bien entendu!

— Eh bien, nous avons joué au casino hier soir, répondit-elle: Charles a gagné, et j'ai perdu, comme toujours. Ensuite nous avons rejoint la salle de bal, et avons dansé jusqu'à une heure avancée de la nuit. J'ai eu ainsi l'occasion de découvrir que Charles était un danseur remarquable.

— Encore un élément qui s'ajoute à la liste déjà longue de vos qualités, Drayton!

Mais, permettez—moi de vous appeler Charles. Drayton est un peu trop guindé à mon goût. D'autant plus que je connais Toria depuis son « entrée dans le monde ».

Elle hocha la tête en souriant.

— C'est exact, je m'en souviens encore. C'était à l'occasion de ma première sortie nocturne à Londres! J'avais été invitée à une soirée

privée au Savoy. Une soirée si ennuyeuse que vous nous avez tous emmenés au 400. Et j'étais terrorisée: je foulais pour la première fois le sol de ces lieux de perdition que l'on appelait night-clubs!

— Je ne me rappelle pas avoir vu débutante plus jolie, de toute ma longue carrière de noctambule. Et je me dois d'ajouter que vous avez encore embelli depuis.

Toria éclata de rire.

— Merci, monsieur! Encore un cocktail et je vous croirai sur parole!

— Pourquoi pas ? Vous savez que je n'ai pas l'habitude de mentir.

Il s'approcha de Charles, prêt à le resservir. Comme ce dernier refusait, il n'insista pas.

— Voulez-vous visiter le yacht? Suggéra-t-il. J 'expliquais hier à Toria que je suis moi-même féru de trouvailles, et que j'en ai installé quelques-unes à bord. Je pense que certaines d'entre elles vous amuseront. Il suffit d'appuyer sur un bouton pour que les choses les plus inattendues se produisent.

— Oh! j'adore ce genre de gadgets! Lança Toria en battant des mains. Pas vous, Charles ?

— Ça dépend, répondit-il, toujours sur la réserve.

Elle lui tourna le dos, agacée par sa froideur. Ne comprenait-il donc pas qu'en refusant de jouer le jeu il rendait la situation encore plus pénible ?

Le yacht était magnifique. Chaque centimètre carré avait été utilisé au mieux, rendant l'espace à la fois confortable et agréable. L'œil le plus exercé n'aurait pu trouver une faute de goût dans la décoration aussi sobre que raffinée. Billy l'avait confiée à un Français de renom. L'aménagement des cabines — munies de vrais lits, non de couchettes — était des plus ingénieux, et Toria en félicita Billy. Il n'y avait non plus rien à redire sur l'éclairage, direct ou tamisé, selon les besoins. La jeune femme examinait tous les détails, ne tarissant pas d'éloges sur la disposition des lieux.

Charles et Toria se virent designer deux cabines qui communiquaient et disposaient chacune d'une salle de bains.

La visite terminée, ils regagnèrent tous trois le salon, où Billy leur

servit un autre cocktail.

— Je suis ravi que mon yacht vous plaise, dit-il. De plus, et ce qui ne gâche rien, il a un excellent moteur dont on sent à peine les vibrations.

— Il m'a semblé qu'il était particulièrement puissant, observa Charles.

— Il a une puissance normale pour un bateau de cette taille.

— Ah ? J 'aurais juré le contraire. L'utilisez-vous pour faire des croisières en été ?

— Il m'est difficile de répondre à votre question, puisque je ne l'ai que depuis six mois.

— Ce n'est donc pas celui à bord duquel j'étais montée, il y a deux ans ? intervint Toria. Il me paraissait en effet plus grand que dans mon souvenir.

— Je change souvent de bateau, ainsi que de voiture, d'ailleurs. Il faut vivre avec le progrès! Bien! Je pense que le déjeuner devrait être prêt maintenant.

Le repas fut en effet annoncé quelques secondes plus tard, et ils rejoignirent la salle à manger, une belle pièce lambrissée qui fleurait bon l'encaustique. Le tissu d'ameublement, un velours vert amande, rehaussait l'aspect accueillant de cet espace convivial. N'eut été le fait que les tables et les chaises puissent être rivées au sol par le gros temps, on se serait cru dans la salle à manger d'un appartement bourgeois à Londres ou à Paris.

— Nous partons! s'écria soudain Toria, qui avait regardé à travers le hublot comme elle s'asseyait.

— J'ai demandé à mon capitaine de larguer les amarres à l'heure, déclara Billy.

— Jamais je n'ai vu mer plus bleue. Je regrette de ne pouvoir saisir ces images, les conserver...

— J 'ai quelques clichés que je vous montrerai plus tard, si vous le désirez.

— Je pensais plutôt à une camera. Il existe des films en couleurs, n'est-ce pas ?

— Oui. Mais il faut les faire développer aux États-Unis. Il s'agit d'ailleurs d'un excellent procédé, n'est-ce pas, Charles ?

— En effet, répliqua ce dernier.

— Que pensez-vous de la camera Z22 que vous utilisez pour vos études scientifiques?

Charles haussa imperceptiblement les sourcils.

— Le sujet me paraît un peu trop... confidentiel pour qu'on en discute ainsi...

— Allons! Ne sommes-nous pas entre amis? J'aimerais tellement connaître votre avis sur ce petit joyau.

Charles scruta le biscuit d'apéritif qu'il tenait entre ses doigts, et se mit à jouer avec.

— Oh! Charles, de grâce, ne faites donc pas tant de manières! protesta la jeune femme. Moi aussi, j'aimerais en savoir plus long sur cette merveilleuse camera.

— Votre mari a raison, Toria. Comme il l'a dit, cet objet est top secret, et après tout, je ne suis pour lui qu'un étranger. Peut-être même un espion déguisé ?...

La jeune femme pouffa.

— C'est ridicule, Billy! Vous n'avez rien d'un espion! Ceux que j'ai vus au cinéma avaient toujours le visage dissimulé derrière une barbe et de grosses lunettes noires!

— On ne sait jamais..., soupira Billy. On s'est aperçu après la guerre que certaines personnes dont nul ne s'était jamais méfié avaient eu des activités bien peu avouables, alors que d'autres, que tout le monde fuyait, n'avaient rien à se reprocher. L'habit ne fait pas le moine, comme on dit. Mais vous avez peut-être des histoires amusantes à nous raconter en matière d'espionnage, Charles. Quelle est votre expérience dans ce domaine ?

— Je ne garde pas le souvenir d'avoir un jour croisé un personnage de ce genre sur mon chemin. A vrai dire, ces gens—la ne m'intéressent pas. Pas plus que je ne les intéresse, d'ailleurs.

Billy se renversa sur son siège et éclata de rire.

— Mon cher, vous êtes soit d'une modestie rare, soit un hypocrite patenté ! Vous savez aussi bien que moi que vous détenez un certain nombre d'informations qui ne laisseraient pas l'ennemi indifférent.

Charles accentua encore son haussement de sourcils.

— L'ennemi ! En aurions-nous un présentement ?

Billy rit de plus belle.

— J 'apprécie votre sens de l'humour, mon cher !

Toria n'avait rien perdu de cet échange, dont certaines finesses lui échappaient cependant. Mais les réticences de son mari lui paraissaient aussi outrées qu'injustifiées, aussi jugea-t-elle opportun d'intervenir.

— Ne croyez pas que Charles se méfie de vous, Billy. En réalité, il ne sait pas grand-chose mais préfère ne pas l'avouer !

Billy eut une moue dubitative.

— A mon avis, il en sait trop... Cependant, vu qu'il s'obstine à ne pas vouloir me prendre pour confident, je ferai contre mauvaise fortune bon cœur ! Bien, de quoi pourrions-nous parler maintenant ?

Face au comportement buté de Charles, Billy s'évertuait à détendre l'atmosphère.

La jeune femme décida de voler à son secours, et utilisa toute sa verve pour donner vie à leur réunion. Bientôt, ses efforts étaient récompensés par le rire tonitruant de Billy qui résonnait dans toute la pièce. Charles lui-même se laissa à plusieurs reprises gagner par l'hilarité, cessant apparemment de se tenir sur ses gardes.

Le déjeuner se déroula en somme dans une ambiance joviale et, quand le café et le cognac furent servis, Toria se leva.

— Messieurs, je vous quitte pour aller m'installer sur le pont. Ce serait dommage de rester enfermée par un si bel après-midi. En montant à bord, j'ai aperçu des chaises longues qui m'ont l'air tout ce qu'il y a de confortable. J 'espère que vous ne tarderez pas à me rejoindre.

— Accordez—nous quelques minutes, le temps de digérer, répondit Billy en souriant.

Et n'hésitez pas à appeler le steward si vous avez besoin de quelque

chose.

Elle le remercia et quitta la pièce. Pour regagner le pont, elle dut traverser un couloir et emprunter une échelle. Elle gravissait la dernière marche quand elle s'aperçut qu'elle avait oublié son sac en bas, sous sa chaise. Elle y avait rangé ses lunettes de soleil, ce qui impliquait qu'elle doive redescendre le chercher.

Elle rebroussa chemin sans se presser, admirant les gravures qui ornaient les murs du couloir. Elles étaient intéressantes, bien qu'un peu trop abstraites à son goût. Elle s'arrêta devant la dernière, juste avant la salle à manger, et s'efforça de deviner les intentions de l'artiste.

Qu'avait—elle sous les yeux ? Un coquillage stylisé ou un corps de femme?

Elle se penchait pour mieux voir quand elle entendit la voix de Charles.

— Pourriez-vous être plus explicite ?

Quelque chose dans son ton la fit tressaillir.

Charles avait parlé d'une voix dure, et elle attendit la réponse de Billy, le souffle court.

— Mais certainement, répliqua ce dernier. Comme je viens de vous le dire, je voudrais que vous me fassiez un compte rendu détaillé de vos expériences sur l'avion à propulseur atomique.

— Qui vous a parlé de cela? s'enquit sèchement Charles.

— Aucune importance. Je ne veux qu'une chose: que vous me disiez ce que vous savez à ce sujet, et aussi comment vous envisagez d'utiliser l'énergie atomique.

— Je crains que vous n'ayez perdu la raison, Grantly! Vous ne vous imaginez tout de même pas que je vais discuter de ces sujets hautement confidentiels avec un étranger...

— Ce serait pourtant pure sagesse que d'y consentir.

Billy avait parlé d'un ton calme mais néanmoins menaçant. Toria sentit un frisson la parcourir.

— Et si je refuse? observa Charles.

— Vous devrez répondre aux questions d'autres personnes qui, je le crains, ne se montreront pas aussi conciliantes ni courtoises que moi...

Il y eut un silence.

— Ces... personnes sont—elles à bord?

— Non, mais pas trop loin. Nous longeons la cote, Drayton. Ce serait dommage d'accoster plus tôt que prévu.

— Vous dévoilez donc votre jeu!

— Nous essayons depuis quelque temps d'obtenir ces informations. Si nous avons réussi à soudoyer quelqu'un de votre département, cela nous aurait évité d'avoir recours à des mesures aussi drastiques...

— Puis-je savoir ce que vous entendez par « mesures drastiques » ?

— Bien sur. Oh! je crois que votre cigare est en train de s'éteindre.

Toria perçut alors un bruit sec, comme si l'on reculait une chaise. Puis, de nouveau, la voix douce de Billy.

— Avant de poursuivre cette conversation, je tiens à vous préciser quelque chose, mon cher Drayton. Je porte un revolver sur moi. Dans ma poche. Si vous décidez de passer à l'offensive, je n'hésiterai pas une seconde à m'en servir.

— Je n'ai aucune intention de « passer à l'offensive ». J'attends que vous m'exposiez votre plan dans sa totalité. Vous n'espérez tout de même pas me voir céder gracieusement...

— Je me doutais que ce ne serait pas facile, car vous avez une sacrée réputation!

— Vous m'en voyez flatté!

— Je vais donc vous résumer l'affaire en quelques mots. Nous avons tenté par tous les moyens de percer à jour certains aspects de vos expériences. Nous savons que vous avez fait de grands pas récemment; et que vos projets devraient très bientôt trouver leurs applications. Ce qui signifierait la suprématie de la British Air Force sur l'Europe. Il est donc capital pour nous d'intervenir tant qu'il est encore temps.

Comme je le craignais, vous avez refusé de collaborer avec nous sur

une base...

« amicale ». Soit ! Nous sommes en train de longer la cote en direction du sud.

Demain matin, nous devrions atteindre une charmante petite baie. Ce serait dommage que votre charmante épouse et vous-même décidiez de rejoindre la terre. Vous pourriez être victimes d'un malheureux accident.

— Vous pensez vous en tirer aussi facilement ? rugit Charles.

— Pourquoi pas ? Tant d'accidents étranges se produisent de nos jours... La voiture que vous conduisez sur la corniche pourrait faire une embardée et tomber de la falaise à pic. On retrouverait vos corps sur la grève, meurtris, méconnaissables. A moins que vous ne préféreriez la version randonnée. Vous glisseriez par mégarde et tomberiez au fond d'une profonde crevasse. Ou encore la partie de pêche. Les courants sont particulièrement traîtres dans cette région...

— Je vois, observa Charles d'un ton glacial. Et pendant que ces corps « meurtris et méconnaissables » seraient envoyés à nos familles, serait-il indiscret de vous demander ce qu'il adviendrait de moi et de Toria ?

— Vous seriez les invités d'une puissance qu'il me semble inutile de nommer. Si vous vous montrez coopératif, vous ne subirez aucun mauvais traitement, bien entendu. On pourrait même vous proposer de travailler en collaboration avec nous. Quoi qu'il en soit, si vous agissez avec intelligence, votre vie, pas plus que celle de Toria, ne sera en danger.

— Derrière le rideau de fer ? asséna Charles.

— Beaucoup de gens y vivent, Mais à quoi bon en parler ? Il serait si facile de ne pas en arriver à de telles extrémités ? Il suffit que vous me transmettiez les informations qui nous intéressent — oralement, afin qu'il ne reste aucune trace de votre «

indiscrétion » — et, comme prévu, nous passerons la soirée à Capri, puis je vous ramènerai à Monte-Carlo demain matin. Ensuite vous oublierez bien vite ce petit intermède.

— Croyez-vous qu'on puisse oublier que l'on a trahi sa patrie ? Mais peut-être ne devrais-je pas vous poser cette question, à vous ?

Un silence pesant suivit cette accusation.

— Ma patience a des limites, Drayton ! Je vous conseille de ne pas jouer avec ma susceptibilité...

— Oh! je vous prie de m'excuser. Comment aurais—je pu deviner que les êtres de votre espèce avaient encore le sens de l'honneur ?

Un bruit de verre troua le silence et Toria, en déduisit, affolée, que Billy perdait patience.

— Voyez—vous, Drayton, lâcha-t—il d'une voix à peine audible, vous vous prenez trop au sérieux. A moins que vous ne soyez assez bête pour ne pas comprendre que vous êtes battu ! Trait de caractère typiquement britannique! ajouterai—je.

— Nous sommes en effet attaches à certaines traditions et à certaines valeurs.

— Finissons-en avec ces mondanités. Quelle est votre réponse ?

Comme Charles restait muré dans le silence, Billy insista:

— Quelques mots de vous et nous retournons à Monte-Carlo. Ce soir même, si vous le désirez. Vous expliquerez à votre délicieuse épouse que vous ne vous sentez pas bien. Ou j'alléguerai un rendez-vous urgent qui m'est revenu à l'esprit. Nous sommes munis d'un excellent système de radio à bord. Juste quelques explications, Drayton.

Vous ne serez pas même obligé de les répéter, car je jouis d'une mémoire redoutable.

Mais Charles ne parlait toujours pas.

— L'époque ou l'Empire britannique protégeait ses sujets est révolue, vous n'êtes pas sans le savoir. En ce temps-la, il suffisait qu'un navire battant pavillon britannique apparaisse dans le port ou était détenu un obscur Mr Brown ou Battersea, et on le relâchait aussitôt en lui présentant de plates excuses. Désormais ces pratiques n'ont plus cours. Les négociations ont lieu entre gouvernements, ce qui nécessite certains délais. Des délais qui ne seraient pas assez brefs, même pour sauver un personnage de votre envergure.

— Vous jugez sans doute que vos méthodes sont préférables ?

— Qui veut la fin veut les moyens, mon cher! D'une façon ou d'une autre, nous obtiendrons de vous ces « aveux ». Si vous persistez dans

vosre attitude de refus, vous retournez en martyr selon votre code moral, mais vous n'emporterez pas votre secret dans la tombe, soyez— en sur. D'ailleurs vous le savez aussi bien que moi. Il existe aujourd'hui des moyens modernes — certains stupéfians ou instruments de torture —

pour venir à bout de la résistance physique et morale d'un homme. Je ne vous apprends rien, je me borne à vous rappeler la réalité.

Charles ne dit mot.

— J'avoue que votre plan est bien ficelé, dit—il enfin. Depuis quand y travaillez—

vous ?

— Depuis longtemps, Drayton. La difficulté consistait à vous approcher. Nous avons examiné tous les stratagèmes susceptibles de vous attirer dans nos filets, et en avons conclu qu'ils n'auraient aucun effet sur vous. Votre goût en matière de femmes est irréprochable, et votre fortune personnelle écartait toute tentative de corruption.

Il y eut un nouveau silence.

— Je commence à comprendre ce qui a pu arriver à quelques-uns de mes hommes, brusquement disparus dans d'étranges accidents ..., murmura Charles.

— Nous utilisons diverses techniques pour appâter les gens que nous jugeons précieux.

— Il semblerait néanmoins qu'un détail vous ait échappé. Supposons que j'accepte de

« coopérer » et que je retourne ensuite à Monte-Carlo, comme convenu. Pensez-vous que je n'informerai pas les autorités de vos... activités? Après ma déposition, je crains qu'il ne vous soit plus possible de fouler le sol britannique ou américain. Vous aurez un dossier des plus chargés.

Billy Grantly laissa échapper un petit rire narquois.

— Je suis vexé de voir que vous avez une aussi piètre opinion de nous. Vous regagnerez Monte-Carlo si vous répondez à toutes mes questions. Ensuite, nous continuerons de nous fréquenter, comme de bons vieux amis, et ce jusqu'à la fin de votre séjour. Le jour suivant notre arrivée,

vosre épouse recevra un cadeau de chez *Cartier*, comme je le lui ai promis. Un cadeau de prix. Pas le genre de babiole qu'une connaissance offre à la femme de Charles Drayton...

— J'ai parfaitement saisi, coupa Charles, glacial. Un autre cas de corruption!

— Il vous serait assez difficile, par la suite, de vous justifier devant vos supérieurs ! A moins que vous ne préféreriez rendre votre femme responsable de cette affaire, si cela s'avérait nécessaire — ce qui me surprendrait. Elle m'aurait en toute innocence confié un secret capital dont elle ignorait l'importance, et pour la récompenser... Vous me suivez ?

— Parfaitement!

— Quelle est donc votre réponse?

— Vous devez me laisser le temps d'y réfléchir. Ce genre de décision ne se prend pas à la légère. Vous m'avez dit que nous atteindrions cette baie dans la soirée, n'est-ce pas?

— Disons tard dans la nuit. Mais n'ayez crainte, je ne vous brusquerai pas, rien ne presse. Je suis heureux d'avoir un invité de marque à mon bord... mais je tiens à vous rappeler que je suis armé en permanence. Si, par hasard, vous envisagiez de me trancher la gorge ou de me faire passer par—dessus bord, je n'hésiterai pas à tirer.

Une dernière chose: je suis vif comme l'éclair, et quand je tire, ce n'est pas pour plaisanter!

— Je m'en souviendrai. Il y a encore un détail qui me surprend... Grantly.

— Lequel?

— Comment avez-vous pu être assez naïf pour penser que les gens vous prendraient pour un Anglais, si vous adoptiez un nom à consonance britannique ?

— Détrompez—vous! Bon nombre de vos compatriotes ont été ravis que mes ancêtres et moi-même manifestations ainsi notre sympathie à un pays qui, à un moment de son histoire, a possédé un quart de la terre. Mais cette période faste est révolue, Drayton. Au risque de vous faire de la peine, j'affirmerai que votre patrie est sur le déclin, et même que ses jours sont comptés!

— Je n'en suis pas si sur.

— L'avenir nous le dira. Un autre cognac?

— Non, merci.

Toria se figea en entendant ces mots. Les deux hommes ne tarderaient plus à se lever pour quitter la salle à manger. Il ne fallait surtout pas qu'ils la voient la et découvrent qu'elle n'avait rien perdu de leur conversation. Elle tourna les talons et s'achemina en hâte vers l'échelle qui menait au pont. Par bonheur, elle portait des chaussures de sport qui ne faisaient aucun bruit. Lorsque Charles et Billy la rejoignirent, quelques secondes plus tard, elle était étendue sur une chaise longue, les yeux clos. Elle se souleva sur un coude en les entendant arriver.

— Ah! vous voila enfin ! s'exclama-t-elle. Charles, j'ai oublié mon sac dans la salle à manger. Vous seriez un amour si vous vouliez bien me le rapporter...

— J 'y vais, proposa aussitôt Billy. Je suis sur que les tourtereaux ont envie de roucouler... Profitez—en, mes enfants !

Il souriait, affable, et la jeune femme fut saisie de vertige. Cet horrible échange de propos s'était-il réellement déroulé, ou son esprit enfiévré l'avait-il forgé de toutes pièces ? Elle s'était assoupie au soleil, elle avait fait un cauchemar...

Comment en être sure ? Cela paraissait si improbable. C'était le genre d'aventure qu'on lit dans les journaux, ou qu'on voit au cinéma.

Non! c'était impossible. Son imagination lui avait encore joué un tour. Pourtant, les deux voix masculines résonnaient encore à ses oreilles, tranchantes, ou dangereusement calmes.

Les pensées défilaient à toute allure dans sa tête. Billy Grantly! Cet homme exquisément courtois, prévenant, qui aimait tant s'amuser et rendre tout le monde heureux... Sous ces dehors si charmants se cachait donc un démon ?

Et voila que sa stupidité leur faisait courir, à Charles et à elle, un réel danger!

Il existait sûrement un moyen de s'échapper, de se soustraire à cette horrible situation.

Elle devait prévenir Charles, lui dire qu'elle était au courant des sombres machinations tramées contre eux. Tremblant de tous ses membres, elle leva les yeux vers lui. Elle s'apprêtait à parler quand le steward apparut, chargé de coussins moelleux et d'un repose—pied qu'il plaça devant elle.

Elle le remercia et reporta son attention sur Charles. Il venait de prendre place sur une chaise longue, et rien dans son attitude ne trahissait la moindre inquiétude. Son regard, peut—être, semblait plus grave, plus sombre. Il réfléchissait sans doute à une hypothétique échappatoire. Elle aussi devait réfléchir. Ils avaient si peu de temps devant eux, si peu de temps...

— Charles! lança-t—elle d'une voix étouffée.

Il était trop tard. Billy revenait déjà avec son sac à main, qu'il lui tendit.

Elle le remercia avec gentillesse et trouva la force de lui sourire. Il ne fallait surtout pas que Billy soupçonne son indiscretion. Elle ne cessait de se répéter que c'était impossible. Impossible!

Le soleil brillait haut dans le ciel. Le ronflement du moteur parvenait jusqu'à elle et la berçait. Et Billy, devant elle, vêtu d'un pantalon blanc et d'un blazer bleu marine...

Ne serait-elle pas en train de sombrer dans la folie ? Comment cet homme au regard si bienveillant aurait-il pu préférer les horreurs qu'elle avait entendues quelques minutes plus tôt ? Elle luttait désespérément contre la panique qui l'envahissait, la paralysait. Elle devait recouvrer son calme. Il fallait qu'il existe une issue. Mais laquelle, mon Dieu ?

— Êtes-vous confortablement installée, ma chère Toria ? s'enquit Billy. Souhaitez-vous qu'on vous apporte d'autres coussins ?

— Merci, Billy, je me sens au paradis, s'entendit-elle répondre, d'une voix qui la surprit elle-même par sa sérénité.

Chapitre 9 :

La jeune femme resta étendue au soleil, les yeux clos, pendant une éternité, lui sembla-t-il. Son corps était immobile mais son esprit s'activait. Elle ressassait les mots fatidiques, et une certitude terrifiante l'envahissait, balayant tout le reste: Charles ne sortirait pas

indemne de ce traquenard, Il risquait même d'y laisser sa vie.

S'il consentait à fournir ces informations à Billy, il serait victime d'un « accident », de retour à Monte—Carlo. Ainsi, il n'aurait pas la moindre chance d'alerter les autorités locales.

Un homme dans la position de Billy me pouvait pas courir ce genre de risque. Le scénario qu'il avait élaboré pour imposer le silence à Charles ne lui paraîtrait pas suffisant. Il craindrait toujours que celui-ci, pour une raison ou une autre, ne vienne à se défendre. Tant que Charles serait en vie, il constituerait une menace pour Billy. Et si Charles refusait de « coopérer » — selon le terme délicat employé par Billy! — son existence ne vaudrait guère mieux. Malgré tous ses efforts, Toria ne parvenait pas à chasser de son esprit les épouvantables images de tortures vues dans certains films.

Les interrogatoires qui n'en finissaient plus, sous la lumière aveuglante des projecteurs. La cruauté avec laquelle on empêchait les « coupables » de dormir, jusqu'à ce que leur équilibre mental bascule. Les sévices infligés. L'utilisation de narcotiques.

Allongée sur ses coussins moelleux, Toria se mordait les lèvres pour ne pas hurler.

Elle rêvait de plonger dans l'eau, de regagner la rive à la nage, de trouver du secours.

Jamais, de toute son existence douillette, elle n'avait éprouvé une telle frayeur. Peur de la souffrance qu'elle ne manquerait pas de ressentir en voyant l'homme pour lequel elle éprouvait tant d'estime être maltraité et brutalisé.

Elle s'obligea à ouvrir les yeux et se tourna lentement vers Charles. Étendu lui aussi sur une chaise longue, il fumait paisiblement. En dépit de ce calme apparent, elle savait qu'il faisait travailler son cerveau sans répit, en quête d'une solution miraculeuse. Une fois de plus, elle eut l'impression de se débattre dans un cauchemar.

Cela ne pouvait pas être vrai!

Elle posa alors les yeux sur Billy. Lui aussi semblait détendu, à demi assoupi au soleil. Elle remarqua néanmoins qu'il gardait la main droite, dans la poche de son blazer. Au moindre mouvement suspect de Charles, il n'hésiterait pas à tirer, comme il l'en avait prévenu.

« C'est impossible, impossible ! » se répétait— elle inlassablement par

—dessus le bruit du moteur.

Elle pensa à Lynbrooke. Au château, dont la silhouette baroque se découpait, à l'heure qu'il était, sur le ciel bleu de mars. A moins qu'il ne pleuve. Dans ce cas, les jumelles devaient écouter de la musique au salon. Leur petit visage se dessina soudain devant elle, avec une incroyable netteté. Celui de Xandra, toujours mobile et gai, celui d'Olga, posé et sérieux, Et elle comprit combien les jumelles lui manquaient en cet instant. Elle aurait tant voulu sentir leurs bras graciles autour d'elle, les entendre rire. Elle aurait tant voulu être à la maison.

Un fragment de conversation lui revint en mémoire. Une conversation qui s'était déroulée un an plus tôt, un peu plus peut-être. Le thème en était le courage. Peut-

être avaient-elles évoqué les exploits de Michael durant la guerre, elle ne s'en souvenait plus. Elle se rappelait simplement les propos de Xandra:

— Je me demande comment nous réagirions face à une situation très difficile, ou bien face à la mort, à la mort violente. Aurions-nous du courage à ce moment-la ?

Toria avait frémi en pensant aux bombes qui avaient explosé si près du château, pendant la guerre.

— Et que ferais-tu si on te martyrisait ? Avait lancé Olga de sa petite voix pointue.

— Comme les saints ? avait demandé Toria en souriant.

Xandra avait levé les bras au ciel.

— Je hurlerais! Je hurlerais très fort!

— Et toi, Toria, que ferais-tu?

— Pourquoi ne changeons-nous pas de sujet ?... C'est horrible ! Eh bien, le moment venu, j'espère que je serais capable d'affronter la mort avec dignité. Mais comment être certaine de ses réactions dans de si terribles circonstances ?

Xandra avait croisé les bras, scrutant sa sœur jumelle.

— Et toi, Olga, comment réagirais-tu si on t'envoyait à l'échafaud ?

— Je prierais, avait répondu la fillette, très calme.

Et, allongée sur le pont, Toria se surprit à prier avec ferveur. Prier pour qu'ils soient sauvés, prier pour que cette mésaventure ne soit bientôt qu'un mauvais souvenir.

Envisager, ne serait-ce qu'un court instant, la mort de Charles lui était insupportable.

Les paupières entrouvertes, elle l'observait, admirant la noblesse de ses traits, de son maintien. Charles avait l'élégance naturelle d'un gentleman anglais.

Comme cette pensée lui traversait l'esprit, elle imagina l'accueil que réserveraient les gens de sa génération à une réflexion pareille. Parmi les jeunes, il était de bon ton de se moquer de « la vieille école », de ces hommes qui continuaient à observer le code de la décence et de l'honneur, qui appliquaient toujours les règles de la courtoisie, tant dans leur vie privée que publique.

Ce fut à cet instant précis que Toria saisit en quoi Charles était différent des garçons qu'elle trouvait amusants et qu'elle avait, à tort, considérés comme ses amis.

La plupart d'entre eux n'avaient pas plus de valeur qu'un collier de verroterie. Ils étaient faits pour être les acolytes de Billy Grantly, bien que celui-ci fut, de surcroît, un imposteur de la pire espèce. Il leur manquait ce sens des valeurs essentielles qui seul confère de la dignité à un homme. Elle comprenait tout cela à présent, mais il était trop tard.

La jeune femme serra les poings. Était-il trop tard ? Tout au fond d'elle-même, elle ne parvenait pas à s'avouer vaincue. Elle trouverait un moyen d'intervenir, de déjouer les plans de Billy. Des plans qu'elle avait découverts à son insu, ce qui lui donnait l'avantage. Il fallait qu'elle continue de jouer le jeu, qu'elle tienne le rôle de la jeune écervelée en croisière, afin de ne pas éveiller les soupçons de leur hôte.

Elle s'étira paresseusement en poussant un petit soupir de bien-être.

— Oh! quel bonheur d'être en mer par une si belle journée ! Je n'aurais jamais imaginé que la température puisse être aussi douce en cette saison.

— Je suis ravi que cette traversée vous procure un tel plaisir, ma chère Toria, répliqua Billy avec un large sourire.

— Regardez ce ravissant petit village italien, à notre gauche, poursuivit-elle, un doigt pointe sur la côte. Je suppose qu'il n'est pas possible d'accoster, même pour quelques minutes? Vous ne me croirez pas, mais je ne suis jamais allée en Italie.

— Nous pourrions nous y arrêter demain, sur le chemin du retour.

Les lèvres de la jeune femme s'étirèrent en un sourire forcé.

— Oh! ça me plairait beaucoup! Vous n'oublierez pas, Billy ?

— Non, rassurez-vous.

Elle remarqua le regard qu'il décochait à Char- les tandis qu'il lui parlait, Celui-ci affichait toujours un air imperturbable. Il venait d'allumer une autre cigarette et avait lancé l'allumette pardessus bord.

— Nous avançons à une bonne vitesse, observa-t-il d'un ton détaché.

— J 'ai demandé au capitaine de forcer l'allure pour suivre la côte, à la distance réglementaire bien sur. Comme le disait Toria il y a un instant, la côte italienne est très pittoresque.

Elle se redressa et tapota les coussins sur la chaise longue.

— Dans ce cas, il est hors de question que je m'endorme ! Je ne veux rien perdre de ce spectacle. Regardez ce magnifique petit château, juché sur la colline ! Quel dommage qu'il soit interdit de naviguer plus près! Auriez-vous des jumelles à bord, Billy?

— Je vais vous en chercher une paire, déclara le maître des lieux.

Il se leva et traversa le pont. Le cœur battant, Toria suivit sa silhouette des yeux jusqu'à ce qu'elle disparaisse. C'était le moment rêvé pour parler à Charles. Mais la gorge nouée, elle se ravisa. On risquait de les entendre. Billy adorait les gadgets. Il avait peut-être fait placer des micros ça et là, afin d'écouter en toute quiétude les conversations de ses invités...

Une fois de plus, elle se reprocha de se laisser emporter par son imagination, et guider par les images terrifiantes des films d'espionnage. Mais elle ne put se résoudre à parler. La vue d'un matelot, au bout du pont, ne fit que lui confirmer sa décision.

Elle aurait juré que l'homme les observait!

Charles avait probablement eu la même idée qu'elle. Il lui sembla qu'il était sur le point de lui adresser la parole. Puis il aspira une longue bouffée de cigarette et continua de scruter l'horizon. L'espace d'un éclair, elle avait néanmoins perçu dans son regard une expression d'angoisse. Il ne s'inquiétait pas pour lui, mais pour elle, elle en était sûre. Elle brûlait de le rassurer, de lui jurer qu'ils traverseraient ensemble cette épreuve, et qu'ils en sortiraient indemnes.

Cette pensée l'étonna. Son attitude protectrice à l'égard de Charles la surprenait.

Et puis... à quoi bon le reconforter par des paroles apaisantes ? Elle n'avait aucune suggestion concrète à lui faire. Pourquoi prétendre que tout allait bien alors qu'ils étaient au contraire dans une impasse ?

Elle s'en voulait d'avoir accepté cette invitation. Contre la volonté de Charles, qui plus est.

Il n'avait pourtant pas caché que Billy ne lui inspirait aucune confiance. Peut-être avait-il déjà entendu parler de lui, a moins qu'il ne se soit fié à son seul instinct. Quoi qu'il en fit, il s'était montré prudent, et elle — pauvre folle! — lui avait reproché son attitude pusillanime. Elle baissa les paupières, accablée. Pourquoi ne l'avait-elle pas écouté au lieu de défendre avec acharnement l'inconnu qu'était pour elle Billy Grantly ? Elle ne connaissait que trop la réponse, malheureusement. Elle avait voulu punir Charles de l'antipathie qu'il éprouvait envers Michael.

Une antipathie qu'il n'avait d'ailleurs jamais exprimée clairement, mais qu'elle avait sentie le jour même de sa première visite à Lynbrooke. Et depuis lors, elle lui en avait voulu inconsciemment, de dissimuler ce manque d'intérêt pour son cousin, dans le seul but de ne pas la choquer, et ainsi risquer de la perdre. Elle avait même accusé Charles d'hypocrisie.

A présent, elle comprenait qu'elle s'était montrée injuste envers lui. Il était tombé amoureux d'elle au premier regard, lors de ce déjeuner pour le moins étonnant au cours duquel Daisy avait mis bas! Et s'il avait dissimulé son antipathie pour Michael, ce n'était que pour avoir l'occasion de revenir au château, et donc de la revoir.

Avait-on le droit de reprocher à un homme d'aimer ? C'est pourtant ce qu'elle avait fait, sans même s'en apercevoir. Forte de cet amour dont

elle ne savait que faire, elle s'était comportée de façon odieuse avec Charles, le traitant avec condescendance, ou cherchant la bagarre pour s'assurer que le rapport de forces était bien en sa faveur.

« Un jour je lui dirai combien je regrette d'avoir agi aussi stupidement, aussi cruellement... », songea-t-elle, attristée. Mais en aurait-elle l'occasion ou le temps?

Soudain elle ne supporta plus de rester ainsi, telle une poupée. Quelles qu'en soient les conséquences, elle devait échanger quelques mots avec Charles, connaître ses impressions, Elle se pencha vers son fauteuil.

— Charles! appela-t-elle d'une voix tendue.

Au moment même où elle l'appelait, elle reconnut les mains de Billy sur le dernier barreau de l'échelle. Il était trop tard. Terrifiée à l'idée qu'il ait pu percevoir quelque chose de bizarre dans son attitude, elle s'extasia lorsqu'il lui tendit les jumelles.

— Oh! Billy, elles sont superbes ! Regardez cette petite merveille, Charles. Elles ont dû vous coûter une fortune. Quand vous en servez-vous, Billy ? Quand votre petite amie se baigne ?..,

— Vous n'avez pas tout à fait tort, dit Billy en riant. J'adore observer les gens lorsqu'ils se croient seuls. On voit alors des choses étonnantes.

— Vous êtes affreux! minauda-t-elle tout en plaquant les jumelles sur ses yeux. C'est incroyable! Cette femme qui promène son chien sur la jetée, j'ai l'impression qu'il suffirait que j'étende la main pour la toucher.

Elle tendit l'appareil à Charles, faisant mine de l'obliger à s'en servir. Le cœur battant, elle remarqua qu'il détaillait lentement la cote, espérant y trouver un quelconque moyen de fuir leur prison dorée. Elle-même n'avait demandé les jumelles que dans ce but. Mais la vue de l'alignement de maisons blanches à un étage ne lui avait apporté aucun réconfort. Le relief était rocailleux, et elle savait qu'elle n'avait rien à attendre des quelques paysans qui travaillaient dans les champs, au loin.

Sans un mot, Charles lui rendit les jumelles. Toria les utilisa encore un instant, puis les posa près d'elle.

Le yacht filait à présent, et s'éloignait visiblement de la côte. Il les conduisait vers leur destin funeste, et elle n'avait aucun pouvoir pour

l'en empêcher.

Lentement, la jeune femme se leva.

— Je descends dans ma cabine pour me repoudrer, déclara-t-elle, puisant dans ses dernières forces le courage de sourire.

— Retrouverez-vous votre chemin ? demanda Billy.

— Je pense. Si par hasard je me perdais, n'ayez crainte, j'appellerais au secours!

Le rire de Billy résonnait encore à ses oreilles quand elle s'engagea dans l'escalier qui menait à l'étage inférieur. Sa cabine lui parut sombre et fraîche après cette station prolongée au soleil. Elle s'assit devant la coiffeuse et se prit la tête entre les mains.

Qu'allaient-ils devenir ?

Son front était moite de sueur. Il lui semblait que les battements de son cœur retentissaient dans la pièce. Dans le bateau tout entier. Elle s'aperçut alors que ce n'était pas son cœur mais les vrombissements du moteur qu'elle entendait. Ce moteur puissant qui les conduisait inexorablement vers ce lieu où Charles serait obligé de livrer des secrets connus de lui seul. Elle ouvrit les yeux et tressaillit à la vue de son reflet dans le miroir. Ce visage livide, aux traits creusés... était—ce bien le sien ?

Les « accidents » décrits par Billy lui revinrent à l'esprit. Elle imaginait la douleur de leurs familles lorsque les corps — de deux pauvres étrangers! — arriveraient en Angleterre. Et qu'adviendrait-il d'eux, ensuite ?...

Elle aspira par petits coups. Il lui sembla que l'oxygène se raréfiait autour d'elle. La cabine rétrécissait, les parois se rapprochaient d'elle, l'oppressaient, l'écrasaient.

A quoi pensait Charles en ce moment ? Envisageait-il de réduire Billy à néant, par un effet de surprise? Billy était plus petit que lui, mais aussi plus trapu, plus nerveux, et très certainement entraîné aux sports de combat. Dans une lutte à mains nues, il ne tarderait guère à avoir le dessus. Ceci dans le meilleur des cas, en supposant qu'il n'ait pas le temps de se servir de son revolver...

Anxieuse; elle regarda autour d'elle, en quête d'un quelconque objet susceptible de faire office d'arme. En vain. D'ailleurs, elle était si

maladroite.,. Lorsque Michael l'emmenait et ses exercices de tir, il ne manquait jamais de se moquer de ses

«prouesses ».

Tout en fouillant la pièce du regard, elle remarqua que l'on avait pris soin de ranger ses affaires. Ses vêtements étaient suspendus dans la penderie, ses bijoux disposés sur la coiffeuse, Telle une somnambule, elle se leva et marcha jusqu'au hublot. La cote italienne se découpait à l'horizon, de plus en plus lointaine. Le front collé à la vitre, elle suppliait le ciel de leur venir en aide, de les tirer de ce gouffre où ils semblaient.

Elle regagna enfin son lit, abattue, et s'y laissa tomber. Son regard fut alors attiré par deux flacons, posés sur la table de nuit, juste devant la lampe. L'un contenait un analgésique puissant, le seul capable de vaincre ses migraines persistantes. L'autre, des somnifères. Les sourcils froncés, elle fixa ce dernier flacon, se remémorant les paroles du vieux médecin lorsqu'il les lui avait prescrits;

— Je te donne quelque chose qui t'aidera à dormir, mais sache que tu es beaucoup trop jeune pour utiliser ce genre de médicaments. Enfin, on ne se marie pas tous les jours. Je comprends ta nervosité ! Ces capsules sont efficaces. Prends-en une chaque fois que tu ressentiras le besoin de passer une bonne nuit de sommeil.

— C'est mon vœu le plus cher en ce moment. Je deviendrai folle si je ne dors pas!

Le médecin avait ri.

— Détrompe-toi, mon petit! Les gens sont beaucoup plus résistants qu'ils ne le croient. Si tous ceux qui pensent mourir ou perdre la raison disparaissaient de la surface de la terre, il n'y resterait plus que quelques rares spécimens de l'espèce humaine!

Il avait apposé sa signature au bas de l'ordonnance et la lui avait tendue.

— Ce flacon contient vingt—cinq capsules mais, à mon avis, deux ou trois suffiront.

Ta nervosité se dissipera dès que tu auras épousé ce charmant garçon. Avas—en une ce soir, au moment de te coucher, et tu le sentiras mieux demain.

— Une seule ? s'était étonnée la jeune femme.

— Une seule. Chacune d'entre elles contient assez de poudre pour apaiser un esprit, si agité soit-il!

Sans hésiter, Toria ouvrit le flacon et en renversa le contenu sur le couvre—lit. Elle compta fébrilement les capsules. Il en restait vingt. Vingt. Quel usage pourrait—elle en faire?

Assise au bord du lit, elle ne parvenait pas à détacher son regard des petites capsules d'un jaune éclatant. Elle les rassembla puis se leva. Comme elle s'y attendait, elle trouva des mouchoirs en papier dans un tiroir de la coiffeuse. Elle en prit un, se rassit sur le lit et ouvrit l'une des capsules, dont elle vida le contenu dans le mouchoir.

Et ainsi de suite, jusqu'à la vingtième. Quand elle fut venue à bout du stock, il y avait un petit tas de poudre blanche sur le mouchoir. Toria referma ensuite les capsules jaunes et les remit dans le flacon, qu'elle posa sur la table de nuit.

Elle vérifia ensuite que rien n'avait changé de place dans la cabine, plia avec soin le mouchoir contenant la précieuse poudre et le glissa dans la poche de sa jupe. Puis elle se brossa longuement les cheveux devant la glace, tout en élaborant le plan qui avait commence à germer dans son esprit, lorsqu'elle avait vu les somnifères. Ses yeux se posèrent sur son collier: deux rangs de perles qui avaient appartenu à sa mère. Le fil qui maintenait les perles n'était plus très solide et, de crainte de les perdre, Toria avait voulu le faire changer avant de quitter l'Angleterre, mais les préparatifs du mariage l'en avaient empêchée. Du bout des doigts, elle caressa les perles d'un orient superbe. Elles lui semblèrent tièdes, presque vivantes et, en cet instant précis, elle eut l'impression que ce collier les protégerait, Charles et elle.

Réconfortée, elle s'efforça de rassembler ses connaissances en matière de calmants et autres dérives. Si l'on en avalait une dose massive, agissaient-ils aussitôt ? Le problème consistait à masquer le goût du produit. Elle avait un jour mordu par mégarde dans l'une des capsules et avait constaté que la poudre était affreusement amère. L'idéal serait de la verser dans une boisson forte. Pas du café, bien sur. Elle avait entendu dire que le café était parfois utilisé comme antidote. Elle ignorait d'où elle tenait cette information et si elle était véridique, mais mieux valait ne courir aucun risque.

Du thé, peut-être ? Non, il fallait indéniablement une boisson corsée.

Elle quitta la coiffeuse et se dirigea vers la porte. Son absence avait assez duré. Si elle tardait davantage, Billy risquait de se poser des questions. Elle regagna le pont. Les deux hommes étaient toujours confortablement allongés sur leurs chaises longues. L'image même de la quiétude... Ils étaient silencieux quand elle les rejoignit, mais elle eut le pressentiment qu'ils avaient profité de ces quelques minutes pour reprendre leur discussion, et qu'ils avaient parlé d'elle.

Elle se rassit dans sa chaise longue et demanda gaiement:

— Que s'est-il passé pendant que je n'étais pas la ?

Billy marqua une pause avant de répondre:

— Qu'aurait-il pu se passer?

Consciente d'une tension à peine perceptible dans sa voix, elle s'empressa de le rassurer.

— Je ne sais pas... un requin aurait pu faire son apparition. Ou même une sirène!

Mais je crains, messieurs, que ce genre de détail ne vous ait échappé, puisque vous étiez dans les bras de Morphée... Il me semble que nous nous éloignons de plus en plus de la cote, n'est-ce pas, Billy?

— D'après mon capitaine, les courants sont assez perfides dans ce coin, répondit-il avec prudence. J'imagine que nous ne tarderons pas à nous en rapprocher.

— Ah...

Billy regarda sa montre.

— Il est 5 heures, Toria. Désireriez-vous boire une tasse de thé ?

— Très volontiers.

— Soit, je suggère que nous retournions au salon, ou le steward nous servira.

Il prit soin de laisser le couple passer devant lui. Quand ils furent tous deux assis dans les fauteuils de satin ivoire damassé, Billy appuya sur une sonnette.

— Bien, du thé pour Toria. Et vous Charles? Thé ou whisky soda?

— Un whisky soda, s'il vous plaît.

Comme il ouvrait le bar, la jeune femme lança :

— Et vous, Billy, que prendrez-vous ?

— J'hésite... Pourquoi ?

— Quand vous aurez envie d'un cocktail, prévenez-moi. Je tiens à vous en faire goûter un assez particulier, dont une Mexicaine m'a donné la recette il y a quelques jours. Cela s'appelle « le baiser du serpent » !

— Tout un programme ! railla Billy. Et quels en sont les ingrédients ?

— Top secret ! Je le préparerai et il faudra que vous deviniez de quoi il est composé.

Si vous passez honorablement le test, je vous fournirai les quantités exactes afin que vous remportiez un franc succès à votre prochaine fête.

Elle parlait avec animation, l'œil luisant, les joues roses.

— Oh ! Billy, s'il vous plaît, laissez—moi vous le confectionner tout de suite !

— Très bien, ma chère. Puisque vous y tenez...

Le steward apparut et il lui demanda de préparer le thé. Puis il reporta son attention sur Toria.

— A vous de jouer. Après tout, on ne meurt qu'une fois !...

— Une seconde ! objecta—t-elle. Il s'agit d'un pari. Que je remporterai si vous ne réussissez pas à reconnaître les différents ingrédients ! Quel sera mon prix si vous perdez ?

— Que souhaiteriez-vous ?

Toria inclina légèrement la tête.

— Une paire de gants que j'ai vue dans une boutique de luxe à Monte-Carlo. Autant vous prévenir, ils sont superbes, et très chers !

Billy se renversa sur son siège et partit d'un grand éclat de rire.

— Toria, Toria! Deviendriez-vous vous aussi une femme vénale ? On ne sait plus à qui se fier ! Mais soit, marché conclu. On ne pourra pas me reprocher d'être mauvais joueur.

— Hum !... vous avez tout de même de grandes chances de gagner, et vous le savez, Billy. Rappelez—vous cette soirée au *Ciro's*, ou vous souteniez que vous étiez capable de reconnaître l'année d'un vin de qualité, ainsi que tous les ingrédients d'un cocktail. Quelqu'un vous a pris au mot, et vous avez remporté ce pari haut la main.

— Si vous continuez, vous allez me faire rougir! Mais cessons ces bavardages, je veux vous voir à l'œuvre.

Toria sentit son cœur cogner dans sa poitrine. Elle avait remporté la première manche!

— Je n'oublierai jamais cette soirée. C'était si amusant! Vous auriez été stupéfait par le talent de Billy, Charles. Tout le monde a voulu relever le pari, et pas une seule fois il ne s'est trompé en énonçant la composition de nos cocktails respectifs ! Vous avez du gagner une fortune, ce soir-la, Billy!

Ce dernier agita la main droite en grimaçant.

— Si mes souvenirs sont exacts, la note que m'a présentée le serveur au moment de partir dépassait très largement tout ce que j'avais pu encaisser!

— Je n'avais jamais envisagé la situation sous cet angle! s'exclama la jeune femme dans un éclat de rire.

Le steward se présenta avec le thé accompagné de toasts et de biscuits enrobés de sucre blanc. La seule pensée de manger soulevait le cœur de Toria.

— Servez d'abord Charles, Billy. Ensuite je m'occuperai de vous ! Et il est interdit de tricher! Surveillez-le, Charles, s'il vous plaît. Je le soupçonne d'avoir les yeux derrière la tête!

Celui-ci garda le silence tandis que Billy riait encore.

— Ce que vous avancez n'est peut-être pas entièrement faux, ma chère. Certaines personnes ont découvert à leurs dépens que rien ne m'échappait...

Elle accueillit cette remarque par un accès d'hilarité, tout en saisissant

le message funeste qu'elle contenait. Billy quitta le bar, posa un whisky soda devant Charles puis s'installa en face de lui. D'un geste de la main, il signifia à la jeune femme qu'il lui cédait la place derrière le bar. Elle s'arma de courage et rejoignit son poste. Elle prit d'abord une bouteille de gin et en versa une rasade dans un verre tout en regardant furtivement autour d'elle. Bien que Billy lui tournât le dos, elle n'était pas tout à fait rassurée. Comme elle venait de l'affirmer, elle était convaincue qu'il était doté d'un pouvoir de perception des plus aigus. Elle porta alors les mains à sa gorge et, d'un coup sec, tira sur son collier. Elle craignait que le fermoir ne cède avant le fil de soie qui retenait les perles, mais celui-ci était solide, et une autre tentative vint à bout de la résistance du fil.

La jeune femme poussa un cri tandis que les perles roulaient sur le parquet.

— Oh! mes perles... Le collier de maman! Je savais qu'il fallait le faire réparer avant de partir...

Charles s'était déjà agenouillé.

— Ne vous inquiétez pas, Toria, nous allons les retrouver.

— S'il vous plaît..., gémit—elle. Ce collier n'a pas de prix pour moi, J'ai oublié le nombre de perles, mais le chiffre est sur la police d'assurance, à la maison.

Billy se pencha à son tour.

— Soyez rassurée, vous n'en perdrez aucune ici: il n'y a aucune fente dans le plancher.

Profitant de cette diversion, elle sortit de sa poche le mouchoir en papier contenant la poudre, et la versa en hâte dans le verre qu'elle agita.

— Je suis vraiment désolée, fit-elle.

Charles s'était relevé et scrutait le sol autour de lui.

— Je n'en vois plus une seule.

— Moi non plus, ajouta Billy. Je pense que nous les avons toutes ramassées.

Chacun des deux hommes avait une petite poignée de perles dans la

main gauche.

Elle leur tendit ce qu'il restait du collier.

— C'est le rang du haut qui a cédé, il doit y en avoir quatre de moins que sur l'autre.

Billy reprit place sur le siège qu'il occupait jusque-la et déposa son précieux butin dans un cendrier. Charles y ajouta sa propre récolte et, laissant à Billy le soin de compter, retourna à son fauteuil pour y boire son whisky soda.

— Messieurs, merci infiniment! S'exclama Toria avec un soupir de soulagement. Je continue à préparer votre potion magique, Billy. Vous avez bien besoin d'un remontant après ces émotions.

Le cœur battant, elle reporta son attention sur le verre, La poudre s'était presque entièrement dissoute. Elle rajouta du gin, puis d'autres alcools, mélangeant sans vergogne diverses recettes de cocktails. Elle en avait confectionné bien assez dans sa courte vie pour connaître les dosages permettant d'équilibrer le goût. Quand elle jugea qu'elle avait atteint son but, elle transvasa le mélange dans le shaker, prenant soin de ne pas y ajouter de glaçons. Et après avoir agité le tout selon les règles de l'art, elle plaça le shaker dans un seau à glace.

— Il vous faut encore attendre quelques minutes, dit—elle à Billy. D'après mon amie mexicaine, cette boisson se boit frappée, mais surtout pas diluée dans de la glace. Et je ne vous cacherais pas que je lui donne raison. A Londres, on ne sert plus que des boissons insipides, noyées dans les glaçons!

Billy roula des prunelles, la mine gourmande.

— Vous me mettez l'eau à la bouche. J'ai peur de manquer de sens critique quand j'y goûterai enfin.

— Personne ne peut critiquer « le baiser du serpent»! se récria—t-elle. Manque-t-il des perles ?

— Il y en a exactement quatre-vingt—deux, c'est—a-dire quatre de moins que sur l'autre rang.

— Parfait, on dirait que le compte est bon. Merci infiniment. Dans quoi pourrions-nous les ranger maintenant ?

Toria se dirigea vers un secrétaire sur lequel était posé un coffret en

cuir contenant du papier à lettres et des enveloppes. Elle en prit une et la tendit à Billy.

— Mettez—les dans cette enveloppe s'il vous plaît, et cachetez-la. S'il en manque à notre retour à Monte-Carlo, je saurai qui accuser!

Elle cherchait à gagner du temps, mais Billy n'y voyait que du feu.

— Je les recompterais devant vous, comme les commerçants quand ils vous rendent la monnaie ! protesta-t-il, feignant l'indignation. C'est bien la première fois que je me fais traiter de voleur...

Elle lui adressa un petit regard en coin.

— Vous êtes trop rusé pour être honnête, Billy Grantly! Je me demande comment on peut espérer vous bernier.

— Cela se produit, pourtant.

— A croire qu'ils sont fous!

Elle le regardait fixement, admirative, et son orgueil masculin ne resta pas insensible à cette marque d'estime. Billy se rengorgea, un sourire satisfait aux lèvres.

— Ce que j'aime en vous, Toria, c'est votre franchise.

— Une façon élégante d'affirmer que je ne mâche pas mes mots! Mais, puisque je vous trouve intelligent, pourquoi ne vous le dirais-je pas ? C'est ce que je disais à Charles, hier soir. N'est-ce pas, Charles ?

— En effet, répondit celui-ci du bout des lèvres.

— Aux yeux de Charles, la plupart de mes amis sont des écervelés. Je n'étais donc pas peu fière de lui présenter quelqu'un de votre envergure qui, j'en étais certaine, ne manquerait pas de lui plaire.

Billy afficha un air d'humilité derrière lequel la jeune femme décela un soupçon de moquerie.

— Croyez-vous que votre mari m'apprécie?

— Quelle question...

Toria but une gorgée de thé et reposa sa tasse, confuse.

— Oh! Billy, votre cocktail! Je l'avais oublié.

Elle s'empressa d'ouvrir le shaker et en vida le contenu dans un grand verre qu'elle apporta à leur hôte.

— Voila! Maintenant, fermez les yeux et goûtez. J'espère l'avoir réussi.

Il avala une petite gorgée.

— Voyons... Pas mauvais. Un peu pharmaceutique, peut-être.

— Vous êtes un monstre, Billy!

Il but une autre gorgée, plus longue cette fois,

— Bien... Vous y avez mis du cognac, du Cointreau... non, du kummel. Du gin également. Pour être bizarre, le mélange est bizarre, Toria.

Elle croisa les bras avec une mine d'enfant boudeuse.

— Oh! non... Vous êtes trop cale! Autant dire tout de suite adieu à mes gants.

Les sourcils froncés, Billy renouvela l'expérience.

— Il y a cependant quelque chose que je n'arrive pas à identifier. Avez-vous utilisé du citron ?

— Je refuse de répondre à vos questions! Soyez précis. Citron ou pas citron?

— Citron.

— J'y ai pressé quelques gouttes en effet.

— J'en étais sur!

— Ce n'est pas drôle de jouer avec vous, Billy ! Vous devinez tout.

Songeur, il fit claquer la langue contre son palais.

— Hum ! je sens encore un ingrédient curieux. Du kirsch ?

— Pas de questions, j'ai dit!

— Parfait. Du kirsch.

Elle soupira, abattue.

— Oui, du kirsch. Je vous déteste, Billy Grantly! Vous avez gagné.

— Est-ce vraiment tout ?

— Je le crains.

Il vida le verre d'un trait.

— Étrange... J'aurais juré qu'il y avait encore autre chose. Enfin, je vous concède que ça se laisse boire. Mais il s'agit incontestablement d'une mixture très féminine!

— Je ne céderai pas à la provocation. Ni au dépit, bien que la perte de ces gants me plonge dans un abîme de tristesse...

Si au moins Charles avait l'idée de venir à sa rescousse en participant à la conversation... Il lui en coûtait de plus en plus de bavarder pour meubler le silence.

Elle était à bout de forces.

— Il me semble, en effet, répondit Billy. Si nous écoutions un peu de musique?

Il se leva et se dirigea vers le gramophone, qu'il mit en marche avant d'examiner une pile de disques.

— Ah! voici l'un de mes préférés!

Les accords sirupeux d'une mélodie sentimentale retentirent et Billy regagna son siège. Toria remarqua qu'il ne la quittait pas des yeux et mordit dans le biscuit.

— Je vais grossir, minaуда—t—elle, mais tant pis!

Elle mâcha longuement et dut boire une gorgée de thé pour réussir à l'avalier.

— Je suppose que vous êtes allé au spectacle durant votre dernier séjour aux États-Unis. Qu'avez-vous vu d'intéressant ?

— Deux comédies musicales, dont j'ai les enregistrements. Si cela vous intéresse...

Sa phrase s'acheva dans un bâillement.

— Oh, oui! s'exclama-t-elle en battant des mains.

— Très bien, nous verrons des que ce disque sera terminé.

Il croisa les bras, soudain solennel.

— Je passe des heures à écouter de la musique, Toria. Je possède tous les enregistrements des grands opéras. Rien ne me calme autant que certaines ouvertures, d'une incomparable beauté.

— C'est étonnant ! J 'ignorais que vous goûtiez l'art lyrique, Billy. J'étais persuadée que vous étiez un passionné de boogie-woogie!

— Nous nous connaissons si peu, soupira-t-il.

— C'est exact. Je me demande même parfois si on se connaît soi-même.

— Peut-être n'en prenons-nous pas le temps, ni la peine...

Il bailla encore à se décrocher la mâchoire.

— Il fait... vraiment chaud... ici.

Il eut à peine le temps de bafouiller ces mots avant de basculer d'un coup. Les bras en avant, il tenta en vain de se retenir à la table. Effondré sur le plancher, il émit quelques sons inintelligibles, puis ferma les yeux et resta immobile.

Charles avait déjà bondi sur ses pieds.

— Il est... hors d'état de nuire! articula la jeune femme. Le cocktail que je lui ai préparé contenait la valeur d'une vingtaine de somnifères !

Charles changea du tout au tout. Avec une rapidité surprenante, il s'empara du revolver de Billy et le glissa dans sa propre poche. Puis il souleva le corps inanimé, qu'il étendit sur le sofa.

— Allongez-vous, Toria, lui intima—t-il à voix basse. Si quelqu'un vient, on croira que vous êtes tous deux assoupis.

— Qu'allez-vous faire ?

— Je n'ai pas le temps de vous l'expliquer. Mais n'ayez crainte, je serai bientôt de retour.

Il s'attarda sur son beau visage tourmenté, et, avant qu'elle ne comprenne ce qui se passait, il la serra très fort contre lui et l'embrassa.

— Vous êtes merveilleuse, mon amour!

Puis il disparut.

Toria resta figée sur place pendant les secondes qui suivirent ce brusque départ.

Elle éprouvait la curieuse sensation d'évoluer dans un rêve. Son cerveau fonctionnait au ralenti. Autour d'elle, les formes paraissaient distordues, irréelles. Mais elle ne tarderait pas à se réveiller, dans son lit, au château...

Très faible, la jeune femme se passa la main sur le front. Sa vie s'était brusquement accélérée depuis un peu plus d'un mois. Depuis que Michael lui avait déclaré son amour. Les événements s'enchaînaient à une vitesse folle, l'entraînant dans un tourbillon infernal. Elle se ressaisit et s'approcha de la forme inerte, étendue sur le canapé. Billy respirait avec bruit, comme quelqu'un qui a trop bu. Charles l'avait installé là en hâte, et ses vêtements étaient en désordre. Elle se pencha pour le rajuster et le couvrit d'un plaid qui traînait au pied d'un fauteuil. Ainsi, il avait l'air naturel de quelqu'un qui fait un somme. Si le steward venait, il ne remarquerait rien d'anormal.

Elle tendit l'oreille mais seul le ronronnement du moteur troublait le silence. Ils s'étaient encore éloignés de la cote, et elle avait l'impression que le yacht fendait les eaux à une allure folle. Elle se demanda ce que comptait faire Charles. Forcerait-il le capitaine a rebrousser chemin et à regagner Monte-Carlo, ou avait-il forgé un autre plan d'action ?

Toria essaya de se remémorer les visages des membres de l'équipage, qu'elle avait tout juste entrevus. Des étrangers, pour la plupart. Ils parlaient peu, souriaient quand on s'adressait et eux, mais restaient sur la réserve. La peur, qu'elle avait réussi à vaincre durant cette dernière heure, s'abattit sur elle. Billy ne constituait plus un danger pour l'instant, mais Charles et elle n'étaient pas pour autant tirés d'affaire.

D'après ses calculs, il y avait une vingtaine d'hommes à bord. Comment Charles parviendrait-il à les tenir en respect, même armé ?

Elle crut entendre un bruit de pas et s'empressa de s'asseoir sur un

fauteuil, la tête en arrière dans une attitude de repos. Ainsi, quel que soit le « visiteur », il ne s'étonnerait pas de voir Billy dormir à cette heure. Son oreille ne l'avait pas trompée.

Elle venait tout juste de s'installer quand le steward qui avait apporté le thé entra.

Toria souleva les paupières et les referma, comme s'il l'avait dérangée dans son sommeil. L'homme se dirigea vers la table sur la pointe des pieds, rangea le service à thé sur son plateau et disparut.

Ce bref regard avait suffi à Toria pour jauger l'un des membres du camp adverse.

Menu, effacé, l'homme était d'origine orientale. Vu sa taille, il ne représenterait pas un grand danger s'il fallait en venir aux mains. Elle essaya de se mettre dans la peau du personnage. Quel genre de personnel embaucherait-elle, si elle était à la place de Billy ? De toute évidence, il ne dévoilait ses secrets qu'à de rares personnes. Grâce à sa personnalité énigmatique, il avait réussi à bernier tous ceux auxquels il n'inspirait qu'une confiance modérée. On avait certainement exercé une pression très forte en haut lieu, pour qu'il coure un tel risque en les kidnappant, Charles et elle. Puis elle se ravisa. Billy n'avait couru aucun risque, puisque, en dépit de ce qu'il affirmait, aucun de ses deux otages ne devait avoir la vie sauve. Il pourrait continuer en toute quiétude d'être « Billy l'Enigme »!

Quand le steward eut quitté la pièce, Toria attendit prudemment quelques minutes avant de se lever. Elle s'approcha alors de Billy et dévisagea l'homme qu'elle considérait la veille encore comme son « ami ». Même dans le sommeil, il gardait une expression affable et presque bienveillante. Pourtant il n'hésiterait pas à les abattre froidement. Juger les gens à la légère, quelle folie ! Il suffisait qu'ils soient drôles, volubiles, galants, pour gagner tous les cœurs. Et Billy était passé maître en l'art de se rendre agréable. Comment résister à un tel déploiement d'amabilité, de gentillesse ?

Comment ne pas succomber à son sens de l'hospitalité, à sa générosité ?

Elle se demanda combien d'autres personnes s'étaient laissé bernier. Et depuis quand il exerçait ces troubles activités. Elle se pencha davantage et observa les rides qui creusaient son front, ses joues. Il était plus âgé qu'elle ne l'avait cru. Elle frissonna au souvenir des nombreuses soirées au cours desquelles ils avaient dansé et ri

ensemble. Comment avait-elle pu manquer à ce point de discernement ?

Toria pensa ensuite à ses sœurs. Les jumelles faisaient preuve d'une clairvoyance rare dans ce domaine. Jusque-là, leur bon sens les avait toujours remarquablement guidées. Toria s'étonnait parfois de les voir manifester autant de gentillesse à des êtres qui lui semblaient sans intérêt, mais au bout de quelque temps, elle comprenait pourquoi ils avaient eu l'heur de plaire aux fillettes. A l'inverse, quand elles n'aimaient pas quelqu'un, l'avenir ne tardait pas à prouver qu'elles avaient eu raison de le boudier.

Le cœur serré, elle se rappela l'accueil qu'elles avaient réservé à Charles, le jour de son arrivée au château.

Elle entendait encore les paroles de Xandra:

— Il est charmant. Je suis sûre que l'invention de Michael l'intéressera.

— Et quand bien même, ça ne l'empêcherait pas d'être «charmant», avait répliqué Olga.

La réponse de Xandra avait fusé, spontanée:

— Oui, bien sûr!

Les jumelles avaient vu juste. Toria, pour sa part, n'avait pas été très favorablement impressionnée par Charles, cette première fois. Il lui avait paru maladroit, emprunté, guindé, même. A présent, elle savait qu'il se protégeait derrière une sorte d'armure lorsqu'il rencontrait des inconnus. Il avait d'ailleurs réagi avec un bon sens rare quand elle lui avait présenté Billy.

Toria se passa nerveusement les doigts dans les cheveux. Il lui était impossible de rester plus longtemps inactive. Il fallait qu'elle sache ce qui était en train de se tramer.

Mais Charles lui avait recommandé de ne pas bouger. Lui désobéir serait absurde, dangereux, peut-être. Elle se leva et marcha jusqu'à la porte du salon qu'elle ouvrit sans bruit, tendant l'oreille. Rien.

Charles aurait-il été intercepté et neutralisé par les membres de l'équipage ? Elle n'osait imaginer le sort qui leur serait réservé si Billy revenait à lui avant que Charles n'ait trouvé un moyen de prendre le dessus...

Pendant combien de temps les somnifères agiraient—ils encore ? Elle était incapable de répondre à cette question. Une capsule lui procurait six heures de sommeil. Elle essaya de multiplier cette durée par vingt, sans toutefois y parvenir.

Les chiffres s'embrouillaient dans sa tête. Et rien ne prouvait qu'il faille multiplier par vingt! Elle porta les mains à son front. Une violente douleur lui martelait les tempes.

Toria passa la tête par la porte entrebâillée. Aucun bruit suspect ou inhabituel. Elle traversa de nouveau la pièce et regarda par un hublot. Le bleu intense de la mer avait quelque chose d'indécemment. Cette couleur incitait à la gaieté, à la bonne humeur, et pourtant l'ombre de la mort planait au-dessus de leur tête.

Comment aurait réagi Michael, en de pareilles circonstances ? Elle n'avait aucun mal à imaginer sa colère. Une rage folle, qu'il n'aurait certainement pas réussi à maîtriser. Il aurait perdu tout contrôle à table, au cours du tête-à-tête avec Billy, et celui-ci se serait servi de son arme. Si cette terrible mésaventure lui était arrivée avec Michael, elle n'aurait jamais eu le sang-froid nécessaire pour mener à bien sa tâche.

Elle aurait été trop préoccupée par son compagnon pour réfléchir posément. Elle aurait cherché à le calmer, à le protéger. Fixant toujours l'immense étendue bleue, elle réfléchit au nombre incalculable de fois où elle avait traité Michael comme un enfant. Elle le maternait, le consolait, ou se moquait tendrement de lui, afin de lui donner le courage de réagir contre sa propre faiblesse. Mais Michael n'avait pas toujours été fragile. Elle n'oublierait jamais la force avec laquelle il l'avait serrée dans ses bras, la brutalité avec laquelle il l'avait embrassée, lui meurtrissant les lèvres. Et ces souvenirs vivaces ranimèrent en elle le désir de le voir, d'entendre le son de sa voix, même altérée par la colère.

Elle se figea soudain, percevant un bruit de pas dans le couloir. Elle n'avait plus le temps de rejoindre son fauteuil, de feindre le sommeil. Paralysée par la peur, elle était incapable de bouger. Il lui avait semblé reconnaître plusieurs bruits de pas. Les membres de l'équipage s'étaient sans doute lancés à sa poursuite. Ils avaient déjà capturé Charles et la ligoteraient elle aussi, dans quelques secondes...

Adossée à la paroi, elle poussa un soupir de soulagement quand Charles en personne pénétra dans le salon, souriant. Elle se précipita aussitôt vers lui.

— Que s'est—il passé? Racontez-moi tout!

Elle avait posé instinctivement les deux mains sur sa poitrine, cherchant dans le contact tiède de son corps un réconfort dont elle avait terriblement besoin. A l'expression de ce petit visage tendu vers lui, Charles comprit que les nerfs de la jeune femme étaient sur le point de lâcher. Il l'attira tendrement contre lui.

— Calmez—vous, ma chérie. Nous n'avons plus rien à craindre. Nous serons délivrés sous peu.

Elle cligna des paupières, affolée.

— Mais co... comment ? Le yacht n'a rien changé à sa trajectoire.

— Je le sais,

Ce fut alors qu'elle remarqua qu'il avait les cheveux en bataille, que son blazer était froissé et qu'il y manquait un bouton.

— Que s'est—il passé? répéta-t-elle d'une voix cassée.

— J'ai eu une... petite altercation avec le radio. Comme je ne tenais pas à alerter tout l'équipage en utilisant le revolver, j'ai dû me servir de mes poings. J'avoue que ce type est coriace! Il m'a fichu un coup dans la mâchoire dont je me souviendrai encore dans une semaine...

Ce disant, il porta la main à sa joue en grimaçant, puis lui adressa un sourire rassurant.

— Qu'avez—vous fait de lui?

— Je l'ai bâillonné et attaché et son siège, dans la cabine de radio. D'ailleurs je dois y retourner, au cas où il reprendrait connaissance et alerterait ses camarades. Autant limiter les dégâts!

— Mais n'envisagez—vous pas d' « insister » auprès du capitaine afin qu'il nous ramène à Monte-Carlo ?

Toujours blottie contre Charles, elle se laissait bercer par les battements de son cœur.

— N'étant pas certain de pouvoir tenir tête à tous ces hommes, railla-t-il, j'ai préféré appeler du renfort.

— Du renfort ?...

— Oui, la marine anglaise me semblait tout à fait adaptée à la situation. Ou du moins, une partie de la marine anglaise!

— Ou sont—ils ? lança-t—elle en hâte. Oh! Charles... Dites—moi, s'il vous plaît. Je n'y comprends rien!

— Vous avez raison, ma chérie, le moment est peut—être mal choisi pour faire de l'humour. Je vous demanderai de rester tranquillement assise ici, et d'éloigner quiconque tentera de réveiller ce sinistre individu. Dans une vingtaine de minutes tout au plus, un croiseur intimera au capitaine l'ordre de stopper les machines. Et ce sera la fin de tous nos problèmes!

— Êtes-vous sur qu'ils nous retrouveront, en pleine mer?

— Certain. Je suis un navigateur expert et je leur ai donné notre position exacte.

— Ils ne risquent pas de se tromper ? insista-t-elle, angoissée.

Charles remarqua que la jeune femme était au bord des larmes. Il resserra son étreinte.

— Soyez courageuse, ma chérie. Plus que quelques minutes et ce cauchemar sera terminé. Je dois vous quitter maintenant pour retourner à la cabine de radio, mais je reviendrai vite. N'ayez aucune crainte.

— Charles! Et si... si les membres de l'équipage s'étaient aperçus que...

— Tout ira bien, Toria, affirma-t—il en souriant. Grâce à vous.

Elle le regarda partir, tremblante, incapable de parler. Il savait néanmoins qu'elle suivrait ses instructions. Avant de passer le seuil, il lui adressa un dernier sourire empreint de tendresse, et murmura:

— Plus que vingt minutes!

Dès qu'il eut disparu, Toria se reprocha son manque de sang-froid. La partie n'était pas encore gagnée, il fallait qu'elle tienne bon! Elle avait honte de s'être montrée si faible, alors que jusque-la elle avait réussi à surmonter sa peur.

Mais curieusement, l'imminence de leur libération la privait de ses ressources.

L'après-midi même, en regagnant sa cabine, elle avait abandonné tout espoir de reprendre un jour une existence normale. Tout espoir de vie, même. Ils avaient une chance sur un million de réchapper à l'ignoble piège que leur avait tendu Billy. Et pourtant...

Elle serra les poings, incapable d'imaginer qu'ils seraient bientôt sauvés. Puis, comme le lui avait recommandé Charles, elle regagna son fauteuil. Pour quelques secondes seulement, Elle était bien trop excitée pour rester immobile ! Elle se releva et alla se planter devant un hublot, fouillant l'horizon du regard. Rien, pas même une barque de pêcheur. Elle s'approcha des autres hublots, sans plus de succès. L'étendue bleue de la mer s'étirait à perte de vue. Le bleu de la mer, le bleu du ciel qui commençait à virer à l'indigo. Le doute s'était insinué en elle lorsqu'elle aperçut, au loin, la longue silhouette grise d'un croiseur.

Ils étaient sauvés! Ils allaient vivre! Le gros nuage noir qui avait plane au—

dessus d'eux, menaçant à tout moment de les anéantir, s'éloignait. Jamais, jusqu'à ce jour, elle n'avait compris combien elle tenait à la vie. Parler de la mort sur le ton de la conversation, quand on n'y était pas confronté, était chose facile! Mais le moment venu, on prenait conscience de la valeur inestimable de l'existence. L'odeur de la terre mouillée, celle du pain chaud, tous ces détails quotidiens devenaient précieux, essentiels.

Toria se jura de ne jamais oublier cette leçon. Même lorsqu'elle se sentirait très malheureuse. La souffrance était de loin préférable au néant. Le grand navire se rapprochait. Les rayons du soleil caressaient sa coque, le faisant ressembler à un glorieux guerrier en armure. Saint Georges venant sauver la jeune fille du Dragon!

Toria baissa les yeux sur Billy. Comment réagirait-il, a son réveil, quand il lui faudrait admettre qu'il avait été vaincu par une femme ?...

C'était sans doute la première fois de sa vie qu'il sous—estimait un adversaire. Il n'avait pas cessé de surveiller Charles, la jugeant, elle, trop insignifiante pour mériter son attention. Pas une seconde il ne s'était méfié d'elle.

— Merci, mon Dieu! merci!

Elle répétait inlassablement ces mots, osant tout juste croire à leur chance, quand elle vit une petite lumière clignoter en haut du mat du croiseur. Leurs sauveurs faisaient certainement parvenir un message

au yacht, Elle se demanda si Charles parviendrait à le déchiffrer. Ne lui avait-il pas dit que la navigation n'avait aucun secret pour lui ? Il le retranscrirait et le transmettrait au capitaine. Si le steward s'en chargeait, par exemple, celui-ci ne verrait rien d'anormal au fait que l'un des invités de Mr Grantly remplace le radio. « L'Enigme » avait sûrement transporté des passagers autrement plus bizarres que Charles!

Le croiseur envoya d'autres signaux et une sonnerie retentit enfin dans tout le bâtiment. Le capitaine commençait déjà à baisser le régime. La jeune femme eut alors l'impression que son cœur se mettait lui aussi à battre au ralenti. Elle était en proie à une émotion si violente qu'elle respirait avec difficulté.

Sauvés! Ils étaient sauvés!

Des cris parvinrent jusqu'à elle. Quelqu'un lançait des instructions. La porte du salon s'ouvrit brusquement et un homme en uniforme qu'elle n'avait encore jamais vu entra.

Il regarda autour de lui et, remarquant la présence de Toria, ôta sa casquette. Puis il aperçut Billy, toujours étendu sur le sofa. Comme il se précipitait vers lui, la main tendue, Toria s'interposa.

— Mr Grantly dort. Il ne faut pas le réveiller.

— Le capitaine voudrait lui parler, déclara—t-il avec un fort accent étranger.

— Il a besoin de se reposer et on ne doit le déranger sous aucun prétexte, affirma Toria d'un ton péremptoire.

L'homme prit l'air ennuyé.

— Mais... le capitaine désire lui parler.

— Vous n'avez qu'à répéter au capitaine ce que je viens de vous dire!

Triturant sa casquette, il hésita, lança un regard en coin à Billy, fit une grimace, puis se résigna. Il s'apprêtait à sortir quand Charles arriva.

— Que se passe-t-il ? demanda ce dernier.

— Le capitaine voudrait parler au maître, mais il dort...

— En effet, et il a insisté pour que personne ne le réveille.

Sur ce, Charles s'écarta pour laisser passer l'homme en uniforme, qui s'inclina avant de remettre sa casquette et de disparaître au bout du couloir.

Charles se hâta vers la jeune femme, un sourire las aux lèvres.

— Ce sont eux, Toria.

Le moteur du yacht eut quelques soubresauts puis s'arrêta. Charles s'était rapproché du hublot.

— Ils mettent un canot à la mer, annonça-t-il.

Ce fut alors que la jeune femme s'agrippa à son bras.

— Je... crois que je vais m'évanouir, Charles...

— Ce n'est pas le moment!

Il se dirigea vers le bar et versa du cognac dans un petit verre qu'il lui tendit.

— Buvez, lui ordonna-t-il d'un ton sans réplique. Et repoudrez-vous le nez!

Elle s'exécuta, comprenant qu'il la bousculait ainsi dans son propre intérêt. Quelques secondes plus tard, elle avait retrouvé le sourire. Ce fut donc ragaillardie qu'elle accueillit leur sauveur, un jeune commandant de marine, qui, heureux hasard, était un ami de Charles.

— Que diable nous avez-vous concocté, cette fois, Drayton? lança—t-il après l'avoir salué avec chaleur.

Charles hocha la tête en riant.

— Je suis sur que vous me prendrez pour un menteur quand je vous aurai raconté toute l'histoire! La réalité dépasse parfois la fiction...

Il lui résuma néanmoins en quelques mots ce qui s'était produit depuis leur départ de Monte-Carlo. A la fin de ce bref récit, le commandant émit un petit sifflement.

— En effet... Si je ne vous connaissais pas, je n'hésiterais pas à vous traiter de mythomane!

Il se tourna ensuite vers Toria et s'inclina devant elle, admiratif.

— Mrs Drayton, permettez-moi de vous féliciter pour votre courage. Une véritable héroïne de roman!

Elle le remercia, confuse.

— Je ne vous cacherai pas que ce courage que vous vantez m'a souvent fait défaut au cours de notre malheureuse odyssée.

— Il vous a cependant permis d'agir avec un sang—froid dont certains hommes auraient manqué, dans des circonstances identiques. Mais je comprends que vous soyez bouleversée. N'ayez crainte, désormais cette affaire appartient au passé.

Charles appela un steward et lui demanda de leur apporter leurs bagages.

— Quel sort devons-nous réserver à ce type ? s'enquit le commandant, désignant Billy d'un geste sec.

— N'y touchons pas.

— Comment? se récria la jeune femme horrifiée. Vous n'envisagez tout de même pas de laisser ce monstre en liberté?

— S'il est enlevé par un croiseur anglais, en haute mer, et ce alors qu'il navigue sur son propre yacht, je crains que nous n'enfreignions certaines lois internationales, ce qui serait considéré comme un incident diplomatique de taille. Il vaut mieux nous en tenir la pour le moment, Je ne manquerai pas de communiquer toute l'affaire à la police. Et je serais surpris qu'à l'avenir il puisse circuler ainsi dans certains pays en toute liberté...

— Vous avez raison, admit le commandant. Que dois—je dire au capitaine du yacht ?

— Qu'il poursuive sa route. Il s'apercevra bien assez tôt que son maître a été mis hors d'état de nuire !

— Très bien. Il est temps de monter à bord du croiseur.

Ils se dirigèrent tous trois vers le canot, et passèrent devant les visages sombres et fermés des membres de l'équipage. Une fois installée dans le canot, Toria regarda s'éloigner la silhouette blanche du yacht avec un immense plaisir. Elle renaissait!

— Le supposé Grantly aura des problèmes en rentrant chez lui, pour

avoir échoué dans sa mission, observa Charles, la mine sévère.

— On ne lui demandera tout de même pas de.. d'insister, n'est-ce pas? s'enquit-elle d'une voix blanche, lui prenant la main. Ils ne vont pas s'acharner contre vous ?

— Pas plus qu'ils ne l'ont fait jusqu'ici. Mais ne vous inquiétez pas, quand vous me connaîtrez davantage, vous vous apercevrez que j'ai neuf vies, comme les chats!

Un sanglot étouffé jaillit de la gorge de la jeune femme.

— Vous en avez utilisé au moins six, à ce jour, j'en suis certaine...

— Il m'en reste encore quelques-unes. Et comme les chats, j'ai aussi la faculté de toujours retomber sur mes pattes. (Sérieux, il ajouta:) Je regrette que vous ayez été mêlée à cette sinistre affaire, Toria. Vous avez du vivre l'enfer. Mais je suis fier de vous...

Elle sentit ses joues s'enflammer de plaisir.

— Heureusement que j'avais ces somnifères. Si je n'avais pas été aussi nerveuse avant notre mariage, nous ne nous en serions pas si bien tirés...

— Appelons cela le destin, murmura-t-il en accentuant la pression de ses doigts.

Toria eut quelques difficultés à gravir l'échelle qui menait au croiseur, mais une fois à bord, la gentillesse avec laquelle ils furent accueillis lui fit presque oublier leurs péripéties. Presque, car tout le monde, à bord, voulait entendre leur histoire. Il leur fallut la répéter une bonne dizaine de fois, au bas mot.

Il faisait nuit noire quand ils accostèrent enfin à Monte-Carlo. Un canot les conduisit jusqu'au port et, tandis qu'ils se rapprochaient de la cote scintillante, Toria songea que Monte-Carlo était la plus belle ville du monde. Il était plus de minuit quand ils mirent pied à terre. Elle avait peine à croire qu'ils avaient quitté l'hôtel de Paris le matin même. Elle se rappelait encore sa satisfaction à l'idée d'avoir eu le dessus sur Charles. En dépit des réticences de son mari, ils feraient cette croisière sur le yacht de Billy!

Ils rentrèrent à l'hôtel en taxi et, profitant de l'obscurité du véhicule, Toria prit la main de son mari.

— Charles, chuchota-t-elle, si vous saviez combien je regrette de m'être comportée comme une idiote... Tout est de ma faute.

— Vous ne pouviez pas deviner le sort que nous réservait Grantly. Dès que je l'ai vu, je me suis méfié de lui. Et au fond, j'étais convaincu d'avoir entendu des commentaires peu glorieux à son sujet. Mais j'ai moi-même manqué à mes devoirs, Toria. J'aurais du appeler Londres ce matin afin d'obtenir des renseignements sur le personnage.

— Quoi qu'il en soit, je suis désolée. Cette aventure n'aurait pas eu lieu sans mon entêtement stupide.

— A quoi bon se torturer ? Tout est fini, et bien fini.

— Fini..., soupira-t-elle. Charles, je voudrais rentrer à la maison. Il me serait très pénible de prolonger notre séjour ici, après ce qui s'y est produit.

— Nous n'avons plus rien à craindre.

— Peut-être, mais je ne parviendrai plus à m'y sentir en sécurité. Partons, Charles, s'il vous plaît!

— Si vous y tenez...

— Oh, oui!

— Très bien, nous retournerons en Angleterre demain.

— Merci. Merci, Charles!

Elle tremblait de tous ses membres et lorsque le taxi s'arrêta devant l'hôtel, elle s'engouffra dans le hall tandis que Charles réglait la course. Quand il rentra à son tour, l'employé de la réception lui annonça que son épouse était déjà montée dans leur chambre.

La suite était telle qu'ils l'avaient laissée le matin même. Les fleurs étaient plus ouvertes et embaumaient davantage. La femme de chambre avait tiré les lourds rideaux de velours et ouvert leurs lits. En dépit de l'aspect accueillant et sécurisant de ces pièces, Toria ne parvenait à lutter contre sa frayeur. La peur ne la quittait pas. Elle savait qu'elle ne pourrait s'en défaire que chez elle, lorsqu'elle retrouverait son univers familial. Cette journée fertile en événements avait eu raison de ses forces.

Elle se dévêtit avec des gestes automatiques et enfila sa chemise de

nuît.

Quand Charles frappa à la porte de sa chambre, elle était en train de se brosser les cheveux.

— Oui? fit—elle.

Il entra.

— Vous êtes sur le point de vous coucher?

— Je suis épuisée.

Dans le miroir, elle vit le regard de Charles qui suivait chacun de ses mouvements.

s'arrêtait sur sa longue chevelure. Elle crut remarquer qu'il serrait les mâchoires.

L'instant suivant, il se dirigeait de nouveau vers la porte.

— N'hésitez pas à m'appeler si vous ne vous sentez pas rassurée, mais je vous jure que vous n'avez rien à craindre.

Elle acquiesça.

— Bonne nuit, Charles.

Elle aurait tant voulu lui parler, mais la fatigue l'emporta et elle garda le silence. Elle ne rêvait que de s'étendre et d'enfouir sa tête dans un oreiller moelleux. Elle se glissa enfin entre les draps frais, redoutant, néanmoins que la peur ne l'empêche de dormir.

Le sommeil l'engloutit des qu'elle ferma les yeux. Elle fut réveillée par les rayons du soleil qui filtraient à travers les persiennes, striant son couvre—lit de hachures dorées. Elle s'aperçut qu'il était 10h30, s'étira paresseusement, apaisée par cette longue nuit de sommeil réparateur.

Un sommeil sans rêves qui avait chassé tous les démons.

Et puis Charles lui avait promis qu'ils partiraient le jour même, ce qui contribuait à la rasséréner. Elle n'aurait pas supporté de rester à Monte—Carlo plus longtemps. Elle avait besoin d'être entourée de ses proches, de ceux qu'elle aimait, de ceux en lesquels elle avait confiance. Elle pensa aux jumelles, à Lettice, à son père. Et elle s'octroya même le droit de penser à Michael. En dernier, parce qu'il

était toujours présent dans son esprit.

La jeune femme sonna pour le petit déjeuner. Elle mangeait avec appétit quand elle entendit du bruit provenant du salon.

— Charles! appela—t-elle.

Il pénétra dans sa chambre, vêtu d'un costume en tweed et tenant un journal à la main.

— Avez—vous bien dormi ?

— Comme un ange!

— Parfait! J 'ai passé quelques coups de téléphone pendant ce temps. Nous pourrons disposer d'un avion qui quittera Nice à 3 heures. Ce qui nous laisse le temps de déjeuner et de nous rendre à l'aéroport. Cela vous convient-il ?

— A merveille. Si vous saviez combien il me tarde de rentrer, Charles... Vous ne m'en voulez pas trop ?

Il secoua la tête.

— J'espère que vous vous sentez prête à assumer les tâches qui vous incomberont désormais, chez nous.

Elle écarquilla les yeux.

— Chez... nous?

— Oui. Dans notre nouvelle maison. Celle dont je vous ai parlé l'autre soir. Vous vous en souvenez ?

— Bien sur... Notre nouvelle maison, répéta-t-elle, stupide. Mais je... croyais qu'elle n'était pas encore finie.

— Elle est bel et bien finie ! Et je suis persuadé qu'elle vous enchantera. Elle appartenait à un de mes amis, Ronnie Wrotham, qui en a lui-même dessiné les plans.

Personnellement, je la trouve idéale pour Londres, mais je ne tiens pas à vous influencer par mon opinion. J 'ai appelé la gouvernante ce matin pour la prévenir de notre arrivée anticipée. Je lui ai même demandé de s'occuper du dîner.

Il souriait, heureux, et Toria se sentit obligée de répondre à son sourire. Comment annoncer crûment à Charles que son seul désir était de retourner au château ?

Comment lui dire que les jumelles et son père lui manquaient ? Comment lui expliquer qu'après leur mésaventure de la veille, elle frémissait d'horreur à l'idée de vivre avec lui? Ce n'était pas Charles lui-même qui était en cause, mais tout un contexte. Elle se sentait perdue, désarmée, comme une petite fille qui a besoin de se réfugier dans le giron maternel pour être bercée, consolée.

Lorsqu'elle avait manifesté le désir de « rentrer à la maison », elle pensait à la demeure vétuste qu'elle chérissait tant. Mais elle était désormais l'épouse de Charles.

Elle le suivrait dans sa « nouvelle maison » qu'elle détesterait, elle en était sûre.

Précisément parce qu'elle serait flambant neuf, propre, irréprochable, quand elle rêvait au contraire d'un lieu habité, tout chargé de souvenirs.

— Ne m'en dites pas davantage, fit-elle néanmoins sans se départir de son sourire. Je préfère que vous me réserviez la surprise.,

— Très bien. Vous avez raison, d'ailleurs.

Elle vida sa tasse de café d'un trait et posa le plateau sur la table.

— Je m'habille. Je veux que nous ayons le temps de nous promener pour profiter de cette belle journée ensoleillée. Le temps n'est sans doute pas clément à Londres...

Il acquiesça, enchanté de l'initiative, et ils se fixèrent rendez-vous à la réception.

Elle parlait avec enthousiasme, comme une bonne épouse qui a envie de faire plaisir à son mari. Si Charles avait pu soupçonner le tumulte de ses sentiments, il en aurait été atterré. Quand il eut quitté la pièce, elle s'adossa aux oreillers, les yeux clos. Que lui arrivait-il? La veille, redoutant que Charles ne perde la vie, elle avait connu les affres de l'angoisse. Et aujourd'hui il ne lui inspirait qu'aversion.

Elle entendit la porte du salon se refermer. Il était parti. Au lieu de se lever, elle tendit la main vers le téléphone et souleva le combine. La standardiste lui annonça qu'elle n'obtiendrait le numéro demande que

dans une vingtaine de minutes. Elle reposa l'appareil avec un étrange sentiment de culpabilité.

— Et pourquoi ne leur annoncerais—je pas mon retour? Lança-t-elle à voix haute.

Au tréfonds d'elle-même, elle se savait capable d'attendre jusqu'au soir pour avoir des nouvelles des jumelles. Mais elle brûlait d'en avoir aussi de Michael.

Toria se leva, se doucha et s'habilla avec une sorte de fièvre. Elle n'avait nul besoin de se hâter mais il lui était impossible d'agir autrement. Elle avait la curieuse impression que ces gestes rapides, nerveux, reléguaient au fond de sa mémoire tous les événements survenus sur le yacht; qu'elle remonterait le temps, jusqu'à son départ du château de Lynbrooke, avec les vieux bottillons suspendus aux pare-chocs de la voiture.

La sonnerie du téléphone retentit enfin et elle décrocha aussitôt.

— Allô ?

— Qui demandez—vous?

Cette voix tranchante, qu'elle aurait reconnue entre mille...

— Michael ! s'exclama-t-elle, heureuse. C'est Toria à l'appareil.

— Toria ?...

— Oui. Je brûlais d'envie d'appeler la maison. Que fais—tu ? Que s'est-il passé depuis mon départ ?

— D'où téléphones—tu ? De Monte-Carlo ?

— Oui. Nous rentrons aujourd'hui, à cause de... d'un incident dont je ne peux pas te parler maintenant.

— Ou rentrez—vous? Au château?

— Non, à Londres.

Il y eut un silence sur la ligne.

— Michael? M'entends—tu? Parle—moi de toi. Que fais-tu ?

— Je suis en train de te parler!

— Oh! s'il te plaît, épargne-moi ton humour sarcastique! s'écria-t-elle, mi-amusée, mi-furieuse. Je voudrais savoir ce que tu deviens depuis que tu as gagné tout cet argent.

— Je me sens riche, Toria.

— Est-ce agréable ?

— Très agréable.

— Tu es toujours au château. Envisages-tu d'y rester ?

— Toria, je ne vois pas comment j'aurais pu répondre au téléphone si je n'étais pas au château.

— Décidément, j'accumule les bêtises! J'avais tellement peur que tu ne sois reparti...

— Sur les docks ? Je n'y tenais pas vraiment !

La ligne fut brouillée pendant quelques secondes.

— Michael ! cria la jeune femme quand la communication fut rétablie. Nous devrions arriver à Londres aux alentours de 6 heures. Nous nous rendrons dans notre nouvelle maison de Chesterfield Hills. M'appelleras-tu ? A moins que tu ne préfères que je t'appelle.

— Et pourquoi ?

— Je voudrais te parler.

— Qu'aurions-nous de particulier à nous dire ?

Elle réprima un soupir excédé.

— Beaucoup de choses ! Promets-moi de me téléphoner, Michael. Tu trouveras mon numéro dans le Bottin, au nom de Wrotham. Je ne pense pas qu'il y ait beaucoup d'abonnés inscrits sous ce nom. Appelle—moi!

— Je verrai...

— Oh, Michael!

Mais ses accents désespérés ne l'émurent pas.

— Au revoir, Toria. Bon voyage.

— Il faut que tu m'écoutes. Je...

Il avait raccroché. Ne voulant pas y croire, la jeune femme répéta son prénom jusqu'à ce que la standardiste lui annonce en français que la ligne avait été coupée. Elle reposa alors le combiné d'un geste rageur. Cette brève conversation s'était avérée stérile, frustrante. Elle avait certes été contente d'entendre le son de sa voix. Un plaisir bien pauvre en comparaison de ce qu'elle attendait de la communication.

Pourquoi Michael avait-il une telle emprise sur elle ? Il pouvait faire d'elle la plus heureuse des femmes, ou la plus misérable. Les poings serrés, elle s'approcha de la fenêtre. Elle ne comprenait pas Michael. Pas plus qu'elle ne comprenait Charles, ou elle—même. Il lui semblait qu'elle traversait la vie, les gens, sans parvenir à en capter l'essentiel. Elle avait commis tant d'erreurs dans son existence ! Elle n'aurait jamais du appeler Michael. Cet échange de propos n'avait eu d'autre effet que de les agacer, tous les deux. Elle aurait pu attendre d'être à Londres pour lui téléphoner, ce n'était qu'une question d'heures. Mais non, il avait fallu qu'elle le joigne, tout de suite, depuis Monte-Carlo. Un geste stupide, et du gaspillage qui plus est... de quoi irriter Michael. Il avait toujours méprisé les dépenses ostentatoires de la part des riches. Sans doute parce que ses moyens ne lui permettaient pas d'en faire autant.

Mais sa situation financière était différente désormais. Rien ne l'empêchait aujourd'hui d'appeler Monte-Carlo, New York ou Hong Kong s'il en avait envie. Il jouissait même d'un compte en banque assez confortable pour offrir à Toria des futilités qu'il détestait, parce que d'autres que lui pouvaient les lui offrir.

Elle se souvint du bouquet de muguet qu'elle avait trouvé à côté de son bol, un quatorze février au matin, Michael s'était levé très tôt ce jour-là et s'était rendu à Covent Garden. Il s'agissait de quatre pauvres brins poussés en serre, parce qu'il n'avait jamais que quelques sous en poche. Elle en avait été émue jusqu'aux larmes.

Ainsi donc, il n'avait pas oublié ce qu'elle avait déclaré une semaine plus tôt: qu'elle attendait tous les ans avec impatience le printemps pour voir reflourir le muguet. Elle se rappela aussi le jour où il avait ramené Gin dans ses bras. Un Gin tremblant de peur et de froid, blessé à la patte. Michael avait nettoyé et désinfecté la plaie, puis avait enveloppé le chien dans un de ses pull-overs pour le porter devant l'âtre. Et il n'avait cessé de lui parler doucement pour l'apaiser.

C'était ce Michael que Toria aimait.

La jeune femme coiffa son chapeau. Elle était prête. Elle devait descendre rejoindre son mari qui l'attendait à la réception. En traversant le salon, elle s'arrêta devant le grand bouquet qui trônait sur la table basse. Ils quitteraient Monte-Carlo avant que ces fleurs ne se soient complètement épanouies. Ces roses, qui auraient dû être témoins de leur bonheur, se faneraient sans avoir assisté au merveilleux spectacle qu'est la naissance d'un amour. Ils étaient mariés sans l'être. Unis par la loi, rien de plus. Leur voyage de noces prenait fin avant même d'avoir commencé. Et en Angleterre les attendaient une « nouvelle maison », une nouvelle vie.

Et Michael. Car elle n'en doutait pas, Michael les attendait.

Chapitre 10 :

La maison était ravissante. Toria s'attendait à tout, sauf à cela. Bâtie sur deux niveaux, on aurait dit une maison de poupée. La salle à manger donnait sur un jardin fleuri de primevères roses et jaunes. Les pièces, basses de plafond, étaient éclairées par de grandes fenêtres qui laissaient la lumière entrer à flots. La jeune femme fut séduite par le salon aux murs vert amande, avec des fauteuils tendus de chintz abricot, Tout respirait le printemps, la joie de vivre! Quant à sa chambre, dans un camaïeu d'ivoire, elle la charma si bien qu'elle en resta muette.

Elle savait, sans qu'il ait eu besoin de le lui dire, que Charles avait choisi tous les éléments de décoration en fonction des goûts de son épouse.

— Comment avez-vous fait pour accomplir ce travail de Titan en quelques semaines ?

— Chut ! C'est un secret. Disons que j'ai trouvé une équipe remarquable, et que nous n'avons pas pris le temps de souffler.

— Je veux bien vous croire !

Pourquoi avait-elle pensé qu'elle détesterait ce lieu, qu'elle ne s'y sentirait pas chez elle ? Après le dîner, ses doutes s'étaient envolés: elle adorait sa maison, elle avait l'impression d'avoir toujours souhaité y vivre. Certains meubles avaient été offerts par la mère de Charles. Des pièces anciennes, de valeur, qui sentaient bon l'encaustique et avaient une histoire. D'autres, récentes, avaient été achetées par

Charles et convenaient à merveille au style de la maison.

Ce soir—la, quand elle se retira dans sa chambre, la jeune femme comprit que, quels que soient ses sentiments pour Charles, elle lui serait toujours reconnaissante de lui avoir offert cet écrin. Elle se déshabilla avec lenteur. C'était la première fois, depuis le jour de son mariage, qu'elle éprouvait cette sensation de plénitude. Michael avait pourtant réussi à ternir l'éclat de cette soirée. Il ne l'avait pas appelée. Elle avait attendu en vain. Puis la grande horloge du couloir avait sonné 10 heures, et l'attente lui avait soudain paru insupportable.

— Charles, j'aimerais téléphoner au château pour avoir des nouvelles de ma famille.

Cela vous ennuie-t-il ?

— Pas le moins du monde. Mais laissez, je m'en occupe. L'attente risque d'être longue à cette heure—ci.

Il se leva et s'approcha du guéridon sur lequel était posé l'appareil. Comme il se penchait sur le cadran, Toria remarqua son expression sérieuse. Pourtant, ce soir, elle aurait juré qu'il n'était pas malheureux. Comme il avait du souffrir en découvrant qu'elle était amoureuse de Michael! Elle revoyait son visage, en un éclair, juste avant qu'elle ne perde connaissance. Elle avait perçu dans son regard une expression de douleur insoutenable. Puis elle avait repris ses esprits, et retrouvé un Charles imperturbable et digne, comme à l'ordinaire. Ils n'avaient ensuite abordé ce sujet qu'une seule fois, lors de leur première nuit à l'hôtel de Paris. Mais à aucun moment le mot « chagrin » n'avait été prononcé.

Avait-il rêvé d'entrer dans cette maison en portant Toria dans ses bras, comme l'exigeait la tradition? Si c'était le cas, il fallait admettre qu'il cachait bien son jeu. De toute façon, il lui était difficile d'imaginer que Charles fut si sentimental, si romantique. Ces traits de caractère correspondaient plutôt à Michael. Michael était un être torturé qui endurait mille souffrances. Charles affrontait la vie avec calme, une certaine froideur, même. Mais sa froideur apparente ne l'immunisait pas pour autant contre le chagrin!

Elle eut soudain envie de se lever, de lui poser tendrement les mains sur les épaules et de lui dire:

— Venez, Charles, installons—nous sur le sofa. Parlons de nous, de vous et de moi...

Mais elle se savait incapable de prononcer ces mots, de se montrer spontanée, naturelle, envers l'étranger qu'elle avait épousé et auquel elle n'avait rien livré d'ellemême.

— Charles! lança-t-elle avec impétuosité.

Mais elle en resta là, car il s'adressait à l'opératrice.

— Comment? Il n'y a personne ? Insistez, s'il vous plaît.

Il se tourna vers Toria.

— Il semblerait que personne ne réponde.

— Il y a sûrement quelqu'un au château, répliqua-t-elle, nerveuse.

Déjà, elle ne pensait plus à Charles mais à Michael. Michael, dont elle attendait un appel et qui, de toute évidence, refusait de décrocher!

Elle se leva d'un bond.

— Voyons, je vais essayer.

Charles lui tendit le combiné, qu'elle lui arracha presque des mains. Au bout d'un moment qui lui parut interminable, la voix de l'opératrice résonna dans l'appareil.

— Désolée, personne ne répond. Si vous le désirez, nous pouvons renouveler l'appel tous les quarts d'heure.

— Oh, oui! S'il vous plaît!

Elle reposa tout doucement le combiné. Il arrivait souvent que personne n'entende la sonnerie du téléphone dans la vaste demeure. Mais elle savait qu'elle aurait du mal à trouver le sommeil si, ce soir précisément, on ne lui répondait pas.

— Je crains que nous ne puissions rien faire de plus, observa Charles, d'un ton paisible qui lui parut odieux.

Il avait sans doute deviné qu'elle brûlait de parler à Michael. Elle le détestait!

— En effet, rétorqua—t-elle sèchement.

Ils restèrent assis en silence pendant quelques minutes, puis, n'y tenant plus, Toria se leva.

— Je vais me coucher. Les voyages en avion me fatiguent. Il y a sans doute un téléphone dans ma chambre ?...

— En effet. Dormez bien, Toria.

Elle se raidit, accablée par la déception qu'elle décelait dans la voix de Charles. Si seulement elle avait été capable de lui dire quelques mots gentils. De lui expliquer qu'elle ne pouvait s'empêcher de s'inquiéter au sujet de Michael. Qu'il en avait toujours été ainsi. Mais comment lui faire comprendre ce qui n'était pas toujours compréhensible à ses propres yeux ?...

— Bonne nuit, Charles, murmura-t-elle enfin.

Elle resta longtemps étendue sur son lit, sans parvenir à trouver le sommeil. Il était plus de deux heures du matin quand elle s'endormit enfin. Ce fut la sonnerie stridente du téléphone qui la réveilla en sursaut. Elle cligna des paupières, étonnée d'ouvrir les yeux sur une chambre inconnue. Il faisait grand jour. Elle tendit une main incertaine vers le combine.

— Allô ?

Ce fut une voix masculine qui lui répondit. Non pas celle de Michael mais celle de son père, ce qui la surprit au plus haut point.

— C'est toi, Toria? cria-t-il.

— Papa! Je ne m'attendais pas à t'entendre...

— Michael m'a dit que tu étais rentrée hier soir. Je voudrais te voir, ma fille. Seras-tu chez toi dans la matinée ?

— Oui, bien sur. Tu vas venir à Londres ?

— N'est-ce pas ce que je t'ai dit il y a un instant ?...

— Tu as raison, excuse-moi. Comment vont les jumelles ? Et Lettice ?

— Je répondrai à ces questions tout à l'heure, répliqua lord Lynbrooke. Au revoir.

Il raccrocha et Toria ne put contenir un éclat de rire. Son père avait une sainte horreur du téléphone. Il traitait cet objet comme un ennemi à combattre jusqu'à ce que mort s'ensuive! Il ne parlait pas mais hurlait dans l'appareil, si bien que son interlocuteur devait tenir le combiné éloigné de son oreille sous peine de devenir sourd.

Pour quelle raison lord Lynbrooke désirait—il la voir ? Il lui paraissait peu probable que le comte daigne se déplacer pour lui parler de Michael. Des jumelles, peut-être ? Non, son père ne serait pas venu à Londres pour cela. Il lui aurait plutôt demandé de lui rendre visite au château.

Elle jeta un coup d'œil au réveil, Il était huit heures à peine. Le comte avait coutume de se lever tôt et de se promener avec Gin et Tonic, jusqu'à ce que Mrs Fergusson veuille bien lui servir son petit déjeuner. Elle hocha la tête, un sourire attendri flottant sur les lèvres. Lord Lynbrooke était un personnage, et un homme très attachant. Il agissait comme bon lui semblait, sans se soucier de l'opinion d'autrui. Et de ce fait, il respectait les autres. Il s'était bien gardé, par exemple, de poser à Toria la moindre question sur son retour anticipé.

Bercée par les doux souvenirs du château, Toria se rendormit sans même s'en apercevoir. Ce fut la gouvernante qui la réveilla à 8 heures et demie, avec un copieux petit déjeuner qu'elle lui apporta sur un plateau. Elle tira les rideaux et Toria regretta que le soleil ne soit pas aussi lumineux qu'à Monte—Carlo. Elle finissait de déjeuner et s'apprêtait à se lever quand deux petits coups furent frappés à sa porte.

— Puis—je entrer, Toria?

— Bien sur!

Charles fit quelques pas dans la chambre et s'arrêta à un mètre d'elle, la buvant du regard. Elle ne se doutait pas de l'effet qu'elle produisait, avec ses cheveux de miel épars sur l'oreiller, sa chemise de nuit bleu-gris qui flattait sa délicate carnation.

— Toria, je dois me rendre au ministère ce matin. Pour exposer « le cas Grantly » à mes supérieurs.

Elle acquiesça.

— Pensez-vous que l'on soit en mesure d'entamer des poursuites contre lui?

— Pas ouvertement, comme je vous l'ai expliqué. Mais nous avons toutefois les moyens de lui rendre l'existence plus difficile. Quoi qu'il en soit, nous ne le reverrons pas de sitôt. Nous n'allons pas le déplorer, n'est-ce pas?

La jeune femme frissonna.

— Charles, avez-vous songé, ce matin en vous réveillant, que nous aurions pu nous trouver... ailleurs ?

— N'y pensez plus, Toria. Il faut s'efforcer d'oublier les expériences pénibles que la vie nous réserve.

— Ce n'est pas toujours facile, souffla-t-elle.

— Je sais.

Au grand étonnement de la jeune femme, Charles s'assit au bord de son lit, la regarda gravement et lui prit la main.

— Écoutez-moi bien, Toria. La malheureuse aventure que nous avons vécue est exceptionnelle. Elle n'aurait jamais dû se produire. Et vous devez me croire quand j'affirme qu'elle ne se reproduira plus. Je ne veux pas qu'à l'avenir vous soyez terrorisée par la moindre broutille, que vous viviez dans la crainte perpétuelle d'être enlevée ou agressée. Votre bonheur en dépend. Considérez tout cela comme un accident dont nous sommes tous deux sortis indemnes.

— J'essaierai. Mais je ne suis pas très courageuse de nature.

— Vous avez prouvé le contraire très récemment. Et je ne vous ai toujours pas remerciée. Sans votre précieuse intervention, ou serions-nous aujourd'hui ?

Il lui avait parlé d'une voix solennelle et, gênée, elle haussa les épaules.

— Inutile de me remercier pour... si peu.

— Si on ne peut vous remercier, on peut du moins vous aimer.

Elle sentit le rouge lui monter aux joues sous son regard ardent. Elle tenta d'échapper à son étreinte mais il lui tenait fermement la main.

— Vous ai-je jamais dit combien vous êtes jolie ? ajouta-t-il.

— Non, je ne pense pas.

Elle eut un petit rire pour détendre l'atmosphère.

— Charles, ne croyez-vous pas qu'il soit encore un peu tôt pour les compliments ?

Le charme était rompu. Mais elle y avait été sensible, l'espace d'un instant.

— Je ne suis pas d'accord avec vous, répliqua-t-il avec un sourire. Il n'est jamais trop tôt pour énoncer une vérité. Et je le répète, vous êtes très belle.

Puis il porta la main de la jeune femme à ses lèvres et se leva.

— Je serai de retour assez tôt. Si vous le désirez, nous pourrions aller au château après déjeuner.

Il lui sourit et sortit, avant même qu'elle n'ait pu le prévenir de la visite de lord Lynbrooke. « Je suis ridicule », songea-t-elle en se rappelant la timidité avec laquelle elle avait accueilli les compliments de Charles.

— Tout est ridicule! Lança-t-elle à haute voix,

Puis elle se prépara et descendit au salon pour attendre son père.

Le comte arriva à 11 heures.

Il était vêtu du costume qu'il réservait aux grandes occasions, et portait un chapeau melon qu'il n'arborait que lors de ses rares visites « en ville ».

Il pénétra dans la pièce et examina les lieux.

— Hum ! Très joli mais exigü, observa-t-il en se découvrant.

Toria rit.

— Pas pour Londres, papa. Mais si tu compares au château, je conçois que ma maison te paraisse minuscule!

— Je ne me suis jamais senti à l'aise dans ces espaces étriqués, mais ce qui compte, c'est que cela te plaise, à toi. Eh bien, mon enfant, es-tu heureuse ?

— Bien sur!

Une autre réponse, plus nuancée, aurait perturbé le comte à coup sur.

— Veux-tu un verre de porto, papa? Ou du sherry ?

— Du sherry, s'il te plaît. Le porto n'est plus ce qu'il était.

Toria avait entendu trop souvent cette remarque pour y prêter la moindre attention.

Elle servit son père et l'invita à prendre place sur l'un des fauteuils recouverts de chintz.

— Pas mauvais, fit-il après avoir bu une gorgée. Charles est amateur de bons vins, ce qui me surprend agréablement. De nos jours, les jeunes gens ne s'intéressent qu'à ces maudites boissons qu'on appelle cocktails. Je me souviens de...

— Que me vaut l'honneur de ta visite? Coupa la jeune femme avec un sourire amusé.

Si elle ne l'en empêchait pas, lord Lynbrooke se lancerait dans l'un de ses interminables récits.

Elle fut surprise de le voir soudain afficher un air gêné.

— Ah, oui ! Je me suis levé plus tôt que d'habitude pour venir te voir.

— Je t'écoute, papa.

— Eh bien..., commença-t-il avec emphase.

Il baissa à la fois les bras et le ton, et s'absorba dans la contemplation des motifs du tapis.

— J'ai décidé de me marier, marmonna-t-il enfin.

— De... te marier?

Au comble de l'étonnement, Toria serrait l'accoudoir du fauteuil. Puis elle se ressaisit et demanda:

— A... vec qui, papa?

— Avec Mrs Hagar—Bassett.

Toria ouvrait la bouche, prête à donner son avis, quand le comte tendit le bras pour lui imposer silence.

— Un instant, s'il te plaît, ma fille. Je tiens à t'expliquer calmement cette affaire. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle j'ai tenu à m'entretenir avec toi. Je me doute que ma décision te surprend, tout

comme elle surprendra le reste de la famille. Mais ne crois pas qu'il s'agisse d'un... coup de tête. J'y ai mûrement réfléchi. Mrs Hagar-Bassett n'est pas exactement — voyons, comment pourrais-je exprimer cela ? — eh bien..., de notre condition sociale. Mais je lui ai néanmoins demandé de me faire l'honneur de m'épouser, et elle a accepté.

Toria croisa les mains sans quitter son père du regard.

— Papa... penses-tu pouvoir être heureux auprès d'elle? Je veux dire... est-elle gentille, agréable? Saura-t-elle veiller sur toi... te rendre heureux ?

Le comte tritura ses grosses moustaches.

— Je connais Mrs Hagar-Bassett depuis assez longtemps, Toria. Nous nous comprenons et je pense que nous pouvons aspirer ensemble au bonheur.

— Mais, papa, répliqua Toria, soudain tendue, pourquoi ce brusque désir de mariage ?

La réponse fusa, sans l'ombre d'une hésitation:

— Parce que je me sens seul. Je n'ai personne à qui parler au château.

— Et nous ? Nous existons ! Nous te parlons !

— Oui, mais vous ne m'écoutez pas.

Cette affirmation était dénuée de tout ressentiment, et Toria eut un pincement au cœur. Le comte avait souffert de la solitude, et aucun d'entre eux ne s'en était jamais avisé. Personne ne prêtait attention à ses histoires. Et et vrai dire, au cours de leurs conversations, ils ne s'adressaient que rarement à lord Lynbrooke. La mort de leur mère l'avait coupé du monde. Il avait vécu entouré d'enfants. Puis Michael était arrivé, mais le comte n'avait jamais eu d'affinités avec son neveu. Il n'était guère surprenant qu'il ait cherché amitié et réconfort ailleurs que sous son propre toit. Une amitié devenue plus tendre au fil du temps, ce qui lui avait permis d'envisager l'avenir avec Mrs Hagar-Bassett. Il était las de ces visites rituelles après le déjeuner, et souhaitait une relation plus solide.

N'écoutant que son intuition, Toria vint s'asseoir sur l'accoudoir du fauteuil de son père et lui passa affectueusement le bras autour des

épaules.

— Ton bonheur, c'est tout ce qui compte, papa. Nous essaierons tous d'aimer Mrs Hagar—Bassett, pour toi.

— C'est une femme charmante. Et, ce qui ne gâche rien, une excellente cuisinière.

— Papa ! se récria Toria, partagée entre le rire et les larmes. J'ignorais que tu attachais autant d'importance à la cuisine!

— J'aime bien manger, voilà tout. Ce qui m'est refusé depuis un certain nombre d'années. Mrs Fergusson, que je respecte, a une idée pour le moins étonnante de l'art culinaire! Dorenavant, elle pourra se consacrer exclusivement à la bonne tenue de la maison. De surcroît, ma... Mrs Hagar-Bassett est disposée et ce que nous fassions quelques travaux au château, qui, comme tu le sais, en a bien besoin.

— Mais cela va coûter très cher, papa!

— Mrs Hagar-Bassett est à la tête d'une petite fortune. Ses goûts modestes lui ont permis d'économiser sur la pension qu'elle percevait depuis la mort de son mari. Elle a su placer intelligemment cet argent, et le résultat est positif.

Toria éclata de rire.

— Je constate que vous n'avez rien négligé. Écoute, papa, l'essentiel, c'est que tu sois heureux. Quand doit avoir lieu le mariage ?

— Aujourd'hui même.

Toria en eut le souffle coupé.

— Aujourd'hui? Mais, comment ?..

— Nous avons rendez-vous à la mairie, à midi et demi. Ce qui me laisse le temps de boire un autre sherry. Tu féliciteras Charles de ma part. Ce vin est exquis.

Elle le resservit d'un geste machinal.

— Tu te maries aujourd'hui ! répéta-t-elle, abasourdie. Et personne ne le savait ? En as-tu parlé aux jumelles ?

— Non. J'ai pensé qu'il valait mieux que tu t'en charges, quand tu iras

au château.

— Pourquoi? Tu n'envisages donc pas d'y retourner ?

— Pas tout de suite. Mrs Hagar-Bassett a pensé qu'il serait plus délicat de nous absenter quelques jours, afin que la famille ait le temps de s'habituer. Ce n'est pas que nous tenions à partir en voyage de noces, mais l'une de ses amies s'occupe d'un hôtel charmant dans le Sud, paraît-il. Nous irons y passer une semaine.

Toria imaginait mal son père dans un charmant hôtel du Sud. Elle n'imaginait pas davantage Mrs Hagar-Bassett en comtesse de Lynbrooke!

Le comte se leva et écarta les bras dans un geste qui lui était familier.

— Il faut que je te quitte. On ne sait jamais combien durent ces trajets en bus.

— En bus ? s'exclama Toria, horrifiée. Tu peux tout de même t'offrir un taxi le jour de ton mariage, papa!

— Quelle idée! Je suis venu de Lynbrooke en bus et en métro, comme d'habitude, et je prendrai un bus pour me rendre à la mairie ! Pourquoi se livrer à ces extravagances sous prétexte que l'on se marie ?

La jeune femme ne put qu'acquiescer, stupéfaite.

Comme il remettait son vieux chapeau melon, elle lui passa spontanément les bras autour du cou et l'embrassa.

— Je te souhaite tout le bonheur du monde, papa! Et excuse—moi si je ne t'ai pas dit toutes les choses aimables qu'on dit dans ces circonstances, mais la nouvelle m'a surprise...

Il lui tapota l'épaule en toussotant, gêné par ces soudaines démonstrations d'affection.

— Tu es gentille, ma fille. Sois gentille aussi avec Charles, il le mérite. C'est l'homme qu'il te fallait.

Cette dernière phrase décontenança davantage encore la jeune femme. En regardant s'éloigner la silhouette du comte dans la rue, elle s'interrogea sur la nature de ce message. Aurait-il perçu l'ambiguïté de ses rapports avec Michael ? Se serait-elle méprise, toutes ces années,

sur la personnalité de son père? Sous ses dehors rêveurs, celui-ci ne manquait pas de perspicacité...

Il ne restait plus désormais à Toria qu'à annoncer la nouvelle aux jumelles, et à espérer que celles-ci feraient bon accueil à leur « belle—mère », au retour de ce faux voyage de noces. Elle retourna au salon heureuse d'en retrouver l'atmosphère gaie et ensoleillée. Elle aurait du se sentir pleinement heureuse. Et pourtant... Michael lui manquait. Elle avait une envie folle de lui parler, de le regarder, de l'écouter. Son absence lui pesait.

Soudain elle tressaillit, en proie à un étrange pressentiment. Michael n'était pas loin! La sonnerie de la porte d'entrée retentit à cet instant précis, et elle sut que le visiteur n'était autre que lui. Sans attendre que la gouvernante le reçoive, elle traversa le hall en courant.

Michael était sur le perron, tête nue, les mains enfoncées dans les poches de son pantalon de velours. Ils se dévisagèrent en silence pendant un long moment. Puis, comme il avançait d'un pas pour entrer, Toria lança:

— Pourquoi ne m'as—tu pas téléphoné? J'ai attendu ton appel toute la soirée.

— Quel intérêt ? répliqua—t—il avec un haussement d'épaules.

Elle referma la porte tandis qu'il traversait le corridor et se dirigeait vers le salon. Il s'arrêta sur le seuil.

— Voici donc l'adorable nid d'amour ? railla-t-il.

Toria préféra ignorer le sarcasme.

— Assieds-toi, je t'en prie. Veux-tu boire quelque chose ?

— Oncle Arthur t'a rendu visite, n'est-ce pas ?

— En effet. Il sort d'ici. T'a-t-il donné la raison de cette visite?

— Pas vraiment! Comme tu le sais, il ne m'a jamais pris pour confident... J 'ai pensé qu'il avait peut-être l'intention de te parler de moi. Or, je n'ai pas l'intention de lui permettre de se mêler de mes affaires ! J 'espère que tu le lui as fait clairement comprendre.

Toria reprima un sourire.

— Calme—toi, Michael, il n'a même pas mentionné ton nom. Il avait des nouvelles d'une tout autre importance à m'annoncer.

Michael parut d'abord soulagé, puis sa mauvaise humeur reprit le dessus.

— J 'aurais pu m'épargner ce voyage!

— Si tu cherches à me blesser, tu fais fausse route. Tu avais envie de me voir, et...

moi aussi, Michael.

Il la regarda froidement.

— On dirait que ton voyage de noces a été un fiasco! Je n'y suis pour rien.

— Tu as gâché le jour de mon mariage par ton apparition intempestive. Mais tu n'es pas responsable de notre retour précipité.

— En résumé, cette union ne te comble pas de bonheur! Qu'envisages-tu de faire?

La jeune femme se mordit la lèvre.

— J 'ai épousé Charles, et le jour de notre mariage, il a découvert que j'étais amoureuse de toi. Nous n'y pouvons rien. Que veux-tu que je fasse, Michael ?

— Je ne veux rien du tout!

Il s'était approché de la fenêtre et regardait sans le voir le jardin fleuri. A son attitude butée et rageuse, Toria devina qu'il souffrait. Elle le rejoignit et lui posa doucement la main sur le bras.

— Ne sois pas triste, Michael.

Il fit volte-face et elle fut saisie par l'expression de douleur que trahissait son regard sombre.

— Que faire, Toria? Que faire ? Je t'aime. Je ne peux pas vivre sans toi!

— Il n'y a rien à faire, Michael, répondit-elle d'une voix à peine audible.

— Pourquoi? Tu es a moi, tu as toujours été à moi!

— C'est faux, et tu le sais. A quoi bon nous torturer davantage ?

— Parce que cette vie est un enfer pour moi! Alors, pourquoi ne pas être infernal?

Il rejeta d'un geste sec la mèche brune qui lui barrait le front et fit quelques pas dans la pièce.

— Depuis que j'ai gagné cet argent, on ne cesse de me proposer des postes, ajouta-t—

il avec amertume. L'argent va à l'argent!

— Quel genre de postes?

— L'un d'entre eux consisterait a diriger une petite compagnie d'aviation, en Afrique du Sud. Ton père ne cesse de me harceler pour que j'étudie la proposition. Il serait bien débarrassé de moi! Il ne m'a jamais aimé.

Toria ne jugea pas utile de le contredire.

— Et quelles sont les autres propositions?

— Oh! rien de passionnant. Comme par hasard, la plupart des firmes me suggèrent de devenir actionnaire...

— De quoi as-tu envie, Michael?

— Quelle question! D'être avec toi, bien sur!

Il traversa de nouveau la pièce et s'arrêta à un pas devant elle.

— Mais je ne suis pas assez riche, moi! Mes moyens ne me permettent pas de rivaliser avec « Charles le Généreux »!

— Michael! fit-elle d'un ton ferme, pour le faire changer de sujet.

— Soit! Que faire? Partir pour l'Afrique du Sud et laisser tout le monde vivre en paix, ici? Rester et continuer de vous empoisonner l'existence ? Vous rendre tous aussi malheureux que je le suis moi-même?

— Mais pourquoi faut—il que tu sois aussi malheureux? Tu as assez

d'argent pour ne pas t'inquiéter pendant quelque temps, Pourquoi ne pas consacrer ton énergie à des activités qui t'intéressent ?

Il eut un rire dénué de gaieté.

— C'est tout ce que tu as à me proposer, Toria ?

Puis il franchit la distance qui les séparait et lui souleva le menton d'un geste doux.

— Tu es si jolie. Pourquoi ne m'as-tu pas attendu ?

Elle frissonna, émue par l'inflexion tendre de sa voix. Les larmes lui brûlaient les paupières, et elle ne tenta pas de lui résister quand il l'enlaça.

— Je ne peux pas partir sans toi, ma chérie. Tu comprends ?

Il la tenait dans ses bras, sans parler, sans chercher à l'embrasser. La tête enfouie au creux de son épaule, Toria pleurait. Et le chagrin qu'ils éprouvaient tous deux les liait davantage que le plus passionné des baisers. Combien de temps restèrent—ils ainsi, serrés l'un contre l'autre ? Elle aurait été incapable de le dire. Elle savait simplement que Michael avait besoin d'elle et qu'elle devait l'aider.

Ce fut le bruit d'une porte qui s'ouvrait qui ramena la jeune femme à la réalité. Elle releva la tête et vit Charles, debout sur le seuil, qui les regardait d'un œil glacial.

Quelques secondes s'égrenèrent. Ils ne bougèrent pas. Toria avait l'impression que le film venait de s'arrêter. Charles rompit enfin le silence.

— Sortez, dit-il, ses yeux d'acier posés sur Michael.

Ce dernier s'écarta de Toria, mit nonchalamment les mains dans ses poches et marcha sur Charles d'un air arrogant.

— Je vais sortir. Mais ne croyez pas avoir gagné la partie. Toria est à moi!

La jeune femme ouvrit la bouche pour protester mais les mots s'étranglèrent dans sa gorge. Elle resta pétrifiée, à observer les deux hommes qui se toisaient, frémissants de colère.

— Vous m'avez entendu: sortez! Et tout de suite!

Mais Michael semblait résolu à donner le pire de lui-même, à aller jusqu'au bout de la bassesse.

— Tout ne s'achète pas dans la vie, Drayton! s'écria-t—il, sur de lui. Le cœur de Toria, par exemple, vous ne l'aurez pas, quel que soit le prix que vous soyez disposé à y mettre. Elle me l'a offert, il y a longtemps. Elle porte peut-être votre nom, mais c'est à moi qu'elle appartient!

Toria cacha son visage dans ses mains, craignant que les deux hommes n'en viennent aux mains. Mais Charles répondit, impassible:

— Toria n'appartient à personne. Elle peut se donner à qui elle veut, quand elle veut.

Ne l'oubliez pas, Gale. Je ne l'oublie pas, moi non plus.

Ce fut peut-être ce ton paisible qui exaspéra Michael. Il sortit sa main droite de sa poche, et Toria remarqua, horrifiée, qu'il avait le poing fermé. Il n'hésiterait pas à frapper Charles, elle le savait. Alors, n'écoulant que son instinct, elle courut jusqu'à lui et, de toutes ses forces, s'agrippa à son bras.

— Non! cria-t—elle. Va—t'en, Michael!

Il sursauta comme s'il se réveillait d'un cauchemar. Toute trace de violence évanouie.

On aurait dit un petit garçon penaud qui a besoin d'être consolé. Mais cette fois, Toria ne pouvait pas le reconforter.

Il battit des paupières et déclara, plein d'orgueil:

— Je partirai, puisque c'est ce que vous voulez.

Sans un regard en arrière, il traversa le couloir, et ils entendirent bientôt la porte claquer. Tremblante, Toria se sentit soulagée, mais elle se retrouvait seule avec Charles, et elle eut soudain peur de l'homme glacé qu'elle avait épousé. Si seulement il s'était emporté, s'il avait lui aussi levé la main sur Michael, elle se serait sentie plus proche de lui. Elle baissa les yeux, incapable de soutenir son regard, et murmura:

— Je suis désolée, Charles.

Il ne répondit pas. Elle attendit encore, en vain.

— Essayez de comprendre, poursuivit-elle, croisant et décroisant les

doigts. Michael est malheureux. Jusqu'ici, j'ai toujours été à ses côtés, prête à l'écouter, à le rassurer.

Il ne supporte pas que j'aie pu épouser un autre homme. Tout serait différent s'il travaillait, j'en suis sûre. Il est amer parce qu'il n'a fait qu'accumuler les échecs.

Elle s'interrompit pour reprendre son souffle. Charles n'avait pas ouvert la bouche.

Il se dirigea vers la fenêtre et croisa les bras, regardant au dehors. Il y avait quelque chose d'inflexible dans la silhouette qui masquait le jour.

— Charles, insista-t-elle, n'y tenant plus, ne prenez pas tout ce que dit Michael au pied de la lettre. Il était énervé et...

— Qu'essayez-vous de m'expliquer, Toria ? coupa-t-il. Qu'il mentait ? Que vous n'êtes pas amoureuse de lui ?

Elle baissa la tête en soupirant.

— Je ne sais que répondre, Charles. J'ai toujours aimé Michael. Il y a quelques semaines, je pensais qu'il s'agissait d'un amour fraternel. Aujourd'hui je ne sais plus...

Je voudrais l'aider. Le voir souffrir m'est insupportable.

Il hocha la tête et se tourna vers elle.

— J'étais revenu pour vous avertir qu'il me faudrait retourner au ministère cet après-midi, déclara-t-il alors de sa voix habituelle. Je dois rédiger un rapport complet sur les événements de Monte-Carlo. Pensant que vous désiriez vous rendre à Lynbrooke cet après—midi, j'ai demandé à mon chauffeur de passer vous chercher à 2 heures.

Toria eut l'impression qu'on ouvrait la porte de sa cellule, qu'elle recouvrait la liberté. Charles semblait décidé à ne plus revenir sur la visite de Michael. Elle n'était plus obligée de se perdre en explications. Mais au soulagement qu'elle éprouvait, se mêlait une curieuse sensation de vide et d'insatisfaction.

— Merci, fit—elle néanmoins. Viendrez-vous me chercher à votre sortie du ministère ?

— Je ne pense pas. Je vous attendrai ici pour le dîner.

— Très bien. (Elle regarda sa montre.) Le déjeuner va être servi. Je... monte me rafraîchir.

Elle referma la porte de sa chambre en hâte, pressée de profiter d'un instant de solitude pour tenter d'y voir plus clair en elle. Tout en s'aspergeant le visage d'eau froide, elle revécut la scène qui s'était déroulée dans le salon. Une scène violente, qui l'avait profondément ébranlée. Michael souffrait, Charles aussi, et elle-même endurait mille morts. N'était—elle donc destinée qu'à répandre le malheur autour d'elle ?

Ce fut d'humeur maussade qu'elle arriva au château cet après-midi. Mais sa morosité se y dissipa dès que la voiture eut franchi le portail pour s'engager sur le chemin défoncé. Émerveillée, la jeune femme regardait autour d'elle, redécouvrant le paysage familier. Une bouffée d'émotion l'envahit quand elle aperçut la silhouette inélégante du château. Elle était chez elle, avec les siens!

Le véhicule franchissait les derniers mètres quand un concert de cris et d'aboiements retentit. « C'est la maison... », songea-t—elle, ravie. Elle avait téléphoné pour annoncer son arrivée, et les jumelles, flanquées de Gin et de Tonic, montaient la garde sur le perron, trépignant d'impatience. Après avoir dignement souhaité la bienvenue à leur maîtresse, les deux épagueuls consentirent à regagner le hall en agitant la queue. Et Toria entendit enfin les questions que hurlaient les jumelles depuis qu'elle était descendue de voiture:

— Pourquoi êtes-vous revenus si vite?

— Que vous est-il arrivé?

— Raconte-nous tout!

— Oh! Toria, c'est si bon de te revoir!

Elle ne pouvait pas placer un mot et se laissa aller au plaisir de les serrer contre elle et de les entendre rire. Les fillettes lui avaient tellement manqué. Le petit groupe atteignit enfin le salon. Les fenêtres étaient ouvertes et le soleil inondait la pièce, dévoilant crûment les étoffes et les tapis défraîchis. Toria fut frappée par le désordre qui régnait. Il lui semblait qu'en quelques jours les fauteuils s'étaient avachis, mais elle s'y installa avec délectation.

— Mes amours, dites-moi ce qui s'est passé au château depuis mon départ.

— Mais, Toria, c'est et toi de nous raconter ton voyage! protesta Xandra, avec son impétuosité habituelle. Pourquoi avez-vous abrégé votre lune de miel ? Vous n'avez pas aimé Monte-Carlo ?

Toria avait décidé, en accord avec Charles, qu'ils ne divulgueraient pas leur mésaventure. Elle se voyait donc obligée de mentir à ses sœurs alors qu'elle aurait préféré se confier.

— Charles a du reprendre son travail au ministère plus tôt que prévu, pour une affaire urgente...

— Ils pourraient au moins respecter les voyages de nocces, non? s'exclama Xandra. Il nous tarde de visiter ta nouvelle maison. Est-ce qu'elle te plaît ?

— Beaucoup. Vous pourriez venir me voir demain, par exemple. D'accord ?

La proposition fut accueillie avec enthousiasme, et quand Toria eut répondu aux multiples questions concernant son foyer, elle s'avisa de l'absence de sa cousine.

— Ou est Lettice ?

— Chez Susan Butler. Elle y était déjà quand tu as appelé pour annoncer ton arrivée.

Elle sera folle de rage de t'avoir manquée.

— Elle sera rentrée à l'heure du thé.

— Ce n'est pas sur, répliqua Xandra. Elles ne se quittent plus, Susan Butler et elle.

Elles passent des heures à parler des hommes ! Elles sont complètement folles! Et Susan pleure parce que Michael ne l'aime pas... Elle n'arrête pas de gémir mais Lettice l'aime bien. Elle nous a même interdit de l'appeler « miss Pavillon ».

— Elle n'a pas tort, observa Toria. Ce n'était pas très gentil de notre part.

— Pourquoi ? Puisqu'elle ne le savait pas... En tout cas, elle est ennuyeuse à mourir, et nous, on est très contentes que Michael ne l'ait pas épousée.

— Michael est à la maison?

Elle s'était efforcée de poser cette question avec détachement.

— Non, répondit Olga. Il nous a dit ce matin qu'il devait aller à Londres. Il est insupportable en ce moment. Tu lui manques. On aurait pu croire qu'il serait ravi d'avoir gagné tant d'argent, eh bien, non ! Quand on lui demande ce qu'il va en faire, il répond: « Le jeter par les fenêtres! »

— Tu nous manques beaucoup à tous, Toria, renchérit Xandra. Je regrette que tu te sois mariée.

Toria se contint pour ne pas ajouter qu'elle le regrettait aussi. Elle aurait donné cher pour remonter le temps, retrouver l'existence agréable de la vie au château. Elle se rappela soudain qu'elle devait annoncer une grande nouvelle aux jumelles. Il s'était produit tant d'événements depuis la visite de lord Lynbrooke, le matin même, qu'elle avait oublié son surprenant mariage. Elle aurait préféré ne pas se faire le porte-parole de leur père, mais il ne lui avait pas laissé le choix.

— Écoutez-moi bien, mes chéries, commença-t-elle, s'armant de courage. J'ai quelque chose à vous dire. Quelque chose qui concerne papa.

Elle remarqua le regard entendu des fillettes mais poursuivit néanmoins:

— Il m'a chargée de vous transmettre un message de la plus haute importance.

Les jumelles pouffèrent de rire.

— On sait ce que c'est! s'exclamèrent-elles en chœur.

— Ça m'étonnerait!

— Il va se marier! s'écria Xandra.

— Mais... comment avez-vous pu le deviner? demanda Toria, médusée.

— On l'a entendu un matin téléphoner à la mairie. Il demandait des renseignements sur les formalités à accomplir pour se marier, expliqua Xandra. Olga m'a dit : « Je suis sûre qu'il va épouser Mrs Hagar—

Bassett. » Moi, je n'y croyais pas mais quand on l'a vue arriver le jour de ton mariage, on a compris que c'était sérieux. (Olga acquiesça gravement.) On n'en a parlé à personne parce que Olga trouvait qu'on n'aurait pas du écouter aux portes. Voilà!

— Parfait, soupira Toria avant d'éclater de rire. Vous êtes incorrigibles, toutes les deux! On ne peut rien vous cacher ! Et moi qui essayais de vous annoncer la nouvelle avec ménagement... Parce que, pour tout vous avouer, je suis tombée des nues quand papa me l'a appris,

— Nous y avons réfléchi, Toria, Et ça ne nous dérange pas, N'est—ce pas, Olga?

C'était une convention tacite entre les jumelles. Xandra parlait la première et quêtait l'approbation de sa sœur.

— C'est vrai, acquiesça cette dernière. Au début, bien sur, ça nous apparut bizarre. Et puis on a essayé de se mettre à la place de papa. Il s'ennuie, ici. En plus, il adore bavarder avec Mrs Hagar—Bassett.

— Comment le savez—vous ? insista Toria, intriguée.

— Il a l'air tellement content quand il revient de chez elle. Il sourit. Il n'est pas dans la lune. Un peu comme quand il reçoit un vieil ami, et qu'ils restent et discuter longtemps après le repas, en buvant du porto. Il n'a jamais cet air—la quand on est avec lui.

Toria dévisagea tour à tour Xandra et Olga, émerveillée par leur sagesse et leur sagacité. Elles faisaient preuve d'une impressionnante maturité. Elle se rappela alors cette fameuse conversation avec Charles, concernant la nécessité de les envoyer dans un bon établissement scolaire. Il avait raison, la fréquentation d'un lycée et d'enfants de leur âge leur serait des plus bénéfiques. Elles étaient trop jeunes pour être mêlées à la vie des adultes. Elles devaient apprendre mais aussi s'amuser avec l'insouciance de leur âge. Elle préféra cependant ne pas aborder le sujet tout de suite.

— Il faudra que nous soyons tous et toutes très gentils avec Mrs Hagar-Bassett. Ce n'est pas facile de s'intégrer à une famille comme la notre...

Cette dernière remarque s'appliquait également à Charles. Et si celui-ci, en dépit de son éducation, de l'aisance avec laquelle il évoluait dans le monde, ne comprenait pas toujours le fonctionnement de la « tribu », qu'en serait-il de cette pauvre Mrs Hagar-Bassett ?

— Quand nous la connaissons mieux, je suis sûre que nous n'aurons aucun mal à l'apprécier, affirma Olga;

— Ah ?... fit Toria pour l'inciter à exprimer le fond de sa pensée.

— Nous l'avons longuement observée le jour de ton mariage, puisque à ce moment-la nous nous doutions déjà qu'elle deviendrait notre belle —mère. Et quand vous êtes partis, Charles et toi, nous sommes allées lui parler.

— Que lui avez-vous dit ? demanda Toria, amusée.

— Nous lui avons demandé si elle aimait Gin et Tonic, poursuivit Xandra. Et elle a dit oui, ce qui nous a rassurées. Les gens qui aiment les animaux ont forcément un bon fond. Et puis, elle a continué à bavarder avec nous, gentiment, tranquillement, sans essayer de nous plaire. Elle a fait des remarques sur le château, sur la fête —

elle t'a trouvée très belle! — et quand elle parlait de papa, elle baissait timidement les yeux, ce qui nous a enchantées. Elle le trouve merveilleux.

— Et puis, ajouta vivement Olga, elle ne souriait pas qu'avec la bouche, mais aussi avec les yeux!

Toria se leva, stupéfaite par la finesse de ses cadettes. En quelques mots, elles avaient brossé un portrait charmant de Mrs Hagar-Bassett, balayant ses dernières réticences. Cette présence féminine arrivait au château à point nommé, puisqu'elle—

même n'y vivrait plus désormais.

Mrs Hagar—Bassett veillerait affectueusement sur leur père, sur les jumelles, prendrait soin des chiens, et cuisinerait pour toute la maisonnée! Elle occuperait sa place, en quelque sorte... En qualité de fille aînée, Toria avait du jouer le difficile rôle de mère.

Aujourd'hui, si elle faisait le bilan de toutes ces années, elle devait reconnaître qu'il n'était pas très positif. Son père avait souffert de la solitude. Michael était atteint du mal de vivre. Les jumelles étaient trop mures pour leur âge. Et la maison elle-même partait à la dérive. Au lieu de s'occuper de sa famille, Toria avait préféré sortir avec ses pseudo-amis, s'amuser dans des soirées frivoles. Et aujourd'hui, elle s'accusait impitoyablement de cette accumulation d'échecs. Elle avait manqué à ses devoirs.

Elle n'avait rendu personne heureux au château, et elle ne rendrait pas davantage Charles heureux dans leur nouvelle maison.

Elle revint à Olga et Xandra qui, assises à ses pieds, la regardaient avec adoration.

Du moins n'avait-elle pas échoué avec ses sœurs qui l'aimaient autant qu'elle les aimait.

— Quel bonheur de t'avoir de nouveau parmi nous, soupira Olga.

— Tu es encore plus belle qu'avant, renchérit Xandra. Es-tu heureuse, Toria?

Vraiment heureuse avec Charles ?

Toria voulut mentir pour les rassurer, mais elle avait toujours détesté mentir aux jumelles.

— Je ne sais pas, répondit-elle enfin. Ce n'est pas facile de vivre avec un homme que l'on connaît à peine.

— Plus tard, je serais ravie d'épouser un homme comme Charles. Il est si réconfortant, si sécurisant. On sait qu'il ne risque pas de t'abandonner par une froide nuit d'hiver...

— Tu as raison, répliqua Toria pour ne pas contrarier la fillette.

Mais elle connaissait un Charles bien différent de celui que venait de décrire Xandra.

L'homme qui avait fait irruption dans le salon et avait trouvé sa femme dans les bras de Michael n'avait rien de réconfortant. Puis il avait recouvré son calme de façade. Et en ce moment même, que pensait-il d'elle? Lui en voulait-il? Était-il furieux ? Cette hypothèse — somme toute assez probable — lui était insupportable.

Gin et Tonic se ruèrent soudain dans le couloir en aboyant furieusement.

— Vous attendez de la visite ? s'enquit Toria en tendant l'oreille.

Xandra s'était levée.

— Ce doit être Michael. Je ne comprends pas pourquoi les chiens aboient quand il arrive. Depuis le temps, ils auraient pourtant pu s'habituer à lui...

Les aboiements se transformèrent en jappements. Gin et Tonic faisaient la fête à Michael,

— Michael! cria Xandra. Toria est là!

Au bruit de ses pas, Toria en déduisit qu'il s'apprêtait à regagner l'atelier. Mais après avoir entendu Xandra, il emprunta le couloir. Il s'arrêta sur le seuil, les yeux rivés sur la jeune femme.

— Tu ne m'avais pas prévenu de ta visite! Lança-t-il d'un ton accusateur.

— Je ne savais pas encore que je viendrais. Charles m'a annoncé que le chauffeur passerait me chercher une fois que tu as été parti.

Xandra les regardait fixement, les yeux arrondis d'étonnement.

— Vous vous êtes déjà vus aujourd'hui?

— Oui, je suis allé chez Toria ce matin. Elle habite une maison somptueuse, tout en or, sertie de diamants, une demeure luxueuse qui respire l'opulence.

— C'est ridicule! rétorqua Toria en haussant les épaules. C'est une ravissante petite maison, sans prétention.

— A l'image de son propriétaire! asséna-t-il.

— Michael, ça suffit! Tu es monstrueux.

Un merveilleux sourire illumina le visage du monstre en question.

— Soit! j'arrête. Mais je vais vous confier un secret à toutes les trois: je suis très énervé. Et savez-vous pourquoi ?

— Comment le saurions-nous ! Répondirent-elles en chœur.

— On vient, pour la première fois de ma vie, de me proposer un travail qui m'intéresse!

— Du travail! s'exclama Xandra en battant des mains. Quel travail?

Amusé, Michael regarda ces trois paires d'immenses yeux bleus posés sur lui. Il marcha droit sur la cheminée, les mains dans les poches. Toria remarqua avec plaisir qu'il se rengorgeait. Un travail! Peut-être était-ce la fin de leur calvaire...

Il fit face à la jeune femme.

— Tu m'as dit souvent que je devrais faire du cinéma, eh bien j'ai fini par le croire !

J'ai été contacté par une firme cinématographique qui a vu ma photo dans les journaux — grâce au loto sportif ! J'ai répondu à leur proposition et ils m'ont fixé rendez-vous à leurs studios. La, ils ont pris des photos de moi sous toutes les coutures et, pendant que j'attendais sur le plateau, j'ai commencé à bavarder avec le responsable des décors. De fil en aiguille, je lui ai fait deux ou trois suggestions techniques qui l'ont beaucoup intéressé. Il m'a demandé de mettre mes idées sur papier, dessins à l'appui, et j'ai posté ces documents hier. A mon grand étonnement, ce matin même on m'appelait. Je suis retourné à la maison de production en sortant de chez toi, Toria. J'y ai rencontré l'un des dirigeants, un Américain d'Hollywood. Car il s'agit d'une firme américaine qui a implanté une succursale à Londres. Bref, je vous épargnerai les détails de notre entretien. Sachez qu'il m'a proposé de travailler pour cette firme pendant un an. Et à Hollywood! Il a beaucoup apprécié mes croquis et souhaiterait que je continue à travailler dans ce domaine. Je vais donc me spécialiser dans les inventions mécaniques. Enfin quelque chose qui me convienne et qui me plaise!

Il finit sa phrase en levant les bras au ciel, en signe de triomphe.

Les jumelles se lancèrent dans une farandole à travers le salon tandis que Toria bégayait:

— Oh! Michael... c'est formidable! Quelle bonne nouvelle!

Il hocha la tête, un sourire rayonnant aux lèvres.

— Il fallait tout de même qu'un jour ou l'autre, quelqu'un reconnaisse mes talents !

Voilà qui est fait. Je travaillerai dans la seule branche qui m'intéresse: les inventions!

Xandra interrompit sa course et alla près de lui.

— Moi, j'aurais préféré que tu sois acteur, Michael! J'aurais tellement aimé te voir au cinéma...

Il éclata de rire.

— Acteur, moi ? Vous me voyez sur un plateau, les jours où je me lève d'une humeur massacrante ? Je plains la pauvre comédienne qui m'aurait pour partenaire...

— Moi aussi! rétorqua Toria en riant à son tour.

— Je voudrais te montrer mes croquis. Viens ! ils sont dans mon atelier.

Sans attendre la réponse, il prit la porte et, sur le seuil, il se retourna.

— Pas vous, les jumelles! Vous aurez droit à une autre démonstration, ce soir peut-

être.

— C'est pas juste, Michael! protesta Xandra. En plus, Toria ne peut pas rester longtemps au château, tu nous prives de sa présence!

— Je ne partirai pas avant l'heure du dîner. Couvrez-vous et allez dans le kiosque. Je vous y rejoindrai dès que Michael m'aura tout expliqué. D'accord ?

Les fillettes acquiescèrent de mauvaise grâce. Elles s'étaient appropriées le pavillon d'été, un petit bâtiment plus délabré encore que le reste du château. Une partie était aménagée en aire de jeu et abritait leurs objets favoris. Personne n'avait le droit d'y pénétrer sans invitation. Toria avait parfaitement saisi les intentions de Michael: les croquis n'étaient qu'un prétexte pour se ménager un tête-à-tête avec elle.

Elle ne s'était pas trompée. Dès qu'ils eurent rejoint l'atelier, il referma en hâte la porte derrière eux et lança:

— J'ai des choses à te dire, Toria!

— Pour ne rien te cacher, je m'en doutais. Mais je voudrais tout de même voir tes dessins.

— Ils ne sont pas ici, je les ai laissés au studio.

— Oh ! je suis si contente pour toi, Michael ! Tu avais tellement envie de partir, de faire tes preuves... Mon Dieu! Avec toutes ces émotions, j'ai oublié de t'annoncer le mariage de mon père. Aujourd'hui, à midi et demi très exactement.

— Oncle Arthur? s'écria-t-il, stupéfait. Mon Dieu! Quelle idée!

— Il épouse Mrs Hagar-Bassett, et nous sommes plutôt contentes.

— Contentes ? J'en conclus que vous êtes devenues folles! Mais enfin, c'est...

ridicule! A son age...

— Il n'est pas si vieux, protesta Toria. Et il se sentait très seul.

— Mieux vaut être seul que mal accompagné !

— Cesse de proférer des horreurs, Michael! Les jumelles se sont montrées très compréhensives, et j'ose espérer que tu sauras te tenir avec Mrs Hagar-Bassett, lorsqu'elle arrivera au château. Il ne lui sera déjà pas très facile de s'adapter à sa nouvelle vie, inutile d'en rajouter!

Il haussa les épaules, fataliste.

— Je ne peux pas empêcher ton père de se couvrir de ridicule. Mais si tu veux mon avis, cette histoire est sordide. Un type de cet age qui épouse une bonne femme ordinaire... Aucun intérêt!

— A tes yeux, seules tes souffrances sont dignes d'intérêt! Les autres n'ont pas le droit d'être malheureux, d'avoir besoin de compagnie, d'affection.

— Les gens sont assez grands pour veiller sur eux-mêmes! Mais je me fiche bien de ton père. Libre à lui d'épouser miss Londres si ça lui chante! Parlons de toi et de moi.

— Est-ce bien nécessaire ? Parler, répéter toujours les mêmes choses n'arrange rien.

Puisque tu es sur le point de quitter Lynbrooke, pourquoi ne pas garder que les souvenirs de notre enfance ? Ce temps où nous vivions heureux, insouciants. Je serai à Londres, toi à Hollywood. Cessons de nous torturer davantage.

— Je serai à Hollywood. Et toi aussi, avec moi.

La jeune femme sursauta.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu m'as bien entendu. Nous partirons ensemble. Je ne te laisserai pas derrière moi.

— Mais enfin, Michael... c'est impossible!

— Non! Tu as épousé ce Drayton en pensant me venir en aide. C'était un très mauvais calcul, Toria ! J 'aurais du tout mettre en œuvre pour t'en empêcher, mais à ce moment-la, je ne me doutais pas à quel point il me serait pénible de vivre sans toi.

Et puis je n'avais rien à t'offrir. La situation est différente aujourd'hui. J'ai de l'argent et j'exercerai bientôt une activité bien rémunérée. Tu m'appartiens, Toria, comme je le disais ce matin à ce type arrogant qui est ton mari. Tu m'as toujours appartenu, et tu viendras à Hollywood avec moi.

— Tu délirés, Michael! se récria-t-elle, les joues en feu. Je ne suis pas libre. J'ai épousé Charles!

— Es—tu réellement sa femme?

Elle baissa les yeux et évita la question.

— J 'en étais sur! clama-t-il, triomphant. Je l'ai deviné quand je t'ai vue, ce matin. Tu es à moi, Toria, et tu n'appartiendras jamais à un autre que moi!

— Je ne peux pas m'enfuir, Michael! Je n'ai rien à reprocher à Charles, bien au contraire. Il m'a épousée par amour. Moi seule suis coupable d'avoir accepté sa demande en mariage, sachant que c'était toi que j'aimais.

— Tu comptes sans doute te punir en restant auprès de lui? Ma chère Toria, ce sera encore pire! Viens avec moi, oublie cette erreur. Commençons une nouvelle vie aux États-Unis et soyons heureux!

— C'est toi qui le dis, observa-t—elle calmement.

Il fronça les sourcils.

— Je ne comprends pas...

— Serions-nous vraiment heureux ensemble ? Tu ne l'as pas toujours été, ici, et pourtant nous étions ensemble. Si je ne me trompe, ma présence ne t'a jamais empêché de souffrir, je n'ai jamais pu empêcher tes accès de mauvaise humeur.

— Je n'avais pas d'argent. Comment aurais-je pu être heureux alors que je dépendais de ton père? Je rêvais d'indépendance! Mais je rêvais

aussi et surtout de toi...

La jeune femme se passa la main sur le front avec un soupir.

— Doucement, Michael, laisse-moi réfléchir. Tu rêvais de moi, soit. Mais cela ne t'a jamais incité à travailler, à gagner ta vie — ne serait-ce que pour que nous puissions nous marier.

Elle le vit se durcir.

— Qu'essaies—tu d'insinuer ? Que je ne t'aime pas, ou pas assez ? Aurais-tu perdu la tête, Toria ? Tu sais que je t'aime plus que tout au monde. Je ne céderai pas. Tu m'accompagneras à Hollywood.

— Non, Michael. Ce serait une erreur. Une de plus...

Machinalement, elle se dirigea vers le vieux fauteuil qu'elle avait toujours occupé, et s'y installa.

— Une erreur..., répéta-t-elle plus bas.

Sans même le regarder, elle sentit Michael approcher, L'instant suivant, il était agenouillé devant elle et la serrait contre lui avec ferveur.

— Il faut que tu viennes avec moi, Toria, supplia—t-il. Je ne peux plus me passer de toi. Je ne le veux plus. Il faut que tu m'accompagnes, que tu m'aimes comme je t'aime.

Elle le repoussa en douceur.

— Il m'est impossible de quitter Charles, Michael. Ce serait cruel de l'abandonner maintenant, après toute cette publicité qu'a déclenchée notre mariage, après...

— C'est tout ce qui te préoccupe? rugit-il. Je te croyais capable de sentiments plus nobles!

— Et je le suis, Michael. Mais imagine le scandale que déclencherait cette fugue, une semaine à peine après notre mariage. Non seulement Charles souffrirait, mais il devrait en plus subir les assauts des journalistes. Il deviendrait « ce pauvre Drayton ».

Son image en pâtirait, et sa carrière aussi, j'en suis sûre.

— Que m'importent Drayton et sa carrière ? Et moi? Tu as pensé à

moi? Je ne peux pas partir sans toi, Toria. Je ne partirai pas sans toi!

— Refuser cette chance serait une folie, Michael ! Tu t'en repentirais toute ta vie. Il s'agit de ton existence. Tu n'as pas le droit de m'en faire porter la responsabilité.

Il s'était relevé et la dévisageait, de cet air buté qu'elle ne connaissait que trop.

— Si tu refuses de m'accompagner, je resterai au château. Et je rendrai la vie infernale à Mrs Hagar—Bassett I

Une lueur moqueuse dansait dans son regard, mais les accents de sincérité de sa voix ne laissaient aucun doute quant à ses intentions.

— Tu es injuste! protesta—t—elle, excédée. Tu n'as pas le droit.

— Et toi ? Tu as le droit de refuser de me suivre au moment où la chance nous sourit enfin ? Si tu viens avec moi, je réussirai, j'en suis sûr, Toria ! Je deviendrai célèbre, je gagnerai des sommes folles... mais seulement si tu es à mes côtés. Charles demandera le divorce et nous nous marierons dans quelques mois. Accepte !

Il se penchait sur elle, cherchant ses lèvres.

— Non, Michael, non, murmura—t-elle en détournant la tête. Il faut que nous prenions le temps d'y réfléchir.

— Je m'en charge.

Et elle fut incapable d'en dire davantage car il l'embrassait, avec cette fougue qui la privait de tous ses moyens et l'effrayait à la fois.

Lorsqu'elle parvint enfin à échapper à son étreinte, elle tremblait.

— Je t'aime, déclara—t-il d'une voix rauque. Et tu m'aimes aussi, Toria.

Elle eut un geste de colère contenue.

— Pas assez pour gâcher cruellement la vie d'un autre !

— Allons! répliqua-t-il avec un rire narquois. Charles s'en remettra! Même s'il t'aime autant que tu le crois. A mon avis, sa conception de l'amour est plutôt bizarre. Ce n'est pas un passionné, comme nous.

Comme pour sceller sa déclaration, il l'attira de nouveau contre lui et prit ses lèvres. Toria n'avait plus la force de résister. Elle avait l'impression d'être emportée par un tourbillon qui l'engloutissait. Elle étouffait, elle...

A ce moment précis un appel retentit sous la fenêtre.

— Toria ! Toria ? Dépêche-toi ! On en a assez de t'attendre.

La voix aiguë de Xandra lui parvint, d'abord lointaine, puis de plus en plus claire.

Elle cligna des paupières, encore sous le choc d'émotions violentes.

— Toria ! cria encore la fillette. Tu es là ? Viens vite!

— J'arrive, Xandra! J'arrive tout de suite, répondit Toria.

— Tout de suite!

La jeune femme leva les yeux vers Michael.

— Lâche-moi, chuchota—t-elle, encore tremblante.

Il s'exécuta, avec des gestes d'une lenteur infinie.

— Tu es libre. Pour l'instant. L'avion pour Hollywood décolle dans trois jours.

— Dans trois jours ? répéta-t—elle, les yeux écarquillés. Tu pars si vite ?

— Je ne partirai que si tu m'accompagnes. Je n'ai pas encore signé le contrat...

Il hocha doucement la tête, dévisageant sa compagne, dont la tête lui arrivait tout juste à l'épaule.

— Si petite, et pourtant si importante...

— Je ne peux pas, Michael, chuchota—t-elle.

— Si. Sinon tu gâches mon existence. Je serais obligé de refuser la seule proposition décente qu'on m'ait jamais faite...

— Tu dois y aller sans moi.

— Il n'en est pas question. Tout est décidé. Cesse de lutter contre le destin. Tu m'appartiens et je ne te céderai à personne.

— Non! répliqua-t-elle avec impatience. D'ailleurs, ça ne sert à rien d'en discuter indéfiniment. Il m'est impossible de te suivre à Hollywood, est-ce clair?

— Soit!

Il tira une longue enveloppe de la poche intérieure de sa veste.

— Michael! Que... que fais-tu?

— Je m'apprête à déchirer le contrat.

— Mais... tu es fou !

Il lui posa les mains sur les épaules et la regarda droit dans les yeux.

— Viendras—tu avec moi?

— Oui... non... je ne sais pas. Oh! Michael, pourquoi faut-il que tu agisses ainsi ?

— Parce que je t'aime. J 'attends ta réponse.

Il agitait lentement l'enveloppe sous le nez de Toria.

— Tu dois accepter ce travail. Tu dois partir aux États-Unis!

— Avec toi?

Elle baissa les paupières, soudain prise de vertige. Tout tournait autour d'elle.

— Je.,, viendrai répondit—elle enfin dans un souffle.

Michael remit l'enveloppe dans sa poche.

— Je me doutais que tu finirais par céder.

Il s'apprêtait à l'enlacer quand elle tourna les talons et quitta en toute hâte l'atelier.

Les joues inondées de larmes, elle traversa le couloir et prit la direction du pavillon d'été.

Chapitre 12 :

Pendant les deux jours qui suivirent, la jeune femme eut l'impression de marcher dans un interminable tunnel. Elle avançait à tâtons dans l'obscurité, sans but ni possibilité de revenir en arrière. Elle devait avancer, aveuglément, sans se retourner.

En présence de Charles, elle était submergée par un terrible sentiment de culpabilité qui l'incitait à fuir tout tête-à-tête. Elle téléphonait à leurs amis avec une sorte de frénésie, et remplissait la maison de gens qu'elle invitait à dîner. Et quand ils repartaient, elle courait se réfugier dans sa chambre, sous prétexte d'une immense fatigue. Là, elle éteignait parfois la lumière avant même de s'être déshabillée, de crainte que Charles ne décide de venir lui souhaiter gentiment bonne nuit. Allongée dans le noir, le cœur battant, elle guettait le bruit de ses pas dans l'escalier. Il passait devant sa porte, marquait une brève halte, puis poursuivait son chemin.

Avec cette délicatesse qui lui était propre, Charles n'essayait jamais d'enfreindre les règles du jeu. Il avait repris son travail au ministère comme s'il n'avait jamais été question de lune de miel. Il partait le matin à neuf heures et rentrait à six heures. Les invités arrivaient quelques minutes plus tard.

Les jumelles étaient venues chez Toria le lendemain de sa visite au château. Elles s'étaient extasiées sur les moindres recoins de la petite maison, et avaient fait honneur au déjeuner sans pour autant cesser de babiller. Elles avaient apporté un message de la part de Michael.

— Il faut que tu l'appelles à quatre heures et demie précises. N'oublie pas, sinon il sera furieux quand on rentrera!

À l'heure dite, Toria avait inventé un prétexte pour sortir, et s'était ruée dans la cabine téléphonique au coin de la rue. Elle aurait pu appeler Michael de sa chambre, nul ne l'aurait entendue. Mais agir ainsi, sous le toit de Charles, lui semblait...

Elle s'en sentait incapable.

Elle n'obtint la ligne qu'au bout de quelques minutes. Et ce fut lui qui répondit.

— C'est toi, Toria?

— Oui, Michael. Que veux-tu?

— T'entendre. Et t'annoncer que tout est prêt. Notre avion décolle mercredi matin. Il faut que nous soyons à l'aéroport à sept heures.

La jeune femme ne dit mot.

— Toria? Tu es toujours là?

— Oui... Je réfléchissais.

— A quoi ?

— Comment me rendrai-je à l'aéroport ? bégaya-t-elle, soudain désemparée.

— C'est très simple! Tu commandes une voiture, car je ne pense pas que tu trouveras un taxi dans la rue à une heure aussi matinale. Il faudrait que tu partes à six heures, avant que... qu'on ne soit réveillé.

— Bien sur, fit-elle dans un souffle.

L'impatience gagnait Michael.

— Tu n'as pas l'air très enthousiaste!

— En effet...

— Cesse de te torturer au sujet de ton crétin de mari! Il s'en remettra. Laisse-lui un message afin qu'il demande le divorce dans les plus brefs délais. Ainsi nous pourrions nous marier la-bas. Je suis retourné à la maison de production, hier. Plus j'entends parler de ce travail, plus je suis convaincu que c'est exactement ce qu'il me faut. Ce sera formidable, Toria. Pour toi aussi, j'en suis sur.

— Michael, et si... si tu partais sans moi? Tu connaîtras des gens sur place, tu sortiras, tu t'amuseras. Tu., n'auras plus besoin de moi. Cela éviterait tant de complications si je restais à Londres!

— Non, Toria! rétorqua-t-il, Tu n'as pas le droit de m'abandonner. Si tu refuses de m'accompagner, je n'irai pas à Hollywood. Mes espoirs seront ruinés à jamais, et c'est toi qui en seras responsable. C'est cela que tu veux, gâcher ma vie ?

Elle ferma les yeux et, agrippée à l'appareil, murmura:

— D'accord.

— Ah! enfin... Tu verras, tout se passera bien. Il ne te reste plus qu'a

tout préparer, je t'attendrai à l'aéroport à six heures et demie. N'emporte pas trop de bagages, sinon nous devons payer une taxe. Tu pourras faire acheminer tes affaires par bateau ensuite.

— D'accord, répéta-t-elle, absente.

Et il raccrocha.

C'était bien de Michael de la laisser se charger de tout! Si au moins il avait eu l'idée de passer la chercher en voiture. Mais non, elle devrait se débrouiller, abandonner son mari, sa maison, une existence confortable... et filer à l'aéroport.

Elle n'avait pas l'étoffe d'une femme adultère!

En partant, elle avait laissé les jumelles dans la salle à manger, devant deux énormes tasses de chocolat et une superbe brioche. Elle les retrouva en compagnie de Charles, et son cœur fit un bond dans sa poitrine. Charles ignorait d'où elle venait, songea-telle pour se raisonner.

Il se leva à son entrée et l'accueillit avec le sourire.

— J'ai pu m'échapper plus tôt du ministère, aujourd'hui. Je me suis souvenu que vous attendiez la visite des jumelles et j'avais envie de voir mes délicieuses jeunes belles-sœurs.

Xandra fronça les sourcils.

— Nous sommes vos « belles-sœurs », Charles ? Hum! ça fait très sérieux, non?

— Moi, je suis ravie d'avoir un beau-frère, observa Olga.

Toria prit place à table et se servit une tasse de thé. Charles se rassit. Buvant son thé brûlant à petites gorgées, Toria écouta son bavardage avec les fillettes. Il était détendu, apparemment heureux. Il leur parlait simplement, et les jumelles semblaient se plaire en sa compagnie. Elles étaient suspendues à ses lèvres et Toria éprouva une petite pointe de jalousie. C'étaient ses sœurs, et Charles se les appropriait! C'était sa culpabilité dévorante qui la poussait à cette réaction stupide. Pourrait-elle couper ces liens qui lui étaient si chers ? Tourner le dos à cette vie ? Elle reverrait ses sœurs après son mariage avec Michael, mais au fond d'elle-même, elle devinait qu'une fois installé à Hollywood, il ne voudrait plus revenir en Angleterre.

Depuis la guerre, il souffrait dans ce pays où il n'avait accumulé qu'échecs et frustrations. Si son travail là-bas lui plaisait, il n'hésiterait pas à s'exiler définitivement. Le cœur de Toria se rebellait déjà contre cette décision. Elle aimait l'Angleterre où elle était née, et ces gens qui croyaient aux mêmes valeurs qu'elle.

Elle ne connaissait pas Hollywood, mais imaginait cette ville comme un lieu ensoleillé, tout peuplé de personnages prestigieux et exotiques. Et elle connaissait suffisamment Michael pour savoir que, lorsqu'un projet l'intéressait, il débordait d'une énergie démoniaque, ignorait la fatigue et travaillait jour et nuit. Cette seule pensée l'épuisait...

Par ailleurs, et contrairement à ce qu'il affirmait, il leur faudrait faire face à certaines difficultés, s'adapter. Leur vie ne serait pas toujours rose sous le beau ciel d'Hollywood. Par moments, elle détesterait Michael. Elle lui en voudrait de l'avoir arrachée à son univers, de l'avoir déracinée. L'amour suffirait—il pour vaincre tous leurs problèmes? Était-il réellement si précieux, cet amour? Assez pour qu'elle lui sacrifie les jumelles, le château, ses amis, son environnement?

Elle avait l'obscur impression qu'en s'enfuyant avec Michael, elle perdrait tout et ne gagnerait rien en échange. Elle avait tort d'envisager la situation sous un angle aussi négatif! Elle avait tort! Tort! Et puis, elle n'avait pas le droit de priver Michael de sa chance. Si, à cause d'elle, il restait en Angleterre, s'il déchirait son contrat, leur existence entière en serait affectée. Le bonheur leur serait interdit. Il fallait qu'elle le suive.

Il y avait les détails matériels à régler, Commander une voiture n'était pas sorcier, mais comment expliquer au chauffeur qu'il devait l'attendre au coin de la rue, et non pas devant chez elle ?

— Il... y a un malade qu'il ne faut pas déranger, dit-elle au téléphone, mal à l'aise.

L'homme se contenta de ce motif et se garda de toute remarque. Toria était au bord des larmes: à quoi en était-elle réduite ! Mentir à un chauffeur...

Il fallait aussi qu'elle trie ses affaires et récupère discrètement les valises que la gouvernante avait rangées dans un placard. Il n'était pas question de la mettre dans la confidence. Tous ces préparatifs devaient se dérouler en cachette, dans la terreur qu'on la surprenne. Un autre problème se posait — typiquement féminin, celui-ci : quels vêtements

emporter ? Il faisait encore froid en ce mois de mars. Le matin, les gens sortaient emmitoufflés dans leurs gros manteaux d'hiver. Mais le temps serait plus doux à Hollywood. Chaud même, peut-être. Que choisir ? Des robes de coton et des sandales ? Comment s'habillait-on, là-bas ? Portait-on des tenues élégantes, ou plutôt décontractées ?

Un autre souci, capital, la hantait. Comment se réveillerait-elle ? Elle n'avait pas de réveil, et ne pouvait pas demander à la gouvernante de la tirer de son lit à une heure aussi matinale. Elle dormait mal, certes ; et sans doute ne fermerait-elle pas l'œil de la nuit. Mais dans la pire des hypothèses, elle risquait de sombrer dans la torpeur à l'aube !

Et son père ? Devait-elle lui écrire, lui exposer les raisons de sa fugue ? Il prendrait très mal la nouvelle et souffrirait, lui aussi. Non seulement à cause de son départ, qui n'avait rien de glorieux, mais aussi parce qu'il n'avait jamais porté Michael dans son cœur. Depuis son arrivée au château, Michael avait été une source de problèmes pour eux. Perpétuellement insatisfait, il accusait la terre entière — et son oncle — de tous ses soucis.

Mrs Drayton mère serait elle aussi très affectée, Toria n'en doutait pas. Elle adorait Charles, qui était son fils unique, et s'était toujours montrée affectueuse avec sa belle-fille. Du moins Charles avait-il une mère pour le consoler... Toria ne s'était jamais remise de la brusque disparition de lady Lynbrooke. Elle gardait des souvenirs encore très vivaces de sa beauté, de sa douceur. Et dans ses moments de plus profond désespoir, il lui semblait que tout avait commencé à se dégrader le jour de sa mort.

Toria avait du assumer un rôle d'adulte dont elle s'était très mal acquittée, elle le savait.

Aurait-elle épousé Charles si sa mère avait toujours été en vie ? Celle-ci, avec sa grande sensibilité, aurait deviné que sa fille n'était pas amoureuse, et l'aurait incitée à la prudence. Elle lui aurait conseillé d'attendre, de ne pas se précipiter dans les bras d'un homme qu'elle connaissait à peine.

Surgit alors la question qu'elle s'était efforcée de refouler jusque-là : lady Lynbrooke aurait-elle béni son union avec Michael ? Ne l'aurait-elle pas mise en garde contre les risques que comportaient les mariages consanguins ?

La jeune femme eut un rire nerveux. Ces risques existaient-ils vraiment ?

Sûrement pas ! C'était impossible. Elle voulait des enfants, elle!

Et les heures s'égrenaient, implacables, pendant qu'elle se débattait avec ses questions. Le mardi soir arriva. Ce serait sa dernière nuit dans la maison de poupée...

Leurs invités les remercièrent chaleureusement et montèrent en voiture. Sitôt la porte refermée, Toria souhaita bonne nuit à Charles, d'une voix tendue, et monta en toute hâte dans sa chambre. Le bruit de pas familier résonna un instant plus tard, alors qu'elle n'était pas encore dévêtue. Affolée, elle éteignit la lumière et hésita avant de tourner la clef dans la serrure. Il y avait dans son geste quelque chose d'irrévocable.

Elle se refusait ainsi définitivement à Charles. Le bruit de la clef la fit sursauter et elle courut à son lit.

Pourquoi accorder autant d'importance à cet acte ? C'était ridicule. Elle n'avait jamais été la femme de Charles, elle ne lui avait jamais appartenu. C'était Michael qu'elle aimait. Et pourtant, elle guettait le bruit de son pas. Elle le suivait. Charles gravissait la dernière marche. Il longeait le couloir, marquait une halte devant sa porte, puis regagnait lourdement sa propre chambre. Sans même le voir, elle devinait qu'il sentait peser sur ses épaules le poids de son espoir déçu.

Le rideau venait de tomber sur la scène de leur mariage. Un mariage de courte durée qui, en dépit des vœux de bonheur formulés par leurs invités, se soldait par un échec. Elle resta longtemps allongée sur son lit, toute parcourue de frissons. Puis elle se releva pour se déshabiller. Assise à sa coiffeuse, elle se brossa les cheveux en pensant à la longue chevelure soyeuse des jumelles. Qui en prendrait soin, désormais ? Pas Lettice, elle le savait. Lettice fréquentait les Butler. Et comment lui en vouloir? Ils étaient riches, et grâce à eux elle menait la vie dont elle avait toujours rêvé.

Toria n'aurait jamais du se marier. Elle poussa un dernier soupir puis se lava le visage et à l'eau froide et, munie d'un roman, se glissa entre ses draps. Elle avait décidé de rester éveillée toute la nuit, ainsi elle ne courrait pas le risque de manquer son rendez-vous avec Michael. Malgré tous ses efforts pour se concentrer sur sa lecture, elle s'aperçut au bout d'une demi-heure qu'elle n'avait pas dépassé la première page. Elle referma le livre et, calée contre ses oreillers, vit le visage de Michael se dessiner devant elle avec une précision étonnante.

Michael. Cette fois encore, elle devrait l'épauler. Il était loin de

ressembler aux héros qui peuplaient ses rêves d'enfant. C'était un être torture, passionné et qui avait besoin d'elle. Le visage de Charles vint se superposer à celui de Michael, Charles à qui elle était sur le point d'infliger une si cruelle blessure.

Elle regarda sa montre. 2 heures du matin. Il était temps d'aller chercher la valise.

Elle avait décidé de se préparer à la dernière minute, afin de n'éveiller aucun soupçon.

Sur le point de chausser ses mules, elle se ravisa, et ce fut les pieds nus qu'elle se dirigea vers la porte. Elle était fermée. Toria se rappela alors qu'elle l'avait elle-même verrouillée, et tourna doucement la clef. Après s'être assurée que le couloir était désert, elle s'engagea dans l'escalier sur la pointe des pieds. Un instant plus tard, elle faisait le chemin inverse, chargée de la valise qui, même vide, s'avérait lourde et encombrante. Ce qui l'effraya un peu. Le moment venu, parviendrait-elle à gagner en silence la porte d'entrée, avec ses bagages faits? Il le faudrait bien. Surtout ne pas réveiller Charles! Elle serait incapable de l'affronter et de lui fournir de vive voix des explications à la dernière minute. Il ne pouvait pas comprendre pourquoi elle cédait aux injonctions de Michaels.

Elle referma prudemment la porte de sa chambre, l'oreille aux aguets. Qu'entendait

—elle ?...

Non! Ce n'étaient que les battements de son cœur qui cognait dans sa poitrine.

Elle avait franchi la première étape avec succès. Au cours de ces deux derniers jours, pour se distraire de ses idées noires, elle avait mentalement dressé une liste des tenues qu'elle emporterait: l'ensemble en soie écru, la robe d'organdi bleue, ainsi que...

Mais le cœur n'y était pas. C'était si futile! Elle rangea donc au hasard dans sa valise quelques vêtements, sans les regarder car ils étaient déjà chargés de souvenirs.

Quand elle eut terminé, elle alla à la table de nuit sur laquelle était posée sa montre. Le temps s'écoulait. Bientôt l'aube. Au château, Michael devait être en train de se préparer, lui aussi.

La jeune femme passa une robe en étamine de laine gris clair, qui ne la flattait guère, mais elle n'avait aucune envie d'être jolie, ce matin-là. Elle fouilla l'armoire du regard, en quête d'un vêtement chaud. Le manteau en vison que lui avait offert Charles pour leur mariage... Non ! Ce serait indécent d'accourir à ce rendez-vous secret vêtue de ce présent symbolique. Elle opta pour une redingote en tweed qu'elle boutonna avec des gestes nerveux.

Il lui tardait de partir maintenant. De quitter à tout jamais cette maison qui, lui semblait-il, cherchait à la retenir. Le silence l'effrayait. Elle dressait l'oreille, terrorisée, au moindre craquement. Elle devait partir. Elle attendrait la voiture au coin de la rue, comme convenu. Elle ferma la valise et lança un dernier regard autour d'elle. Elle n'avait occupé cette chambre que quelques jours, et pourtant, la pièce portait déjà son empreinte. Les vêtements épars sur le fauteuil, le vieux cadre doré avec une photo des jumelles, sur la commode, le bouquet de primevères rapporté du château., Des bribes d'elle—même qui, sous peu, appartiendraient au passé.

Elle tendit d'instinct la main vers la photo et la rangea dans son sac. Elle en possédait d'autres, mais celle-ci avait, à ses yeux, une valeur particulière. Elle l'avait toujours emportée avec elle au cours de ses voyages. Le cliché avait été pris cinq ans auparavant. Les fillettes, alors plus joufflues, regardaient fixement l'objectif avec un sérieux très amusant.

A quoi bon penser aux jumelles ? Elles apprendraient son départ dans quelques heures...

Toria serra les poings. Il était trop tard pour faiblir. Elle éteignit résolument les lumières et entrouvrit la porte, sa valise à la main. Le ciel commençait à se teinter de rose, éclairant le couloir d'une clarté diffuse. Agrippée à la poignée de sa valise, elle se dirigea à pas de loup vers l'escalier, qu'elle descendit en retenant son souffle. Au bas des marches, elle respira enfin, presque étonnée d'être venue à bout de cette épreuve. Elle posa la valise dans le hall et, toujours sur la pointe des pieds, entra au salon. Debout devant le bureau d'acajou, elle prit un stylo, et resta ainsi, immobile devant le bloc de papier à lettres.

Les fauteuils tendus de chintz abricot qui lui plaisaient tant paraissaient lui tendre les bras. Les doigts de l'aurore glissaient entre les persiennes, caressaient les meubles anciens, comme s'ils cherchaient à les réveiller doucement. Toria se mordit les lèvres.

Fallait-il que les objets eux-mêmes se liguent contre elle, cherchant à

la retenir?

Soudain elle se pencha et, d'une main tremblante, écrivit.

Charles,

Je pars pour Hollywood avec Michael. Il a besoin de moi, et renoncera à ce voyage si je ne l'accompagne pas. Pardonnez—moi si vous le pouvez. Du fond du cœur je regrette de vous infliger ce coup, de vous faire autant de mal.

Toria Sans relire ces quelques lignes, elle plia le feuillet et le mit dans une enveloppe sur laquelle elle inscrivit le nom de celui qu'elle quittait. Plus rien ne la retenait à présent.

Elle s'éloignait du bureau quand le téléphone sonna. Elle s'arrêta, interdite. Elle ne pouvait pas, ne devait pas répondre. Mais sa main se tendit vers l'appareil. Une deuxième sonnerie réveillerait la gouvernante. Et peut-être Charles.

— Allô ? fit-elle, le souffle court.

— C'est toi, Toria ?

Elle reconnut la voix de Xandra, affolée.

— Que se passe-t-il, Xandra? Pourquoi m'appelles-tu à cette heure?

— Oh! Toria, viens vite! Il est arrivé un malheur! Olga, je... je crois qu'elle est morte.

La jeune femme s'adossa au mur, les yeux clos.

— Explique-toi, Xandra ! Calme—toi et explique-moi tout.

— C'est... le balcon, hoqueta la fillette. Il s'est cassé et Olga est... elle est tombée!

— Que faisait-elle sur le balcon ? Vite, Xandra!

— Gin et Tonic étaient restés enfermés dehors. Tout le monde s'est couché sans se rappeler qu'ils étaient sortis. Quand ils sont revenus, ils se sont mis à gémir et à aboyer pour rentrer. Olga les a entendus et s'est levée. Je l'ai vue, Toria ! Elle traversait la pièce au moment où j'ai ouvert les yeux. Je lui ai demandé ce qu'elle faisait et elle a marmonné quelque chose au sujet des chiens. Puis elle est sortie.

Ensuite, je crois qu'elle a parlé, et... et elle a crié. J' ai entendu un horrible craquement. Et puis plus rien ! Je suis sortie en courant, et... et...

Incapable de poursuivre, Xandra fondit en larmes.

Toria inspira profondément.

— Essaie de te calmer, ma chérie. Raconte-moi la suite.

— Et je l'ai vue, étendue dans l'herbe, au milieu des débris du balcon. Je me suis précipitée dans le jardin. Elle ne... elle ne parlait pas. Elle était toute pale. J'ai hurlé pour appeler Mrs Fergusson. On l'a transportée en haut, et... on m'a dit de t'appeler.

— Il faut appeler un médecin, Xandra! C'était la première chose à faire, sans même toucher à Olga.

— J'ai essayé, Toria! s'exclama la fillette. Avant de te téléphoner, Mais il n'était pas là. Il a été appelé pour un accouchement, et sa femme ne sait pas à quelle heure il rentrera.

— Écoute-moi bien, Xandra. Tu as appelé le Dr Gray, n'est—ce pas ? Essaie de joindre le Dr Jackson. Tu sais ? Le jeune médecin qui s'est installé à Lynbrooke, l'an dernier. Son numéro de téléphone doit être dans l'agenda, juste devant toi. Il viendra si tu lui dis qu'il y a eu un accident. J'arrive tout de suite, mais il faut que tu appelles le Dr Jackson. Tu as compris?

— Oui... oui, Toria. Mais... dépêche-toi, s'il te plaît! J'ai... très peur.

La jeune femme entendit un déclic. Xandra avait raccroché, Oubliant sa valise qui l'attendait dans le hall, Toria quitta la maison en courant et gagna le coin de la rue où, grâce au ciel, était garée la voiture qu'elle avait commandée. Dès qu'il la vit, le chauffeur sortit pour lui ouvrir la portière.

— Vite, vite! lança-t-elle en s'engouffrant à l'arrière.

— Bien, madame. Nous allons à l'aéroport?

— Non, non! A Lynbrooke. Au château de Lynbrooke.

Écrasée sur son siège, elle lui indiqua le chemin. Chaque fois que le chauffeur ralentissait par sécurité, Toria enfonce les ongles dans ses paumes. Elle voyait le balcon céder, Olga tomber... Il avait été plus

d'une fois question de le réparer. Mais c'était resté à l'état de projet et, comme le château tout entier, le balcon avait continué de se dégrader au fil des ans. C'était l'une de ces pièces hideuses rajoutées à la construction initiale par leur ancêtre. Les jumelles n'y allaient jamais, sachant qu'il était dangereux. Lors de ses visites périodiques, le laveur de carreaux lui-même répétait qu'il faudrait faire quelque chose. On s'en occuperait peut-être, maintenant.

Mais il était trop tard.

Toria avait l'impression que la voiture n'avançait pas.

— Vous... ne pourriez pas accélérer, s'il vous plaît ?

— Non, madame. Je suis à fond.

Elle ferma les yeux. Olga, Olga! Comment allait-elle ?

Chapitre 13 :

La voiture freina devant le perron du château et Toria en descendit après avoir glissé un billet dans la main du chauffeur. Xandra faisait les cent pas dans le hall. Dès qu'elle aperçut sa sœur, la fillette se précipita vers elle et se suspendit à son cou.

— Oh ! Toria, Toria ! Te voila, enfin. C'est terrible, Toria. Je suis sure qu'Olga est morte. J'en suis sure. Elle ne bouge pas, elle ne répond pas...

Le corps de l'enfant était secoué de sanglots. Toria la berça un instant dans ses bras.

— Calme-toi, ma chérie. Le médecin est-il arrivé ?

— Oui. Mais il m'a renvoyée de la chambre.

— Viens, allons-y ensemble.

— Que deviendrai-je si Olga meurt ? gémit la fillette d'une voix suraiguë. Je... je ne serai plus que la moitié de moi-même!

Toria la tenait par les épaules, compréhensive. Les jumelles s'étaient toujours exprimées comme une seule et même personne. Et soudain l'aînée ne sut que répondre. L'avenir sans Olga paraissait impossible.

— Olga vivra, dit-elle d'un ton péremptoire. Nous devons être

courageuses. Il ne faut pas avoir peur.

Ces mots produisirent sur Xandra l'effet escompté. Elle se redressa et précéda Toria dans l'escalier. La jeune femme s'aperçut alors que sa sœur ne portait qu'une chemise de nuit en pilou, et qu'elle tremblait de froid.

— Tu es à peine couverte, Xandra, dit—elle, maternelle.

Mais la fillette secoua vigoureusement la tête.

— Plus tard. Je veux d'abord avoir des nouvelles d'Olga.

Elles arrivaient à la porte de la chambre où avait été transportée Olga quand le Dr Jackson apparut sur le seuil. Toria n'avait jamais eu affaire à lui mais n'avait entendu que des éloges à son sujet. Et son regard sensible et intelligent lui plut aussitôt.

— Lady Toria ? fit-il. Je suis heureux que vous soyez arrivée aussi vite. Je ne savais à qui m'adresser ici...

Toria vacilla. Ce bref préambule signifierait—il que... ? Mais l'expression du visage énergique la rassura.

— Com., ment va ma sœur ? balbutia-t-elle.

— Elle souffre d'une fracture de la clavicule, et je ne serais pas surpris qu'elle ait une ou deux côtes cassées. Pour l'instant elle est encore sous le choc et je préfère ne pas la toucher. L'idéal serait de l'emmener à l'hôpital sans tarder, pour prendre des radios.

Toria poussa un soupir de soulagement et Xandra s'écria :

— Elle n'est pas morte ? Olga n'est pas morte !

Le médecin posa une main rassurante sur l'épaule de la fillette.

— Ta sœur est vivante. Il faudra bien la soigner pendant quelques semaines.

Xandra porta les mains et ses joues et fondit en larmes. Elle pleurait doucement, libérant ainsi l'émotion violente qui l'avait submergée. Toria l'attira à elle et l'embrassa.

— Elles sont jumelles, expliqua-t-elle au médecin.

— Je l'avais remarqué ! Elles se ressemblent comme deux gouttes

d'eau. Maintenant, si vous me le permettez, je souhaiterais utiliser votre téléphone afin d'appeler une ambulance.

— Je vous en prie. Il est en bas, dans le hall. Puis-je voir Olga?

— Bien sur. Elle n'a pas repris connaissance mais votre gouvernante est près d'elle.

— Moi... aussi? demanda Xandra. Moi aussi, je peux la voir ?

— Une minute seulement, répondit Toria. Ensuite tu iras t'habiller.

Elles entrèrent ensemble dans la chambre et s'approchèrent du lit sur la pointe des pieds. Le petit visage d'Olga était aussi pale que la taie d'oreiller. Elle avait le front et les joues couverts d'égratignures. Elle semblait si petite, si fragile, que Toria ne put contenir ses larmes. Mrs Fergusson se leva. Elle portait une vieille robe de chambre d'un rouge fané, et dans sa précipitation, elle n'avait pas mis son dentier, ce qui lui donnait une expression bizarre, inhabituelle.

— Quel bonheur de vous voir la, miss Toria ! soupira-t-elle. La pauvre petite. C'est un miracle qu'elle ne soit pas morte ! J'ai dit mille fois à Fergie qu'il fallait réparer ce balcon...

Toria ne répondit pas. Elle gardait les yeux rivés sur la fillette. Tant de choses auraient du être faites, et d'autres défaites... Le balcon aurait du être consolidé. Les jumelles n'auraient pas du rester seules à la maison, avec pour unique compagnie Mrs Fergusson et son mari, qui logeaient dans une autre aile ! Les chiens n'auraient pas du être oubliés dehors.

Olga n'aurait rien entendu et tout cela ne serait pas arrivé. Il y avait tant de « si », tant d'erreurs commises, et néanmoins aucun coupable! Pourquoi lord Lynbrooke ne se serait-il pas absenté quelques jours? Pourquoi Lettice n'aurait-elle pas passé la soirée à Londres avec des amis ? Ce n'était qu'une accumulation de circonstances malencontreuses qui avait failli tuer Olga.

Toria revint à la réalité, sentant Xandra tremblante contre elle.

— Auriez-vous la gentillesse de nous préparer du thé, Mrs Fergusson, s'il vous plaît ?

Xandra est glacée, et vous en boirez bien une tasse vous aussi.

— Je m'en occupe tout de suite.

La vieille femme sortit en hâte, ravie de pouvoir se rendre utile. Toria se dirigea vers l'armoire et tendit à sa sœur un chandail et une jupe chaude. Le linge des jumelles était jeté en vrac au fond du meuble.

— Va t'habiller dans ma chambre.

La fillette s'exécuta après un dernier regard à Olga. Quand elle fut sortie, Toria s'approcha du lit et tendit la main vers le pauvre petit visage tuméfié. Olga était froide, et l'espace d'un instant, Toria fut prise d'une horrible angoisse. Et si... ? Elle ferma les yeux, incapable de formuler la question.

Le Dr Jackson entra à cet instant, et elle se sentit aussitôt réconfortée.

— L'ambulance sera là dans cinq minutes, déclara-t-il.

Il souleva doucement les couvertures pour prendre le pouls de l'enfant.

— Votre gouvernante m'a apporté une bouillotte mais il m'en faudrait au moins deux autres.

— Je vais les chercher. (Elle hésita, puis, d'une voix altérée demanda:) Elle... va bien, n'est-ce pas ?

— Cette petite a eu une chance inouïe. Elle a dû tomber sur un parterre de fleurs qui a amorti le choc, car la terre était détrempée. Et heureusement, cette fenêtre n'était pas très haute.

— Je la trouve si pâle...

Le Dr Jackson recouvrit la fillette.

— Nous en saurons davantage à l'hôpital. Vous nous accompagnez ?

Toria fit oui de la tête et gagna sa propre chambre, où Xandra finissait de s'habiller.

— Qu'a dit le médecin ? lança-t-elle aussitôt. Je l'ai entendu remonter.

— L'ambulance sera là dans quelques minutes. Prends la bouillotte dans le tiroir de ma commode.

— Lettice l'a prise. La sienne s'était percée dans son lit et elle était

folle de rage. Mrs Fergusson croyait qu'il n'en restait plus une seule dans toute la maison. Je me suis souvenue que tu en avais une, et elle est venue la chercher.

— J'imagine qu'elle l'a gardée...

Quand Lettice « empruntait » quelque chose à quelqu'un — ce qui se produisait fréquemment — elle avait une fâcheuse tendance à ne pas le rendre.

— Sans doute, répondit Xandra avec une petite grimace. Mais Mrs Fergusson en a peut-être une.

— Allons voir!

Toria fila à la cuisine où elle trouva Mrs Fergusson en train de verser de l'eau bouillante dans la théière.

— Une bouillotte, miss Toria? J'en ai jamais eu de ma vie! Ma mère nous donnait une brique chaude qu'on mettait entre les draps, et plus tard je me suis mariée, alors...

— Le médecin en a besoin pour Olga, mais nous ne pouvons pas lui donner ce que nous n'avons pas!

Il était grand temps de remédier à cet état d'abandon, songea Toria.

— Il y a des couvertures dans les armoires. En couvrant bien miss Olga, ça devrait aller.

— Nous n'avons pas le choix, soupira Toria. Je vais monter le thé. Le Dr Jackson en boira volontiers une tasse, lui aussi.

Mrs Fergusson lui tendit un plateau sur lequel elle avait posé trois tasses dépareillées, avec deux soucoupes ébréchées. Réprimant une grimace, Toria monta au premier. L'ambulance arriva au moment même où ils finissaient leur thé.

Lorsque Xandra vit qu'on emmenait sa sœur, elle voulut l'accompagner, mais le médecin fut formel. Toria l'embrassa en lui promettant de lui téléphoner dès qu'elle aurait des nouvelles, après la radiographie.

Xandra n'insista pas, mais elle eut le même regard que Gin et Tonic quand ils voyaient partir leur maître. Par bonheur, l'hôpital du comté n'était situé qu'à quatre kilomètres de Lynbrooke. C'était un petit

bâtiment blanc à deux étages, entouré de jardins et peuplé d'une nuée d'infirmières efficaces et diligentes. La fillette fut aussitôt transportée au premier étage et Toria alla s'asseoir dans la salle d'attente où brûlait un bon feu de bois. Et là, la réalité de sa situation lui revint. Il faisait bon près du feu et elle défit sa redingote en tweed. Elle fronça les sourcils en reconnaissant ; ce manteau qu'elle portait rarement. Pourquoi ?

Et soudain elle se souvint. Michael! L'aéroport!

Son cœur bondit dans sa poitrine. Elle avait oublié Michael ! Elle n'avait pas eu une seule pensée pour lui depuis l'instant où elle avait entendu la petite voix affolée de Xandra au téléphone. Elle était obnubilée par les jumelles, par Olga, par ce terrible accident. Et ce n'était que maintenant, alors que le pire était passé, qu'elle se rappelait leur rendez-vous à l'aéroport.

Elle regarda l'horloge au mur. Il était presque 8 heures. Elle se laissa aller contre le dossier de son siège, accablée. Avouerait-elle à Michael que pas une seconde depuis son départ de Chesterfield Hill elle n'avait pensé à lui?

En chemin, elle aurait pu demander au chauffeur de s'arrêter devant une cabine pour appeler l'aéroport et laisser un message. Michael l'aurait jointe au château et elle lui aurait tout expliqué. Mais il était trop tard. Il avait certainement annulé son vol et s'était lancé à sa recherche...

La tête renversée en arrière, Toria se passa lentement la main sur le front. La vérité lui apparaissait désormais au grand jour. Elle n'aimait pas Michael, elle ne voulait pas aller avec lui à Hollywood, elle n'avait jamais eu envie d'y aller. Elle était désolée pour lui, comme elle l'avait toujours été ! Il y avait quelque chose en Michael qui la touchait, qui lui donnait envie de le protéger, comme elle protégeait les jumelles. Il n'avait jamais grandi. Comme un enfant, il s'agrippait à elle, se suspendait à ses jupes, réclamait son aide. Elle ne l'avait jamais aimé de cet amour qu'une femme porte à un homme. Elle s'était occupée de lui, elle l'avait consolé, soutenu, comme une mère soutient son enfant terrible.

Que lui dirait-elle ? Toria tremblait, incapable de faire face.

— Tu m'appartiens! hurlerait-il encore et encore.

Comment parviendrait-elle à se défaire de lui ?

Le Dr Jackson entra à ce moment—la et elle se leva d'un bond. Au sourire qu'il lui adressa, elle sut que tout danger était écarté.

— Mon diagnostic était bon : fracture de la clavicule, deux cotes cassées. Ainsi qu'une foulure du poignet et des contusions sur tout le corps. Rien de grave. Elle a eu une chance extraordinaire.

— Merci, mon Dieu!

— Il y a aussi le traumatisme, que nous ne devons pas négliger, mais elle a rouvert les yeux. Vous souhaitez sans doute la voir?

Toria acquiesça vivement, trop émue pour pouvoir parler. Elle suivit le Dr Jackson dans le couloir inondé de soleil, et, pour la première fois depuis de longues heures, elle se sentit le cœur léger.

Une infirmière aux cheveux gris se tenait au chevet de la fillette.

— Ne lui parlez pas tout de suite, chuchota-t-elle à Toria, à moins qu'elle n'ait envie de vous parler. Je vous laisse seule, mais pas plus de deux minutes.

La jeune femme s'assit en silence au pied du lit. Le visage d'Olga avait été nettoyé et ses cheveux attachés. Elle ressemblait à ces petites princesses de contes de fées endormies d'un profond sommeil. Toria se contint pour ne pas la serrer dans ses bras.

L'enfant souleva les paupières au bout de quelques secondes.

— Toria..., souffla-t-elle. Je savais que tu étais là.

— Tu as eu un vilain accident, ma chérie. Mais maintenant tout va bien.

— Je le sais. On me l'a dit. J'ai mal à la tête, mais c'est normal.

Toria fit oui de la tête et l'enfant ferma de nouveau les yeux, puis les rouvrit.

— Toria, je voudrais te raconter un... rêve étrange que j'ai fait. Je ne me souviens plus si c'était avant ou après ma chute. Il y avait un long tunnel noir, et puis... et puis toi.

— Ce n'était qu'un rêve, Olga. Ne t'inquiète pas.

— Mais c'était horrible, insista la fillette. J'ai rêvé que... que tu partais, que tu nous quittais. Et je savais qu'il ne fallait pas que tu

partes, que le malheur t'attendait, la—

bas. Je te suppliais de rester, mais tu ne m'écoutais pas. Oh! Toria, c'était affreux!

L'aînée se pencha sur sa sœur.

— N'y pense plus, mon cœur. Je ne partirai nulle part. Je resterai toujours avec vous.

— Toujours ?

— Toujours!

— Et Charles aussi? insista Olga, d'une voix fluette dans laquelle perçait l'espoir.

Toria hésita. Olga avait de nouveau baissé les paupières mais elle attendait sa réponse, elle le savait.

— Et Charles aussi, fit-elle enfin.

Olga s'était rendormie. Comme Toria la couvait tendrement du regard, quelqu'un lui posa la main sur l'épaule.

— Il faut la laisser se reposer, dit l'infirmière. Vous a—t-elle parlé de façon cohérente?

— Très cohérente.

— Elle semblait très agitée quand elle s'est réveillée. Le médecin pensait qu'elle délirait mais je n'en étais pas sûre. Quelque chose la préoccupait.

— En effet, murmura Toria. Mais elle est rassurée maintenant.

L'infirmière raccompagna Toria jusqu'à la porte et lui tapota gentiment le bras. Toria sourit avant de se diriger vers la sortie. Elle devait appeler l'aéroport pour savoir ce que Michael était devenu. Peut-être lui avait-il laissé un message?

Le bureau des infirmières était vide et elle y vit un téléphone. Sans même demander l'autorisation, elle entra dans la pièce et consulta fiévreusement l'annuaire.

Un instant plus tard, elle composait le numéro d'une main tremblante.

C'était absurde! Pourquoi était-elle aussi effrayée? Elle tenta sans succès de se moquer d'elle-même.

Après une attente qui lui parut interminable, elle entendit une voix féminine, lointaine.

— Bonjour, je voudrais avoir un renseignement au sujet d'un passager qui devait embarquer ce matin, sur un vol pour Hollywood.

— Un instant, je vous prie, je vous passe le service des longs courriers.

Elle attendit encore.

— Oui? fit une autre voix.

— Je voudrais savoir si Mr Michael Gale a bien embarqué sur le vol pour Hollywood, qui décollait ce matin à 7 heures, dit-elle d'un trait. Lady Toria Gale et lui-même avaient réservé des places sur ce vol, mais je pense qu'ils les ont annulées au dernier moment. Je suis la sœur de Lady Toria...

Elle se tut, le souffle court.

— Nous n'avons pas pour habitude de transmettre ces renseignements par téléphone.

— S'il vous plaît, il s'est passé quelque chose de grave, et je dois impérativement les joindre.

— Ne quittez pas, Il faut que je consulte la liste des passagers.

Il y eut un nouveau silence sur la ligne. Machinalement, Toria se laissa tomber sur une chaise. Ses jambes ne la portaient plus.

— Allô? entendit-elle enfin.

— Oui!

— Mr Michael Gale a pris le vol de 7 heures pour Hollywood. Mrs Victoria Gale ne s'étant pas présentée au comptoir d'enregistrement à l'heure requise, un autre passager en attente a pris sa place.

Toria ouvrit la bouche, mais aucun son ne sortit.

— Allô ? Êtes-vous toujours en ligne ? Désirez-vous d'autres informations?

— Non. Je... je vous remercie.

Elle reposa lentement le combine. Michael était parti! Elle cligna des paupières, soudain aveuglée par le soleil du matin. Elle ne tremblait plus.

Michael était parti. Elle était libre. Libre!

Il cesserait de la harceler, de la torturer, de la soumettre à cet insupportable chantage aux sentiments! Libre!

Elle se leva; émerveillée, et se rappela qu'elle avait promis à Xandra de l'appeler.

Elle crut alors entendre la petite voix d'Olga: « Et Charles ? »

Elle devait rentrer. Tout expliquer à Charles. Il comprendrait. Elle en était sûre. Puis elle se souvint du message qu'elle avait laissé à son intention sur le bureau. Il l'avait sûrement lu, à l'heure qu'il était. Il se levait tôt et avait du voir l'enveloppe en descendant prendre son petit déjeuner. Elle reposa la main sur l'appareil, et hésita. Il fallait qu'elle joigne Charles. Non! Elle ne pouvait pas tout lui raconter par téléphone.

Elle irait à sa rencontre, lui parlerait, répondrait à ses questions, implorerait son pardon.

Mais d'abord, Xandra ! Jamais, plus jamais elle ne négligerait les jumelles. A l'avenir, Mrs Hagar-Bassett l'aiderait à veiller sur elles. Ce serait si bon, si rassurant, de savoir qu'une femme dirigeait désormais la maison. `

L'attente pour obtenir le château fut de courte durée. Et la voix de Xandra, surexcitée, se fit entendre dans l'appareil. Toria lui transmet les bonnes nouvelles et lui promet de venir tout de suite.

Le Dr Jackson entra dans la pièce au moment où elle raccrocha.

— Il vaudrait mieux que vous restiez auprès de votre jeune sœur Xandra, aujourd'hui, pour la calmer. Elle aussi a subi un choc. L'idéal serait qu'elle dorme, mais je doute qu'elle y parvienne. Si cela vous est possible, ne la laissez pas seule.

— N'ayez crainte, je ne la quitterai pas.

— Je vous appellerai cet après-midi. Si notre petite patiente est agitée,

vosre présence lui sera bénéfique. Mais si elle se repose normalement, nous la laisserons au calme et vous pourrez lui rendre visite demain matin.

— J'attendrai votre appel. Et... merci infiniment.

Il hocha la tête et lui sourit.

— Allez, dépêchez-vous d'aller retrouver l'autre jumelle!

Toria quitta l'hôpital et marcha jusqu'à un garage, au coin de la rue, ou elle loua une voiture. Vingt minutes plus tard, elle se gara devant le perron du château. Xandra accourut à sa rencontre et, quand elle vit le petit visage torturé de la fillette, Toria se félicita de n'avoir pas tardé davantage. Xandra avait été bouleversée par l'accident d'Olga. Il fallut à Toria toute sa patience et sa tendresse pour que l'enfant consente à boire un grand bol de chocolat chaud. Ensuite elle la conduisit jusqu'à sa propre chambre et l'aida à se déshabiller tandis qu'elle sanglotait.

— Je... je ne peux pas m'empêcher de pleurer. Je ne comprends pas pourquoi.

Pourtant, je ne suis pas malheureuse...

— Je voudrais que tu essaies de dormir, Xandra. Et quand tu te réveilleras, je te lirai une histoire. D'accord ?

Xandra acquiesça et balbutia:

— Comme quand on était petites...

— Oui, ma chérie.

Au grand soulagement de Toria, la fillette s'endormit aussitôt qu'elle fut allongée. Elle remonta les couvertures sur elle, l'embrassa sur le front et quitta la pièce sur la pointe des pieds.

Le Dr Jackson lui avait recommandé de rester toute la journée auprès de sa sœur, mais cela lui était impossible. Elle avait d'autres obligations. Elle devait aussi s'occuper de son mari... Elle rejoignit Mrs Fergusson dans la cuisine et lui dit:

— Je dois impérativement me rendre à Londres. Promettez-moi de monter toutes les dix minutes dans ma chambre, ou Xandra se repose. Si elle se réveille, dites-lui que je vais revenir. Il y a quarante minutes

de trajet à l'aller, et quarante au retour, je ferai le plus vite possible.

— Très bien, miss Toria. Vous pouvez partir tranquille. Cette petite est morte de fatigue, elle n'est pas près de se réveiller! Allez—y, je m'en occupe.

Toria reprit la voiture de location et ne mit pas plus de trente minutes pour atteindre Londres. Elle n'avait jamais conduit aussi vite. Les pneus crissèrent quand elle se gara devant la maison de Chesterfield Hills. Il était tout juste midi et demi.

Elle ouvrit la porte en toute hâte avec la clef qu'elle avait gardée. Compte tenu des événements, elle pensait que Charles ne se serait pas rendu au ministère ce matin—la.

Mais son feutre n'était pas suspendu à la patère.

Et elle se souvint soudain de la valise qu'elle avait laissée dans le couloir, le matin même. Qu'avait pensé Charles en voyant le bagage? Qu'elle avait renoncé à prendre ses effets personnels, puisqu'ils appartenaient dès lors au passé?

A quoi bon se poser ces questions? Il fallait qu'elle trouve son mari au plus vite.

Qu'elle lui parle. Qu'elle lui dise que... qu'elle n'avait aucune envie de vivre sans lui.

Il n'y avait personne au salon. Elle monta l'escalier et, instinctivement, pénétra dans sa chambre. Sur le seuil, elle recula d'un pas, stupéfaite. Une femme était assise à sa coiffeuse, essayant un chapeau et faisant des mines devant le miroir. Elle se retourna et Toria reconnut Lettice.

— Toria! s'exclama la jeune fille, éberluée.

Toria s'approcha et lui ôta le chapeau. Un adorable béret de velours noir, orné d'aigrettes, qui faisait partie de sa nouvelle garde—robe.

— Je croyais que tu avais quitté Londres! ajouta Lettice. Charles m'a dit que tu étais partie aux États—Unis. Avec Michael.

— Charles t'a vraiment dit cela ? Quand?

— J'ai téléphoné ici ce matin, pour bavarder avec toi, mais c'est lui qui a décroché. Il avait... une drôle de voix. Et puis il m'a annoncé la nouvelle. Il m'a invitée à déjeuner parce qu'il avait envie de me voir!

Lettice avait prononcé ces derniers mots sur un ton de défi. Toria dévisagea sa cousine. Elle mentait. Toria avait toujours su deviner quand Lettice mentait. Elle affichait alors des mines provocatrices qui n'étaient pas sans rappeler les grands airs de Michael. Charles ne l'avait pas invitée à déjeuner, Lettice seule avait pris l'initiative de cette invitation.

Toria se sentit très contrariée. Quelque chose ne lui plaisait pas dans l'attitude de Lettice.

— Vous déjeunez donc ensemble? A quelle heure doit-il rentrer ?

— A une heure et demie.

Toria haussa les sourcils.

— On peut dire que tu es en avance! Et j'imagine que c'est pour ne pas t'ennuyer que tu as décidé d'essayer mes toilettes...

Lettice rougit.

— Pourquoi pas ? rétorqua-t-elle avec insolence. Tu n'avais plus l'intention de t'en servir, puisque tu les avais laissées là!

Toria ne prit pas la peine de répondre. La jeune fille se leva et, en colère, jeta sur le lit le béret de velours noir avec lequel Toria l'avait surprise.

— Pourquoi es-tu revenue ? Je croyais que tu étais partie pour toujours. C'est aussi ce que pensait Charles. .

— Il se peut que j'aie changé d'avis... En tout cas, on dirait que cela ne te fait guère plaisir de me revoir!

— Cela devrait me faire plaisir ? Et pourquoi ? Tu avais Michael. Ça ne te suffisait pas ?

— Je ne comprends pas...

— Tu comprends parfaitement, au contraire ! s'écria Lettice. Tu as toujours tout eu.

Tout! Michael t'a toujours aimée plus que moi. Quand nous sommes arrivés au château, nous étions très proches, lui et moi. Dès qu'il t'a connue, il m'a tourné le dos. Tu l'as accaparé. Comme tu as toujours accaparé tout le monde ! Toria était la plus belle, la plus gentille, la

plus amusante, la plus digne d'admiration. J'aurais remporté des succès, moi aussi si tu ne m'avais pas fait de l'ombre! Et puis Charles est apparu...

Lettice marqua une pause, les yeux dans le vague. Toria l'écoutait, pétrifiée et muette. Elle comprenait tout, en effet,

— Charles est apparu, poursuivit Lettice. Et il m'a plu des le premier jour. « Plu » est un euphémisme! Je l'ai aimé au premier regard, au cours de ce déjeuner ridicule. Et il aurait pu m'aimer si tu n'avais pas jeté ton dévolu sur lui ! Il a fallu que tu l'ajoutes à la liste de tes conquêtes ! Tu n'en étais pas amoureuse mais qu'importait ? Et une fois que tu as obtenu ce que tu voulais, tu l'as abandonné. Pour rejoindre Michael !

Michael qui te rendra aussi malheureuse que tu le mérites! Michael qui n'a jamais aimé que lui-même sur cette terre! Mais la chance a tourné, et je ne la lâcherai pas, Toria, je préfère te le dire!

Horriifiée, Toria regardait celle qu'elle avait toujours considérée comme sa sœur. Et elle prenait conscience peu a peu qu'elle s'était toujours méprise sur ces deux êtres qui avaient un jour été accueillis au château, et qui ne s'étaient jamais tout a fait intégrés à leur famille. Michael et Lettice ne faisaient pas partie de ce « nous » dont parlait Xandra. Ils restaient des étrangers.

La vue de la jeune fille lui fut soudain insupportable. Sans un mot, Toria tourna les talons et descendit l'escalier quatre à quatre. Avec des gestes mécaniques, elle se réinstalla au volant de sa voiture. Ou aller maintenant ? Xandra l'attendait. Devait-elle retourner au château ?

Non. C'était Charles qu'elle voulait retrouver.

Elle n'en doutait plus désormais. Charles qui, avec sa sérénité, saurait la calmer, lui expliquer posément ce qui, pour elle, était devenu un cauchemar. Toria appuya sur l'accélérateur et le véhicule bondit. Elle se rendrait au ministère de l'Aviation. Il devait être encore à son bureau. Les rues étaient très embouteillées. Atteindrait-elle jamais St. James's Street ? Et cette voiture qui n'avancait pas! Soudain, comme elle approchait de son but, elle aperçut Charles qui sortait de St. James's Park, son chapeau à la main, son parapluie sous le bras. Elle le vit et comprit qu'il s'apprêtait à traverser. Mais elle ne pouvait arrêter sa voiture au beau milieu de la circulation.

Cent mètres plus loin, elle trouva une place et s'y gara en hâte. Essoufflée, elle coupa le moteur et claqua la portière derrière elle.

Charles se trouvait à présent de l'autre côté de la rue. Il s'éloignait. Il prenait le chemin de la maison. La maison où l'attendait Lettice...

Mais elle ne renoncerait pas à lui. Lettice ne l'aurait pas! Aucune autre femme ne l'aurait. Il l'aimait, il était à elle, Toria. Et elle aussi l'aimait. Non pas d'une passion violente, tumultueuse, mais d'un amour solide, authentique, profond.

Un amour qu'il avait fait éclore en elle à force de tendresse et de compréhension.

Dressée sur la pointe des pieds, elle reconnut au loin ses cheveux drus, son noble port de tête.

Et brusquement, cet amour dont elle venait tout juste de prendre conscience gonfla sa poitrine. Elle ne pouvait pas perdre cet homme!

— Charles ! cria-t-elle, courant à sa rencontre. Charles!

Mais le bruit des moteurs et des klaxons couvrait sa voix. Il était déjà sur le point de tourner le coin de la rue.

— Charles!

Elle courait toujours quand il l'entendit enfin. Il se figea, d'abord stupéfait, puis ses traits s'illuminèrent.

— Toria, ma chérie! s'exclama-t-il. Mais... comment... ?

A bout de souffle, elle leva son visage vers lui.

— Je m'étais trompée, Charles. Je faisais fausse route. Ne me laissez plus jamais partir. Gardez-moi toujours auprès de vous.

Elle tendit spontanément les bras vers lui. Il l'enlaça, la serra contre lui. Les passants se retournaient sur eux mais ils ne les voyaient pas, ils étaient seuls au monde.

— Oh! Charles, souffla-t-elle, blottie contre son épaule, j'ignorais combien je vous aimais...

Il la contemplait, sans pouvoir détacher le regard de ce ravissant visage tendu vers lui.

— Mon tendre amour, moi qui pensais t'avoir perdue.

— Plus jamais... Désormais je suis et toi. Je t'appartiens. A toi, et à toi

seul.

Leurs lèvres s'unirent, scellant pour l'avenir cette promesse de bonheur.